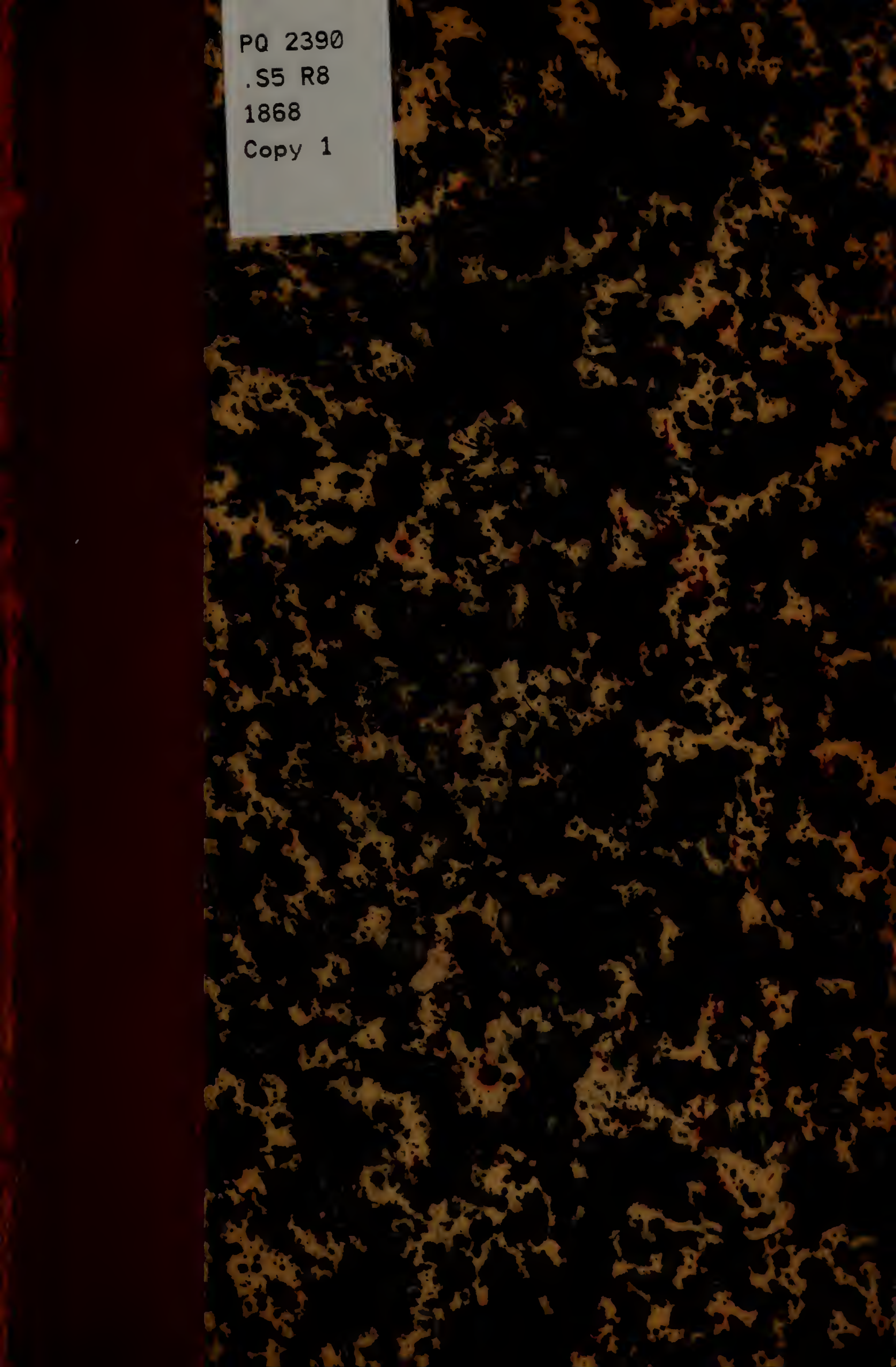
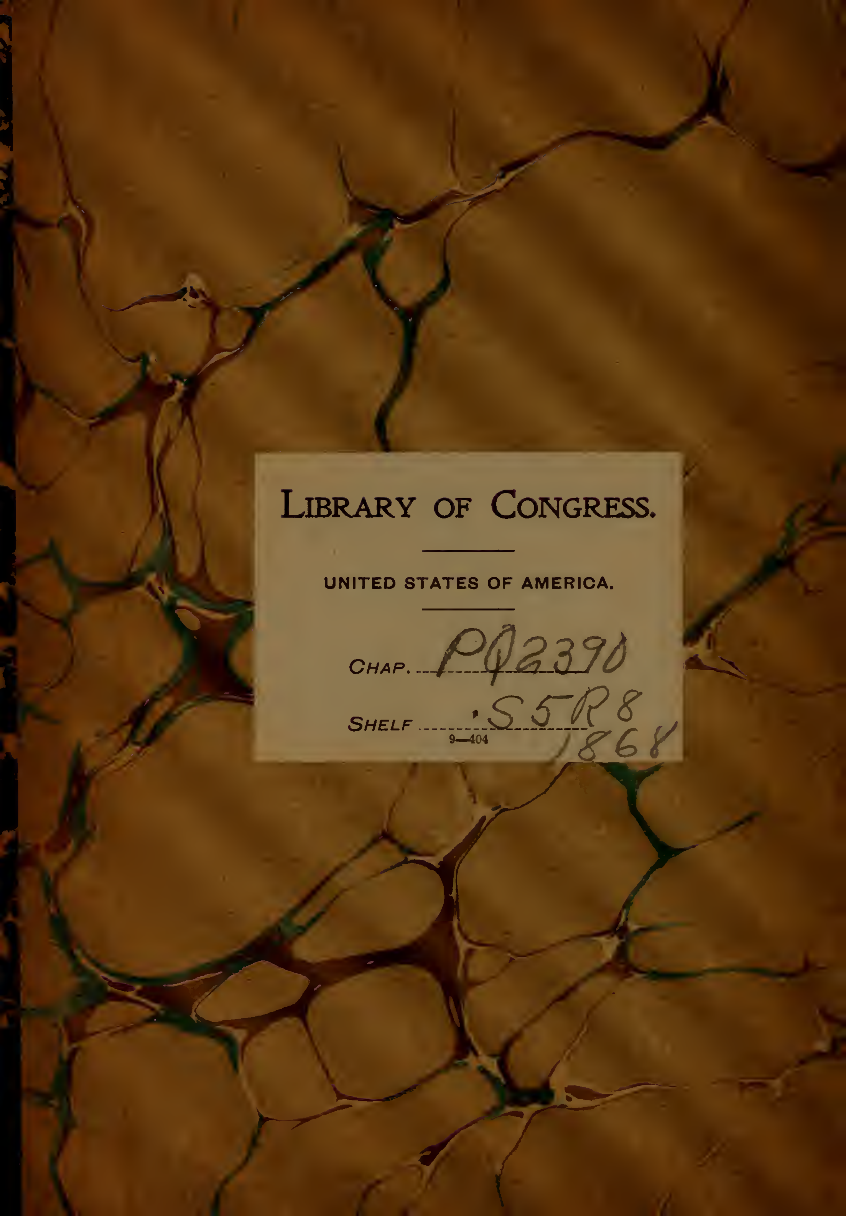
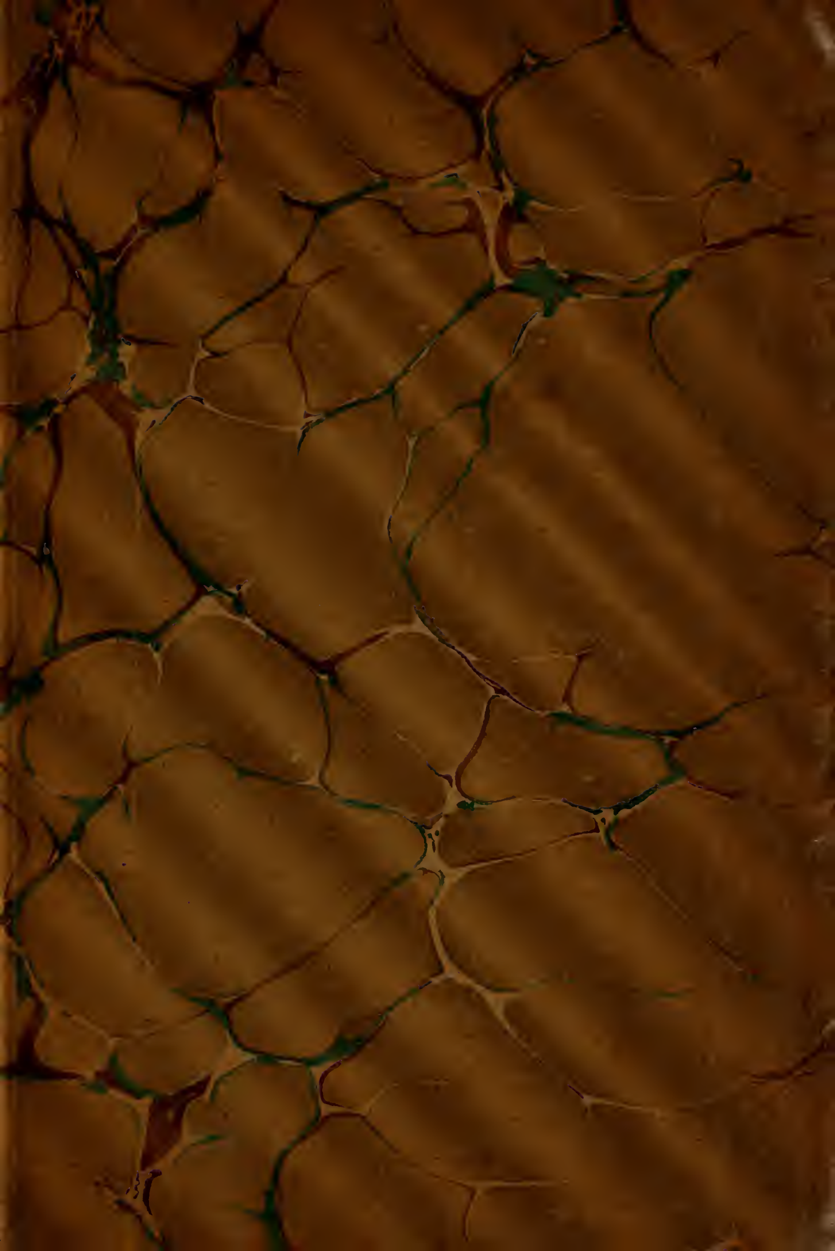

PQ 2390
.S5 R8
1868
Copy 1



LIBRARY OF CONGRESS.
UNITED STATES OF AMERICA.
CHAP. PQ2390
SHELF .S5R8
1868
9—404



Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

COMTESSE DASH

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LA ROUTE DU SUICIDE

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



LA

ROUTE DU SUICIDE

LIBRAIRIES MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE......... 1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE.................... 2 —
LES BALS MASQUES........... 1 —
LA BELLE PARISIENNE........ 1 —
LA BOHÈME DU XVIIe SIÈCLE... 1 —
LA CHAINE D'OR............. 1 —
LA CHAMBRE BLEUE........... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE.................... 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.... 1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE.................... 1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE............ 1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES. 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ .. 1 —
LA DETTE DE SANG........... 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION...... 2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER..................... 1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES...... 1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN...... 1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE...... 1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE..................... 1 —
LES FOLIES DU CŒUR......... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU .... 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV............... 4 —
— LA RÉGENCE............. 1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.. 1 —
— LES MAITRESSES DU ROI.... 1 —
— LE PARC AUX CERFS....... 1 —
LE JEU DE LA REINE......... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE........ 1 —
LES LIONS DE PARIS......... 1 —
LE LIVRE DES FEMMES........ 1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE.... 1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE..... 1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS..................... 1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN...................... 1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE.................... 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE.... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE...... 1 —
LE NEUF DE PIQUE........... 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE...... 1 —
LA PRINCESSE DE CONTI...... 1 —
UN PROCES CRIMINEL......... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR. 1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE .. 1 —
LA ROUTE DU SUICIDE......... 1 —
LE SALON DU DIABLE......... 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.. 2 —
LA SORCIÈRE DU ROI.......... 2 —
LE SOUPER DES FANTOMES..... 1 —
LES SUITES D'UNE FAUTE...... 1 —
TROIS AMOURS............... 1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE. 1 —

LAGNY. — Impr. de A. VARIGAULT.

LA

ROUTE DU SUICIDE

PAR

LA COMTESSE DASH



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1868

LA

ROUTE DU SUICIDE

I

LE TEMPS A PASSÉ

Nous avons laissé nos personnages dans la position où ils étaient au dernier chapitre du *Drame de la rue du Sentier*, pour les retrouver plusieurs années après et voir ce qu'il en était advenu depuis les événements que nous avons présentés au lecteur. Souvent, presque toujours, le temps amène des changements sensibles dans les existences agitées; ce siècle surtout, si fécond en bouleverse-

ments, laisse peu de gens et peu de choses à leur place ; lorsque les idées s'égarent, lorsque la société se débarrasse peu à peu des règles qui la contiennent et qui la gênent, il en résulte nécessairement une grande perturbation dans la situation de chacun, c'est ce que nous allons prouver une fois de plus, après tant d'autres qui l'ont prouvé comme nous.

La passion d'Hélène pour Servien n'avait duré que ce que durent les passions de ce genre, et d'après les principes qu'il professait, il n'eut pas lui-même le droit de se plaindre lorsqu'elle lui déclara un beau matin qu'il fallait se séparer et qu'elle avait fait un autre choix.

Il essaya quelques récriminations, quelques plaintes, à quoi elle répondait invariablement :

— Mon pauvre Romuald, la loi de la nature est la seule loi ; or, dans la nature rien n'est éternel, je ne vous aime plus, dès lors je serais coupable de rester avec vous, ce serait prostituer mon cœur, et vous savez si je suis capable d'une pareille bassesse.

— Mais vos promesses, Hélène ? Vous m'aviez promis...

— Et j'ai fidèlement tenu, tant que cela a dépendu de moi ; tant que j'ai conservé mon amour, j'ai conservé ma constance ; l'amour envolé, je

suis libre et vous aussi. Je n'oublierai pas ce que je vous dois, je n'oublierai pas que sans vous je vivrais encore dans les ténèbres de la routine, et que vous m'avez initiée à la lumière comme à l'existence.

Il fallut se contenter de ces raisons, sous peine de passer pour un sot, et faire contre fortune bon cœur. Hélène devint madame Amert, puis madame Paul, je n'oserais vous dire ce qu'elle devint dans cette première effervescence de sa jeunesse et de sa liberté. D'après tous ses principes, elle n'était ni plus coupable ni plus dissolue qu'un homme satisfaisant ses fantaisies ; la parfaite égalité établie entre les sexes nous donnant incontestablement les mêmes droits et nous imposant les mêmes devoirs. Pour les partisans de l'égalité, celle-là est positivement la première à établir. Si l'on mesure la puissance, la richesse, la position sur l'intelligence seulement, à coup sûr, les femmes peuvent entrer au concours, il y a infiniment plus de femmes intelligentes que d'hommes, le fait est incontestable. En nous défendant de concourir, on donnerait donc la préférence à la force, et la force est l'ennemie naturelle de l'égalité ; si on la laissait triompher, on arriverait bientôt à l'aristocratie des crocheteurs.

Lorsqu'on bâtit son système sur une fausse base,

il faut en accepter les conséquences, et elles mènent loin quelquefois.

Cependant le pauvre Firmont se montrait de plus en plus admirable dans son dévouement. Non-seulement il ne poursuivit pas sa femme, non-seulement, après avoir essayé en vain de tous les moyens de conciliation, il se retira sans scandale, mais encore il veilla sur elle et se promit à lui-même de vivre pour la protéger.

— Mellier, dit-il à son beau-père après une tentative infructueuse de celui-ci, restons-en là, ne la tourmentons plus, nous avons fait une folie, vous et moi, nous la payons aujourd'hui; il ne fallait pas unir une jeune et belle créature à un vieux porcelainier. Tâchons d'en atténuer les suites au moins. Voyez-la, vous qui pouvez la voir, et jurez que si jamais elle a besoin de moi, vous me préviendrez ; si elle est malheureuse, abandonnée, elle aura toujours ma maison et mon cœur pour refuge, ne l'oubliez pas.

— Vous êtes réellement bien bon, mon cher ami. et cette jeune folle vous occupe trop. Que diable! vous avez plus fait pour elle qu'elle ne mérite, vous lui avez rendu non-seulement sa dot, mais encore le douaire qui ne lui appartenait pas, c'est assez, moi, son père, je vous le dis, c'est assez !

— Vous, son père, vous ne l'aimez pas comme

moi, Mellier, aussi vous ne pouvez pas me comprendre. Promettez-moi seulement de faire ce que je vous demande, il n'en faut pas plus.

— Je vous le promets, vivez en repos.

Firmont ne se contenta pas de cette assurance, il mit près de sa femme une cuisinière, bonne paysanne, dévouée à sa famille, et assez intelligente cependant pour jouer son rôle et pour simuler n'en avoir jamais entendu parler. Elle devait l'avertir aussitôt qu'Hélène pourrait avoir besoin des soins de son mari, et veiller sur elle avec toute la sollicitude d'une amie.

Le malheureux Firmont apprit ainsi les écarts successifs de cette Hélène qu'il aimait tant. Son moral s'en affecta au point d'arriver presque à la folie; les soins éclairés et attentifs de ses anciens commensaux, tous revenus plus tendres depuis son malheur, le guérirent pour quelque temps, mais ne purent l'arracher totalement à l'influence qui pesait sur lui.

Depuis cette époque il ne fit que languir, il devint l'ombre de lui-même et fut bientôt obligé de quitter ses affaires. On vendit son fonds, on réunit ses capitaux, il resta maître d'une fortune très-suffisante, quoique fort diminuée par le désordre des dernières années et par ce qu'il avait donné ou à sa femme ou à ceux qui l'entou-

raient pour le lui passer sans qu'elle s'en aperçût.

On voulut le faire voyager, il s'y refusa ; il acheta la petite maison d'Enghien, où il avait passé ses derniers jours avec Hélène, où il l'avait vue pour la dernière fois, et n'en sortit plus. Ses amis allaient l'y voir souvent, on ne le délaissa point, il faisait pitié à tout le monde. Il pria Mellier d'y venir aussi, et dès qu'il l'apercevait c'étaient des questions sans fin sur la malheureuse égarée.

— Vous ne l'abandonnez pas, vous ne l'abandonnerez jamais, n'est-ce pas, Mellier? Vous serez son père jusqu'au bout.

— Ma foi! beaucoup de gens me blâment de ce que je continue à la voir, on dit que ce n'est pas ma place dans cette maison, et pourtant si j'y vais c'est pour vous, mon pauvre ami, c'est aussi pour cette enfant qui n'a plus que moi au monde. Dieu merci, Onésyme crie assez contre elle et, si je venais à manquer, elle ne trouverait pas d'appui dans sa famille.

Mellier ne disait pas qu'au lieu d'aller chez sa fille à des heures où il la trouverait seule, mystérieusement et sans se montrer, ainsi que devait le faire un père en pareille circonstance, si sa tendresse seule le conduisait chez sa fille, il y allait le soir, il y dînait, il assistait aux réunions et semblait autoriser par sa présence les désordres de son

inconduite. Cette conversation bizarre, ces discussions, ce laisser-aller intelligent plaisaient à sa nature curieuse et spirituelle. La *facilité* de ses principes lui cachait ce que cette façon d'être présentait de révoltant à une âme droite et à un esprit sérieux. Il ne croyait pas mal faire, ou du moins il appelait le cri de sa conscience un préjugé.

Valette, sa femme, Valérie même le tourmentaient chaque jour pour l'empêcher de se compromettre ainsi. Il les renvoyait de bien loin, ajoutant qu'il savait mieux qu'eux ce qu'il devait faire.

Cette liaison d'Onésyme et de Valérie, de plus en plus orageuse, se cachait cependant dans l'intérieur de la famille et nul ne s'en doutait, si ce n'est les intéressés les plus proches. Valérie, depuis la rupture de son mariage, n'avait pas goûté un instant de repos. Onésyme lui faisait des scènes et des reproches continuels, il la tenait sous une verge de fer, et chaque fois qu'elle parlait de rompre, il la menaçait de la perdre par un éclat public, qui révélerait à tous ce qui se passait entre eux et qui la couvrirait de honte et d'infamie.

La malheureuse fille lui restait donc attachée par la crainte et sentait chaque jour son affection décroître, se changer presque en haine et en mépris.

Quant à lui, il avait pour elle un sentiment bizarre, qui tenait en même temps de la tendresse, de la passion et de la taquinerie, si je puis m'exprimer ainsi. Il l'aimait parce qu'il lui était commode de la trouver là, sous la main, il l'aimait comme son esclave, comme *sa chose*, il ne pouvait supporter l'idée surtout de la perdre et de la voir appartenir à un autre; il la voulait pour la tourmenter; cette sorte de passe-temps lui était agréable. Les mauvaises natures sont ainsi, et lorsque leur position les place à la tête d'une nation, ce n'est pas une femme seulement qu'ils se plaisent à faire souffrir, c'est le monde entier qu'ils voudraient dominer et torturer. Ainsi que Néron, ils sont insatiables de larmes.

L'existence de Valérie était un enfer, aussi la pauvre fille changeait et dépérissait à vue d'œil. Elle ne sortait pour ainsi dire pas de son bureau, elle ne voyait personne et ne se montrait nulle part. Quelquefois son oncle en avait pitié et cherchait à l'entraîner vers quelques distractions.

— Non, répondait-elle, il faut que je travaille.

Elle passait une partie des nuits à pleurer sans se plaindre à qui que ce fût. On l'eût tuée plutôt que de lui arracher son terrible secret. Elle rougissait d'elle-même, de sa lâcheté. Cent fois des idées de suicide se présentèrent à son imagination;

l'instinct de la conservation, la jeunesse, l'amour de la vie, si naturel à cet âge, l'arrêtèrent sur le bord de l'abîme ; malgré elle, une espérance lointaine luisait à ses regards.

— Il ne m'aime pas, il se lassera peut-être de me tourmenter et il ira chercher une autre victime. Je serai tranquille alors, tranquille !

Cette tranquillité tant rêvée, tant désirée par ceux qui souffrent, est un mirage qui s'enfuit sans cesse, c'est la coupe de Tantale se dérobant sous leurs lèvres, et cependant pour eux la tranquillité, le repos, c'est l'idéal du bonheur. Ils n'en demandent pas d'autre, sans jamais pouvoir l'obtenir. On ne comprend pas ce besoin avant d'avoir été brisé par la tempête ; il semble, au contraire, que la nature le repousse et que ne pas sentir ce n'est pas vivre. Ah ! combien plus tard on rachète ces élans du cœur, ces désirs immodérés d'émotions, qui nous entraînent et nous égarent !

Valérie eut beaucoup à souffrir surtout depuis la mort du marquis de Perchin, arrivée six mois après leur rupture. Il légua toute sa fortune aux hôpitaux, ajoutant qu'il avait renoncé à soulager les misères inconnues et à faire des heureux qui devenaient des coupables et des ingrats. Onésyme, à dater de ce jour, tourmenta tellement Valérie, qu'elle en perdit presque la patience.

— Si tu n'avais pas été une sotte, lui répétait-il, nous aurions à présent plus de trois millions et nous serions les maîtres de tout ce qui nous entoure.

II

LE VENGEUR

Hélène de son côté continuait sa vie aventureuse ; cependant, malgré ses agitations, comme son cœur ne souffrait point, que, grâce à la bonté de Firmont, elle ne ressentait aucunes misères physiques, sa beauté se conservait dans tout son lustre et s'augmentait encore. Elle avait non-seulement des réunions chez elle, mais encore elle se montrait dans les lieux publics, avec son cortége.

Les jeunes gens qu'elle avait fanatisés lui formaient comme une garde d'honneur, c'étaient autant de séides, dévoués aveuglément à ses caprices : elle les conduisait et les gouvernait sans craindre aucun contrôle, par sa volonté, et pour cet orgueil inexpugnable la domination était l'apogée du bonheur.

Cette superbe devait se briser un jour, au moment fixé elle devait trouver son maître, et s'humi-

lier à son tour, elle qui en avait humilié tant d'autres. Depuis longtemps elle entendait parler à ses disciples d'un homme fort remarquable et fort étrange, apparaissant de temps en temps parmi eux, leur apportant de nouvelles idées exprimées avec une éloquence merveilleuse et une fougue de passion indomptable. Cet homme était jeune, beau, il avait du génie, sa place était marquée incontestablement dans l'avenir, à côté des réformateurs hardis et intrépides.

Ce qu'on racontait de sa vie excitait encore davantage la curiosité et l'imagination. Il vivait seul dans une bicoque contiguë au Père-Lachaise ; il se nourrissait comme un anachorète, restant des mois entiers sans parler à personne, sans recevoir un être, se promenant dans le cimetière ou bien dans les chemins détournés, et s'enfuyant dès qu'il apercevait une créature quelconque.

Quand il avait bien pensé, bien réfléchi, il sortait de sa tanière, arrivait inattendu dans une sorte de café borgne où ils se réunissaient d'ordinaire, et là, lorsqu'il les avait tous autour de lui, il développait ses théories, il les éblouissait par des éclairs, les étonnait par des torrents d'éloquence, leur prêchant une doctrine inconnue, une religion dont il était plus encore le dieu que l'apôtre, et qui confondait même ces adeptes des lois nouvelles,

tant elle s'éloignait des sentiers battus, des voies fréquentées jusque-là par la raison humaine.

Ils venaient ensuite raconter à Hélène ce qu'ils avaient entendu, la discussion s'élevait entre eux, les systèmes naissaient du choc des systèmes, c'était une orgie d'illusions et de sophismes à réjouir les plus insensés. Ce qu'elle entendait dire de cet homme extraordinaire, l'effet qu'il produisait sur ses auditeurs, lui donnaient un désir extrême de le connaître; elle lui avait fait demander plusieurs fois de venir chez elle, il refusait toujours, sous prétexte qu'il ne voyait personne. Elle s'y prit de toutes les façons, elle lui écrivit, elle lui fit parler, elle le pria même, — Hélène prier ! — tout fut inutile.

Il va sans dire qu'elle le désira davantage. Après avoir essayé d'autres moyens encore, elle prit le dernier qui lui restât et, se déguisant en homme, elle se rendit au café avec ses amis, tous les jours, jusqu'à celui où elle vit enfin paraître le prophète qu'elle attendait avec une impatience fiévreuse.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand, blond, maigre, au visage austère et régulier, aux yeux de feu ; ses lèvres vermeilles, un peu plates, s'ouvraient sur d'admirables dents, ses longs cheveux tombaient sur ses épaules, par-

tagés en deux sur le sommet de sa tête, ils bouclaient naturellement comme ceux d'un enfant. Mais ses cheveux, ses dents, son costume, toute sa personne étaient incultes ; ni l'eau, ni le peigne, n'en approchaient jamais. Il poussait le mépris du luxe jusqu'à la malpropreté, pour lui son corps était bien, dans toute la force du terme, la guenille de Molière, et rien de ce bas monde ne lui semblait digne de son attention, pas même lui.

— Hélas! comme le disait un jour une comédienne d'esprit, dont le hasard l'avait rapproché, que de beauté perdue, sans que personne daigne la ramasser !

Toute autre femme qu'Hélène n'en eût pas demandé davantage, et l'enveloppe eût découronné le génie. Mais elle n'était pas de cette sorte, et l'élégance était à ses yeux la dernière des considérations. Elle vit le regard, elle entendit les paroles, l'esprit et le cœur furent subjugués au même instant, et elle sentit qu'il n'était plus pour elle d'existence en dehors de lui. Elle eut cependant assez d'empire sur elle-même pour rester confondue avec les autres et ne pas se découvrir. Elle roulait dans sa tête un projet, dont la réussite lui parut infaillible et qu'elle ne révéla à personne.

Lorsque ses amis lui demandèrent comment elle le trouvait :

— Admirable, répondit-elle; cependant il n'est pas complet, il lui manque ce qu'une femme seule peut lui donner, et il l'aura.

— Comment?

— C'est ce que vous verrez plus tard.

Elle ne daignait jamais leur donner une explication plus claire et ses desseins leur restaient toujours voilés, ils ne continuèrent plus leurs questions.

Hélène s'était fait montrer plusieurs fois la demeure du solitaire, dont le véritable nom restait inconnu, et qui ne répondait qu'à celui de Théolème. Elle savait donc parfaitement où le prendre, elle savait aussi qu'après être venu *prêcher* à leur cafe, il restait des semaines entières sans sortir, rêvant et lisant, écrivant des volumes dont il leur donnait la quintessence. Il recevait alors quelquefois ceux qui désiraient s'instruire, il leur accordait même de longs entretiens, selon son caprice du moment. Elle se résolut d'en profiter et de tenter une dernière démarche, dont elle espéra un bon résultat.

Pour ce faire, elle reprit ses habits d'homme; elle se fit ainsi aussi jolie qu'elle put être, et sans se tracer aucun plan d'avance, s'abandonnant au hasard et à son étoile, elle se mit en chemin.

Son cœur battait bien fort lorsqu'elle aperçut de loin la chaumière de Théolème, elle eut presque peur d'avancer et s'arrêta pour reprendre courage. La fenêtre était ouverte, elle l'aperçut assis près de sa table, la tête appuyée dans ses mains, il était seul.

— Allons! se dit-elle, l'instant est favorable, avançons.

Au lieu de frapper à la porte, elle s'arrêta en face de lui. Il ne la voyait pas, elle attendit encore au moins cinq minutes, et comme il ne bougeait pas, elle se décida à l'appeler.

— Théolème !

Il releva la tête.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai besoin de vous voir, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Vous, mon enfant ? Pourquoi faire ?

— Je vous ai entendu hier et je veux m'instruire.

Théolème se leva en souriant et alla vers sa porte, qu'il ouvrit. Hélène en franchit le seuil, plus heureuse que si elle entrait dans un palais.

— Venez, jeune homme, je ne refuse la parole à personne, mais vous avez une bien jolie figure, des mains bien blanches, pour un garçon en blouse bleue et en gros souliers. Vous n'êtes

pas ce que vous paraissez être. Qu'est-ce que cela signifie?

Un second coup d'œil jeté sur les formes très-prononcées de la jeune femme, sur son embarras, sur sa rougeur et ses yeux baissés, convainquirent le prophète de la vérité de son déguisement, très-facile à reconnaître.

— Madame, continua-t-il, encore une fois, que signifie cette mascarade?

— Cela signifie que vous ne vouliez pas venir à moi, et que je suis venue à vous, reprit-elle, plus résolue et décidée à se laisser conduire par les évé nements.

— Qui donc êtes-vous?

— Hélène, Hélène Mellier, dont on vous a souvent parlé.

Pour le moment, elle portait son nom de fille, le règne du dernier souverain n'était pas bien établi; et puis elle ne voulait pas se présenter à ce dieu avec un antécédent trop positif, malgré le peu d'importance qu'on attachait à ces *bagatelles* dans cette secte privilégiée, elle crut le mieux disposer par cette retenue.

— Hélène Mellier! quoi, vous êtes Hélène Mellier et vous m'avez entendu hier!

— Sans doute, sous ce costume.

— Et qui vous a conduite ici?

— Personne.

— Vous êtes venue seule ?

— Avais je donc besoin de quelqu'un ?

— Vous saviez le chemin ?

— Je l'ai fait tant de fois inutilement.

Son état de dieu n'avait pas tué l'orgueil dans le cœur de Théolème, il regarda dès lors avec plus de complaisance cette jeune et jolie créature, obstinée à se rapprocher de lui, en dépit de ses rebuffades, et dont le regard ardent cherchait le sien.

— Quoi ! vous êtes venue souvent si loin !

— Bien souvent.

— Pour quel motif ? D'où vient cette obstination ?

— Mes amis ne vous ont donc pas parlé de moi? Vous ignorez donc qui je suis et ce que j'ai fait ?

— Non.

— Eh bien ! comment ne comprenez-vous pas qu'Hélène Mellier et Théolème doivent se connaître ? Comment ne comprenez-vous pas qu'il y a entre nous mille liens qui, tôt ou tard, devaient nous unir ? Ai-je donc besoin de m'expliquer davantage avec un homme de votre intelligence?

— Je sais ce que vous êtes, Hélène, vos amis, mes disciples me l'ont appris ; pourtant, je vous

l'avoue, je ne vous croyais ni aussi belle ni aussi décidée. Je connaissais votre empire absolu sur ceux qui vous entourent, votre profonde science, vos grandes et magnifiques idées, mais je n'avais pas même le soupçon qu'il existât une femme telle que vous me semblez être, et maintenant je comprends tout ce que je ne m'expliquais pas alors.

Hélène rougit de joie, elle était certaine d'arriver à son but, ce n'était plus qu'une question de temps. Bien que ses instincts d'élégance et d'aristocratie fussent peu développés et que, dans l'intérêt de ses doctrines, elle s'efforçât de les contraindre encore, il restait en elle assez de la femme pour qu'elle souhaitât rendre cet homme tout autre qu'il n'était, pour que la passion violente qu'elle lui avait inspirée ne pût être satisfaite entièrement, si elle ne réussissait pas à faire naître en lui d'autres besoins, d'autres désirs.

Elle eut soin néanmoins, dans ce premier moment, de se montrer à lui seulement comme un chef de doctrine venant près d'un autre, elle eut l'air d'oublier son sexe afin qu'il s'en souvînt davantage, et elle s'assit magistralement sur un second escabeau composant tout le mobilier de cette splendide demeure, en lui disant :

— Puisque vous me connaissez, Théolème, vous

ne refuserez plus de me répondre, et nous pouvons causer tous les deux de ce qui occupe toutes nos pensées.

— Oui, causons, je le veux bien.

— D'abord, expliquez-moi ce que vous avez avancé hier par rapport à celui dont les catholiques ont fait un Dieu, et que nous ne pouvons, nous, êtres de bon sens, regarder que comme un homme de bien. Je n'ai pas compris votre définition, très-poétique du reste, et je conserve quelque embarras d'esprit à cet égard.

L'apôtre ne pouvait ôter ses regards de cette beauté. Jamais une apparition semblable n'avait illuminé cette cellule, et en ce moment, malgré tous ses efforts, il était loin de ses pensées réformatrices ; un sentiment inconnu se glissait en lui; il eût été incapable de raisonner, de trouver le moindre argument présentable ; pour toute réponse il eût dit à Hélène :

— Mon Dieu ! que vous êtes belle !

Et sa dignité eût été compromise. Il préféra se taire et tâcher de reprendre ses esprits, avant de s'engager dans une polémique où il n'aurait pas tout l'avantage.

III

LES DEUX DOCTEURS

— Vous ne me répondez pas, dit Hélène, pour qui ce silence était très-significatif. Ne vous rappelez-vous point ce que je vous demande?

— Je me le rappelle parfaitement, au contraire, mais je cherche un moyen de m'expliquer plus clairement, afin que vous me compreniez mieux.

— Vous avez dit...

Et elle lui répéta presque mot à mot ses paroles, que je me garderai de transcrire ici, tant elles ressemblent, selon moi, à un blasphème.

— Eh bien ?

— Eh bien, cela est très-beau, très-poétique, je vous le répète, mais cela ne me paraît pas très-juste et je crains qu'il ne soit facile de réfuter votre argument.

— Comment cela ?

— Par celui-ci. Il n'est pas de moi, il est des in-

crédules, je vous prie de le croire, je le prévois seulement.

Elle lui étala une érudition, une logique à laquelle elle finit par se prendre elle-même, car dans cette nature le raisonnement, le développement de l'idée, la partie intellectuelle enfin, bien que tournée d'un côté déplorable, était très-supérieure à la matière, aux petites vues, aux petites passions. Quant à Théolème, au contraire, sa vie ascétique, ses longues rêveries, sa solitude avaient non pas détruit, mais comprimé chez lui les instincts de la jeunesse, le feu couvait sous la cendre, une étincelle devait l'animer, et l'animer terrible, indomptable; cette étincelle fut le regard d'Hélène, sa beauté inspirée, ce charme qu'un homme de son caractère et de son éducation devait trouver en elle. Complétement subjugué après deux heures d'un entretien qu'il ne cherchait pas même à soutenir, il se sentit inhabile à la lutte et chercha à l'abri de quel sophisme il pourrait satisfaire cette passion sans perdre son auréole. Quelques mots de la jeune femme le lui fournirent.

Après une improvisation brillante, dans laquelle elle développa ses espérances, ses projets et ses désirs pour la régénération sociale et le bien de l'humanité, elle ajouta :

— Nous avons les mêmes principes, le même

but, Théolème, mais nos moyens diffèrent. Je crois que nous nous compléterions l'un par l'autre, je crois que je prendrais de vous beaucoup d'arguments précieux pour le fond de la doctrine, car votre savoir est très-supérieur au mien, car vous êtes un prophète, un homme presque divin, je ne puis le taire; cependant je crois aussi que vous recevriez de moi des conseils, des enseignements pour la forme, ce qui est aussi nécessaire l'un que l'autre.

— Que dites-vous? Oui, cela pourrait être, expliquez-vous, Hélène.

— Certes, je m'expliquerai, je ne suis venue que pour cela, et si je suis assez heureuse pour vous convaincre, l'univers est à nous.

Hélène était magnifique en prononçant ces mots, il y avait dans son regard, dans son attitude, quelque chose de souverain, de triomphant, de dominateur qui transporta Théolème jusqu'au délire.

— Que m'importe l'univers, répondit-il dans un entraînement invincible, pourvu que vous m'apparteniez.

Hélène fut frappée au cœur comme par un coup électrique, mais elle eut assez de pouvoir sur ses impressions pour éclater de rire.

— Oh ! la bonne plaisanterie! Moi, vous appartenir ! à vous ?

— J'en suis indigne, n'est-ce pas? Je ne saurais pas vous mériter, peut-être.

— C'est ce que nous verrons, en ce moment nous avons autre chose à décider. Nous ne sommes plus un homme et une femme appelés à causer d'amour, nous sommes deux esprits penseurs, voués au bonheur de l'espèce humaine, et décidés à l'obtenir par tous les moyens possibles.

— Ne pourrions-nous penser un peu au nôtre auparavant?

— Théolème, je ne reconnais pas ce dévouement, cette chaleur, cette volonté que j'avais hier tant admirés dans vos paroles. Qu'est-ce que des atomes de notre sorte? Que sommes-nous en comparaison des grands desseins qui nous occupent?

— Ah! interrompit-il, Hélène, vous avez raison, vous n'êtes pas une femme, puisque dans un pareil moment, puisqu'en me voyant jusqu'à vos pieds, vous ne devinez pas ce que je souffre, et vous pouvez songer à des théories.

— Ce que vous souffrez! De bonne foi, est-il possible d'y croire? Vous souffrez par moi! et à peine depuis deux heures nous nous connaissons. Et vous avez refusé si obstinément de me voir que j'ai dû venir vous chercher moi-même!

— Ah! que n'ai-je fermé cette porte lorsque vous y avez frappé! ces deux heures n'auraient

pas décidé de ma vie entière, je serais encore maître de moi, tandis que vous vous êtes maintenant emparée de tout mon être, de façon à m'ôter même la liberté de penser ; je ne sais plus ce que je suis, ce que je sens, ce que j'éprouve ; vous m'avez transformé dans ces deux heures, où tout un monde nouveau a germé en moi sous votre regard. Quoi qu'il arrive, que vous le vouliez ou non, je ne vous quitte plus

— Encore une fois, vous plaisantez ?

— Je plaisante ! Ah ! vous ne me connaissez pas, Hélène. Vous ignorez ma jeunesse passée dans l'isolement, dans la retraite, dans l'étude ; vous ignorez quels combats j'ai soutenus, quelle victoire j'ai remportée, vous ignorez que j'ai fui depuis l'âge de dix-huit ans les femmes et les voluptés pour m'enfermer dans cet asile, pour m'occuper uniquement de la mission que j'ai acceptée et à laquelle je voulais consacrer ma vie. J'ai bien souffert, et je viens de vous le dire, j'ai eu beaucoup de peine à vaincre ; j'y suis parvenu cependant. Je me croyais fort désormais, j'avais payé la tranquillité de ma vie par tant de tortures ! Pas une femme ne me semblait digne de réveiller ce foyer éteint, et je les voyais toutes sans me défier d'elles. Il fallait vous, il fallait cette beauté jointe à cette force, jointe à cette intelligence et à ces

vastes pensées auxquelles les miennes s'associent avec tant de bonheur. Et maintenant vous appelez cela une plaisanterie! Non, non, mille fois non, si vous vouliez me laisser à moi-même, il ne fallait pas venir vous jeter dans mon existence et la briser, pour vous en retirer ensuite. Je vous aime, Hélène, je vous aime en deux heures de la passion amassée en moi par une réclusion de dix ans. Vous ne me renverrez plus, je m'attache à vos pas, j'unis ma destinée à la vôtre, vous l'avez dit tout à l'heure, nous dominerons l'univers si nous nous réunissons, et nous nous réunirons, je vous le jure.

Hélène l'écoutait radieuse; cependant un instinct féminin lui rappela que les hommes ne tiennent à nous qu'en proportion de ce que nous leur coûtons. Elle prit donc le courage de le repousser, de ne pas se livrer ainsi sans combattre et sans lui faire gagner son triomphe. Elle se leva, salua gravement Théolème et lui dit d'un ton glacial :

— C'est bien! Je sais à quoi m'en tenir à présent. J'ai cru trouver en vous un apôtre, un être supérieur à la nature humaine; vous n'êtes qu'un homme semblable à tous ceux que j'ai connus, ce n'était pas la peine de me déranger. Adieu.

— Comment adieu? Vous ne sortirez pas.

— Prétendriez-vous me retenir malgré moi?

— Non, pas malgré vous, Hélène, non, mais de votre consentement, mais en invoquant cette loi sacrée de la nature qui doit nous rapprocher l'un de l'autre, nous qui sommes créés l'un pour l'autre. Hélène, je vous en conjure, ne me repoussez pas.

— Et si je ne veux pas vous aimer, moi ?

— Vous m'aimerez, vous m'aimez déjà, vos regards me le disent, si vos lèvres me refusent cet aveu ; Hélène, ayez pitié de moi, emmenez-moi d'ici, laissez-moi vivre près de vous, vivre de votre vie, ne vous quitter jamais, êtes-vous donc inexorable ?

Il déploya toutes les extravagances de la passion ; cette passion pour ainsi dire monastique, comprimée par l'austérité de ses mœurs, au moment de la fougue de la jeunesse, de l'irrésistible besoin d'aimer qui nous domine tant à cet âge, avec une nature tout à la fois ardente, sensuelle et poétique, devint d'une éloquence sans pareille.

C'était un torrent de feu, de lave, de tout ce que l'imagination peut concevoir et la parole exprimer de violent et d'inattendu. Hélène eut bien de la peine à résister ; pourtant elle résista, elle s'arracha de ses bras, lui cria qu'elle le reverrait le lendemain, et, profitant d'un instant où il s'était appuyé près du mur, la tête dans la main, et où il

ne la voyait pas, elle ouvrit vivement la porte et s'élança dehors. La maison de Théolème n'avait d'autre antichambre que la rue.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en courant après elle.

Mais elle l'avait prévu, et par une présence d'esprit dont les femmes seules sont capables en de certains moments, elle se cacha derrière la maison, pendant qu'il la cherchait sur la route. Elle gagna de la sorte quelques minutes et trouva heureusement une porte ouverte à quelque distance, elle s'y réfugia pour reprendre haleine et pour décider ce qu'elle allait faire. Le maître du logis, trompé par son déguisement, lui offrit de boire avec lui une bouteille de vin à douze, en considération de sa mine éveillée. Elle le remercia et lui demanda seulement la permission de se reposer à l'ombre dans son jardin, jusqu'à ce que la nuit fût venue.

— Je suis sorti sans permission de chez mon maître, ajouta-t-elle, et j'ai grand'peur qu'on me rattrape. On me mettrait au pain sec et je n'aime pas le pain sec.

— A ton aise, mon enfant ; puisque tu ne veux pas boire, je boirai tout seul.

La jeune femme alla s'asseoir sous une tonnelle épaisse, elle y était bien cachée et nul ne pouvait l'apercevoir. Une fois seule, elle respira à pleins

poumons, elle se sentait si heureuse, si fière, que la terre était indigne d'elle et de son bonheur. Elle voguait à pleines voiles dans ce roman qu'elle avait désiré, rêvé toute sa vie, elle entrait dans le courant des grandes passions, dont son passé ne lui offrait que des images pâles et effacées, c'était pour elle le ciel ouvert.

— Comme il m'aime et comme je l'aimerai ! se disait-elle, quel avenir sera le nôtre ! Quelles joies nous sont promises! Ah! après l'avoir tant cherché, j'ai enfin trouvé un homme digne de moi, un homme qui me comprendra, un homme avec lequel je pourrai tout dire, tout sentir, tout comprendre en commun, avec la même âme et le même cœur.

Elle prit néanmoins la résolution de ne pas céder sur-le-champ à ses poursuites. Elle n'aimait pas assez pour que la satisfaction de son amant fût son premier mobile. Elle songeait plus à elle qu'à lui et la nécessité de le conserver était bien plus pressante à ses yeux que celle de l'empêcher de souffrir.

— Je ne rentrerai pas chez moi ce soir, se dit-elle, il ira m'y demander, c'est sûr, il sait où je demeure. Je resterai dans ces environs, et demain matin, quand il m'aura bien cherchée, je paraîtrai tout à coup. Quelle sera sa joie !

Il est beaucoup de femmes qui se font ainsi d'avance un roman à elles-mêmes, qui en tracent les événements et les péripéties et qui préparent les scènes de façon à ce qu'elles produisent l'effet attendu. Ces femmes ont ordinairement plus d'imagination que de cœur, et malheur au héros qu'elles chérissent, il n'est entre leurs mains qu'un pantin, un jouet, il leur sert à des expériences, elles jettent la sonde dans son âme pour savoir jusqu'où il peut souffrir, et elles se demandent avec curiosité combien de temps couleront ses larmes lorsqu'elles lui auront porté le coup qu'elles lui destinent.

Ces femmes sont dangereuses, mais elles sont malheureuses aussi. Souvent elles se prennent dans le piége préparé aux autres, souvent leur interlocuteur ne leur donne pas la réplique comme elles l'ont prévu et elles se trouvent entraînées plus loin qu'elles ne le croyaient. Elles se perdent en perdant les autres, ce besoin effréné d'émotions et de nouveauté qui les emporte les conduit au précipice : elles n'y tombent jamais seules, mais elles y tombent pourtant, et c'est là seulement que la vérité leur apparaît.

Hélène joua son jeu serré comme elle l'avait résolu ; elle resta toute la nuit debout, à la fenêtre d'une petite chambre qu'elle loua dans un caba-

ret. La nuit était superbe et elle rêva. Elle rêva pendant que Théolème souffrait, et cette souffrance même fut la plus radieuse partie de son rêve.

Tel était son amour!

IV

UNE UNION NATURELLE

Au jour, Hélène rentra; elle trouva sa servante fort étonnée et fort intriguée d'une visite qu'elle avait reçue. Un homme qu'elle ne connaissait pas était venu la demander plusieurs fois; la dernière, il avait annoncé le projet de rester jusqu'au retour de sa maîtresse, et comme la brave fille s'y opposait, il lui imposa silence, en disant que bientôt il serait le maître du logis et qu'il faudrait lui obéir.

— Est-ce vrai, madame?

— Il a dit cela?

— Oui, madame, il l'a dit.

Hélène se prit à sourire.

— Nous verrons, répliqua-t-elle.

Joséphine était bien accoutumée à voir dans cette maison des choses et des gens bizarres, mais celui-ci lui parut dépasser toutes les habitudes, elle ne put s'empêcher de le dire.

— Qui est donc ce monsieur si extraordinaire, madame? Il est habillé comme un mendiant.

— N'est-il pas admirablement beau ?

— Il le serait peut-être, s'il était propre.

— Il le deviendra, sois tranquille.

— Alors, madame, il sera beau sans doute. C'est égal, il est singulier, ce monsieur-là, et s'il revient, que ferai-je?

— Comment es-tu parvenue à le renvoyer la dernière fois ?

— En lui disant que vous m'aviez expressément défendu de recevoir personne en votre absence et que, s'il restait, il me ferait perdre ma place.

— Il est bon, il est parti.

— En ajoutant qu'il reviendrait jusqu'à ce qu'il vous trouve.

— Eh bien ! tu le laisseras entrer.

— Allons! il paraît qu'il disait vrai, murmura Joséphine. C'est tout de même une drôle de religion que celle-là, et je voudrais savoir quelle sera cette *finition*, qu'ils cherchent toujours, dont ils parlent sans cesse et qui n'arrive jamais.

Hélène changea de toilette et attendit; elle n'attendit pas longtemps; on sonna un coup magistral, et la voix du dieu se fit entendre.

— Elle est rentrée, dit-il?

— Oui, monsieur, madame est dans sa chambre,

En trois bonds il fut auprès d'elle, il lui prit la main, la secoua fortement, et, la regardant en face, avec des yeux brillants à la fois de colère et de passion, il lui demanda pourquoi elle l'avait quitté, ce qu'elle avait fait cette nuit, et d'où elle arrivait à une pareille heure.

— Vous êtes venue vous jeter dans ma vie, où je ne vous désirais pas, vous êtes venue éveiller en moi des sentiments oubliés, inconnus même, vous avez allumé un incendie terrible, et c'est en vain que vous croiriez pouvoir vous y soustraire. Vous êtes maintenant à moi.

Jamais un homme ne lui avait parlé ainsi, jamais personne ne l'avait dominée, cette nature orgueilleuse et implacable jusque-là se sentit subjuguée, elle baissa la tête et eut un instant d'éblouissement sous ces prunelles fauves et ardentes. La pensée de se révolter ne lui vint même pas.

— Vous m'aimez donc? demanda-t-elle lentement.

— Si je vous aime !

A dater de ce jour, l'autel de Théolème fut dressé chez madame Mellier, à dater de ce jour, elle perdit ce nom pour ne prendre que celui d'Hélène, à la façon des dieux et des princes. Les disciples se soumirent et devinrent plus assidus. L'éloquence merveilleuse de cet homme, la poésie coulant à pleins bords de ses lèvres, trouvèrent parmi ces

jeunes gens des fanatiques. Ils écoutèrent ces doctrines, dont tant d'esprits distingués et étendus furent séduits, il y a quelques années; cette maison devint plus que jamais un cénacle, et Hélène, avant tout, se prosterna devant l'idole.

Bien loin de rien changer à ses habitudes, ce fut elle qui plia les siennes, ce fut elle qui admira le mépris souverain que cet homme affichait pour ce qu'il appelait les petites choses de la vie. Il fallait être aussi grand, lui disait-elle, pour se placer ainsi au-dessus de ce que chacun respecte et des usages reçus par tout le monde.

Elle ne l'eût pas voulu autrement; ses cheveux incultes, ses habits souillés, ses mains peu soignées lui semblaient des titres de gloire.

— Qu'il est beau ainsi ! se répétait-elle vingt fois par jour.

Elle fit faire son portrait sous toutes les tailles, elle en tapissa sa maison du haut en bas; son orgueil était flatté d'un pareil amant, le plus grand homme du siècle, pensait-elle, elle ne ployait que devant lui, elle le craignait..

Il résulta de tout ceci une chose facile à comprendre, c'est que, malgré l'ordre de la jeune femme, l'argent disparaissait vite dans le ménage, où elle seule en apportait. Elle fit des observations timides à son maître.

Il n'en tint pas compte et marcha toujours. La maison était ouverte à tous; on y mangeait, on y buvait sans cesse; on y mangeait des fricassées, on y buvait du mauvais vin, mais la quantité rachetait la qualité, et la bourse se vidait avec une rapidité singulière.

— C'est pour *l'idée*, disait Théolème, nous sommes tous dévoués à sa réussite, et nous ne saurions trop risquer pour son triomphe.

— Mais, mon ami, je me ruine.

— Et qu'importe? Est-ce que tu as besoin de trésors? Est-ce que tu manqueras jamais de quelque chose? Grâce à mes leçons et à mon exemple, tes besoins sont plus restreints de jour en jour, tu en viendras bientôt comme moi à la simplicité spartiate et républicaine, et juge donc, quelle gloire! Nous aurons régénéré le monde, nous laisserons un nom immortel, après avoir joui toute notre vie du bien que nous aurons fait.

Hélène rechignait un peu, cependant elle cédait, elle avait même des moments d'exaltation, où elle eût volontiers jeté le reste de sa fortune par la fenêtre pour savourer les louanges dont le parti tout entier la comblait. On lui faisait presque des ovations, c'était une apothéose continuelle. Elle retrouvait dans la solitude des réflexions douloureuses; sa dot, son douaire, s'en allaient petit à petit.

Mellier, qui continuait à venir souvent, le lui faisait observer, ce train de vie lui semblait fort extraordinaire, il la grondait sans cesse.

— Jamais je ne comprendrai qu'on se mette sur la paille pour entendre prêcher une espèce de fou dégoûtant, sur lequel on voit la saleté grouiller, Dieu me pardonne ! et pour manger, avec des va-nu-pieds, de la salade, des moules et du veau rôti. Pour ma part, je te crois folle, ma pauvre Hélène, aussi folle que ce malheureux Firmont, auquel tu as fait tourner la tête avec tes beaux systèmes. Je l'ai vu hier, il est complétement idiot, il ne faut pas compter sur son secours quand tu n'auras plus rien. On l'a interdit, sa famille a pris la direction de ses affaires et tu serais mal venue de t'adresser à elle.

— Quand je n'aurai plus rien, si nos doctrines ne sont pas celles qui régissent le monde, je ne demanderai rien à personne, mon père, je travaillerai.

— Tu pourras rentrer à la maison, nous t'y recevrons certainement, à condition que tu ne nous feras pas enrager. Tu gagneras facilement cent francs par mois et nourrie. C'est peu pour une divinité, mais c'est assez pour une mortelle et je t'engage à ne pas refuser.

Hélène fit la moue la plus impérialement méprisante qu'on eût jamais vue. Son père lui semblait

d'une impertinence inouïe d'oser lui offrir *à elle* d'entrer dans le commerce.

— Je te remercie, garde ta place pour qui sait la faire, je n'entends rien au négoce et je ne me mettrai point, derrière un comptoir, à auner de la mousseline.

— A ton aise, ma chère enfant, mais tu seras peut-être charmée de trouver cette place que tu méprises.

Ces conversations se renouvelaient presque toutes les fois que Mellier voyait sa fille. Il n'allait plus dîner chez elle, la chère lui déplaisait et la compagnie, devenue très-sérieuse et très-exaltée depuis le règne nouveau, lui déplaisait encore davantage. Théolème lui faisait mauvaise mine, il était d'un système exclusif et n'admettait pas la neutralité.

— Tout ce qui n'est pas pour nous est contre nous, disait-il.

Et certes Mellier n'avait aucune envie de se prosterner devant cette idole. Il en riait fort avec Onésyme, dont l'esprit méchant saisissait partout le ridicule et ne pouvait le laisser tomber, à plus forte raison, quand il s'agissait de sa belle-sœur, qu'il détestait cordialement et dont il était haï.

Quant à Valérie, elle se taisait : sa position, la chaîne de fer qui l'accablait, ne lui laissaient pas

le temps de songer aux autres. Elle vivait presque seule, ne s'occupant que de ses comptes, ne sortant jamais et pleurant nuit et jour l'égarement qu'elle déplorait. Elle se maudissait elle-même de n'avoir pas la force de le rompre.

— Hélas! si j'osais, se disait-elle. Mais il ne craint ni ne respecte rien, il lui serait égal d'avouer à toute la terre qu'il m'a perdue et il le ferait, comme il m'en menace, si je me révoltais. Je ne puis m'y résoudre. On m'accuserait d'avoir détruit le bonheur de ma cousine. Dieu sait que ce n'est pas vrai, pourtant l'accusation n'en serait pas moins odieuse et je ne la supporterais pas. Il faut souffrir jusqu'à ce qu'il se lasse. Oh! si je pouvais mourir!

Cet intérieur était d'une tristesse mortelle, Mellier le fuyait. Hélène n'avait aucune envie d'y rentrer, elle y serait devenue folle d'ennui, après une vie agitée, telle que la sienne. Aussi éloignait-elle cette idée lorsque le tableau de sa situation se présentait trop sombre à son esprit.

Le moment approchait où elle allait avoir besoin de toute sa philosophie. L'amour qu'elle ressentait encore pour Théolème, les compliments et les hommages de ses disciples, tout cela continuait chez elle un enivrement dont ses réflexions passagères la tiraient à peine quelquefois.

Elle se plongeait avec délices dans les propositions ardues de la métaphysique et du réalisme, qui tuaient en elle toute foi, toute poésie, toute élévation d'idées. Elle se composait des théories religieuses et sociales, dont Théolème était le pivot et dont l'exécution l'eût certainement conduite aux petites-maisons. C'étaient de ces dangereux rêves, dont le réveil ne vous guérit presque jamais.

IV

UN DÉJEUNER

On était alors dans les beaux jours d'août, il faisait une de ces chaleurs tropicales que l'on ressent à Paris seulement et qui laissent loin derrière elles le Sénégal, les Indes et l'équateur. Au moins, dans ces pays fortunés, la brise arrive le soir, on respire quelques instants ; à Paris, on vit dans un four de pierres, échauffées par un soleil de plomb fondu, et cela dure ainsi des semaines entières, tout le monde le sait.

Un matin, Hélène, fatiguée d'une nuit étouffante, se leva de très-bonne heure, et, jetant sur elle un châle et un chapeau, s'en alla au hasard dans la campagne. Théolème dormait encore ; il devait avoir nombreuse réunion le matin même et il prenait des forces pour la lutte.

Hélène marchait sans but, ensevelie dans ses pensées, cherchant l'air et l'ombrage ; pour les trouver, elle s'écarta de la route et prit un chemin

bordé de pommiers, où le gazon s'émaillait de pâquerettes, et où les insectes bourdonnant autour d'elle semblaient jouir d'une fraîcheur bienfaisante et l'invitaient à en jouir comme eux.

De chaque côté du chemin serpentait une haie couverte de mûres, des baies rouges de l'alisier et de roses sauvages, auxquelles se mêlaient la clématite et le lierre dont les parfums suaves pénétraient les sens et les entraînaient dans une douce rêverie. Ce sentier conduisait à une grille formant l'entrée d'un parc ou d'un jardin; cette grille était ouverte, la haie continuait tout autour de l'enclos, c'était la seule clôture. Du reste, le silence le plus complet, pas une créature vivante, si ce n'est les papillons, les demoiselles bleues et les oiseaux venant se désaltérer dans les ondes d'un petit ruisseau caché sous l'herbe et les longues branches des saules pleureurs.

Ce lieu était ravissant, à peine, à travers les arbres, apercevait-on une petite maison toute coquette et toute gracieuse, entourée d'un parterre embaumé.

— C'est la demeure d'un sage ou d'un poëte, se dit Hélène, on ne me chassera pas si je m'y arrête un instant, et vraiment on est si bien ici que je ne puis m'en arracher.

Elle s'assit sur un banc rustique, ôta son cha-

peau, ses gants, respira l'air à pleins poumons et se reposa avec délices, laissant aller son imagination aux souvenirs que sa vie actuelle détruisait de plus en plus, et qu'elle ressaisissait quelquefois cependant comme des souvenirs fugitifs.

Elle était depuis plus d'une heure à cette place, lorsqu'elle entendit marcher et parler auprès d'elle, son premier mouvement fut de fuir, mais elle s'arrêta.

— Pourquoi m'en irais-je? On croirait que j'ai de mauvaises intentions et je ne fais pas de mal.

Elle attendit. C'étaient deux hommes, un très-jeune et un plus âgé, dans lequel elle reconnut le comte Anatole. Ce fut pour elle en même temps un plaisir et un embarras. Depuis qu'elle était devenue célèbre par son union avec Théolème, il avait cessé complétement de la voir. Dans les premiers instants de sa séparation il venait encore quelquefois, il se permettait des conseils, elle ne les écoutait point. Il persista néanmoins jusqu'à l'entrée du dieu au logis. En la quittant la dernière fois il lui avait dit :

— Je vous reviendrai quand vous serez malheureuse et désabusée.

Il s'intéressait à cette jeune femme, dont l'intelligence et la beauté lui semblaient mériter un meil-

leur sort. Il comprenait, en homme du monde, qu'on ne suivît pas strictement le chemin de la fidélité conjugale; mais les théories anti-sociales, les religions nouvelles et tout ce qui s'ensuit, lui semblaient en dehors des incartades tolérées et dès lors il ne s'en mêlait plus.

En l'apercevant il la reconnut sur-le-champ et sa première pensée fut qu'elle l'avait pris au mot et qu'elle venait à lui.

— Ah! vous voilà, madame Hélène! s'écria-t-il, vous m'avez donc trouvé ici! En quoi puis-je vous être agréable?

— En rien du tout, monsieur le comte, qu'en me faisant bonne mine d'hôte et en ne me chassant pas de ce charmant séjour, si vous en êtes le maître ; je ne m'attendais pas à vous y rencontrer.

— Quoi ! vous n'y venez pas pour moi ?

— Je n'y viens pour personne, je me promenais, j'ai vu la grille ouverte, ce lieu m'a paru charmant, j'y suis entrée pour me reposer un peu, voilà tout.

— Alors je vais vous présenter le maître du logis, mon cousin, le marquis de Morfontaine, auquel j'ai souvent parlé de vous et qui vous connaît parfaitement.

— Je serai, moi, enchantée de connaître aussi

monsieur, répliqua-t-elle en faisant la révérence.

Robert la salua tout intérdit. Il l'avait reconnue du premier coup d'œil, et son admiration pour elle se réveilla. Malgré le temps écoulé depuis leur séparation, elle était toujours aussi belle, plus belle peut-être; elle paraissait presque aussi jeune que lui et jamais on n'eût pu croire qu'elle fût de près de dix ans plus âgée. Robert était devenu sinon beau, du moins très-agréable et très-distingué, il portait en lui le cachet de sa race et sa physionomie spirituelle exprimait en même temps la gaieté et la franchise.

— Je vous recommande ce châtelain comme un poëte digne de continuer le dix-huitième siècle, ajouta le comte Anatole. Il fait des vers comme Parny, comme Boufflers, comme Dorat; si je ne craignais de blesser sa modestie, j'irais jusqu'au grand Voltaire lui-même.

— Ah! monsieur est de cette école? répliqua Hélène avec sa moue méprisante ordinaire.

Les penseurs et les gens sérieux ont un profond dédain pour l'esprit.

Robert rougit comme un enfant qu'il était encore, sous ce blâme, et n'eut pas le courage de se défendre; son ami s'en chargea pour lui.

— Ce n'est pas la vôtre, je le sais, belle Hélène,

pourtant vous me permettrez de la préférer aussi. Sans discuter leurs mérites différents, l'une est infiniment plus amusante que l'autre, vous me l'accorderez au moins.

— Cela dépend des goûts, monsieur, et vos amusements ne sont pas les miens, en effet, nous ne nous entendrions jamais.

— Brisons là, je ne veux pas discuter avec vous; puisque le hasard vous envoie, il faut en profiter et ne pas gâter ces bons instants en nous embarquant sur la mer orageuse des disputes. Il vaut mieux songer à autre chose. Nous sommes seuls ici aujourd'hui, si un déjeuner de garçon ne vous effraie pas, venez manger les fruits de notre jardin et le lait de nos vaches, c'est pastoral en diable, mais cela doit vous plaire, cela se rapproche de la nature.

— Je ne ferai pas de façons, j'ai grand'faim.

— Tant mieux ! le mince régal vous en paraîtra meilleur. Mon cousin et ami ne dit rien, mais il n'attend pas moins avec impatience votre décision. C'est un de vos plus grands adorateurs, je vous en avertis.

— Anatole...

— Mon Dieu ! mon cher, il ne faut pas rougir pour cela. La belle Hélène ne trouvera pas étonnant que vous ayez pour elle une admiration res-

pectueuse et une déclaration ne la blessera point, soyez tranquille. Offrez-lui votre bras et allons déjeuner, c'est ce qu'il y a de mieux à faire en ce moment. Madame Hélène verra votre retraite, elle comprendra comment vous êtes devenu poëte, au milieu des fleurs, et vous pardonnera peut-être d'être resté si peu de chose, où vous vous trouvez si bien.

Robert obéit et la jeune femme marcha bientôt entre eux deux sur une pelouse délicieuse par une matinée enchanteresse. La conversation s'engagea alors vive, animée, presque brillante. Chacun y mit du sien, Robert oublia sa timidité, Hélène laissa de côté ses grandes idées, Anatole se rappela les beaux jours de sa jeunesse, et le meilleur accord régna entre eux.

Le déjeuner était servi dans un pavillon rustique, tout à fait agréable. Le programme annoncé fut strictement suivi, on mangea des mets champêtres et l'on ne discuta point. Le comte fit cependant des questions à Hélène sur sa position actuelle. Elle répondit avec enthousiasme, exaltant le *dieu* qu'elle aimait et le plaçant sur un autel en haut de l'empirée. Le comte ne répondit point et sourit, Robert soupira.

La matinée entière s'écoula ainsi et bien vite. On promena Hélène dans le domaine lilliputien,

elle trouva tout charmant, et c'était charmant en effet.

— Vous habitez seul cette maison, monsieur de Morfontaine ? demanda-t-elle à l'aspect de quelques meubles et de quelques objets révélant des habitudes féminines.

— Non, madame, j'ai près de moi ma sœur.

— Est-elle mariée ?

— Non, elle est chanoinesse.

— Chanoinesse ! qu'est-ce que cela ? Ne sont-ce pas des espèces de religieuses ?

— Oh ! non, madame, les chanoinesses ne font pas de vœux, elles peuvent se marier. Toutes leurs obligations consistent à se faire appeler madame la comtesse Isabelle de Morfontaine par exemple. Dans la bonne compagnie, toutes les fois qu'une femme signe ainsi son nom de baptême après son titre, on sait qu'elle est chanoinesse.

— De sorte que moi qui l'ignorais je ne suis pas de bonne compagnie apparemment ?

— Ma chère madame Hélène, vous êtes de très-bonne compagnie, et la meilleure preuve c'est que vous voilà de la nôtre aujourd'hui, mais vous n'êtes pas de celle où on s'occupe de ces choses-là et il vous est permis de les ignorer.

— C'est fort bien arranger les choses, monsieur

le comte. Vous ne m'en avez pas moins rappelé la différence établie *par vous* entre nous deux, je ne l'oublierai pas. Voilà l'heure de rentrer chez moi, dans ma *mauvaise compagnie*, on m'y attend, je ne voudrais pas donner d'inquiétude à ceux qui m'aiment. Permettez-moi d'ajouter ceci : Si madame la comtesse *Isabelle* de Morfontaine eût été chez elle ce matin, il est probable que je n'aurais pas eu l'honneur de déjeuner avec vous, messieurs.

— Cela est probable, en effet, répliqua le comte sans se déconcerter, la comtesse Isabelle n'eût pas osé vous engager à sa table, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous ; ces légèretés-là sont bonnes pour des garçons, elles ne tirent pas à conséquence.

Ils reconduisirent Hélène jusqu'au bout de l'avenue, elle leur défendit d'aller plus loin. Au moment de se séparer, Anatole lui dit, en lui serrant la main :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai promis, Hélène, et comptez-y, entendez-vous ?

— J'y compte, monsieur, et si le cas arrivait, je ne vous ferais pas prévenir, ce serait vous faire injure, vous arriverez bien tout seul.

Ils la suivirent des yeux tant qu'ils purent l'apercevoir.

— Quel dommage, reprit le comte en retournant sur ses pas, que cette femme soit si orgueilleuse et si extravagante. Elle a beaucoup d'esprit et elle est belle comme un démon.

— Dites comme un ange, mon cousin.

— Un ange! Ah çà! est-ce que tu vas en devenir amoureux? Le ciel t'en garde! Ce serait ta perte.

— Amoureux! oh! non, je l'admire, voilà tout. Ne trouvez-vous pas que ma sœur tarde bien?

— Ta sœur est une autre folle; pour satisfaire tes goûts champêtres, elle a vendu votre maison de la rue de l'Ouest, que tu traitais d'inhabitable à cause du bruit de Paris. On y entendait à peine une voiture une fois par mois! Elle a acheté cet ermitage hors barrière, campagne bâtarde dans le plus vilain pays de la banlieue, parce que ce jardin t'a plu et que ces ombrages te font trouver des rimes plus ou moins riches. La voilà maintenant en course pour t'acheter encore une bibliothèque, la pauvre fille n'a pas de repos qu'elle n'ait satisfait tes fantaisies. Elle te gâte trop, elle ne t'apprend pas à vivre, tu y seras attrapé et tu paieras cher cette ignorance. Tu crois que tout le monde te ressemble, et que toutes les femmes sont des Isabelle, et tu rêves là-dessus; mon pauvre garçon, je te le dis sans cesse : prends garde!

— Je n'ai rien à craindre ici.

— Est-ce que tu comptes y rester toujours ? Il faudra décidément t'emmener chez moi l'hiver prochain et te présenter un peu dans le monde. Tu verras après.

V

LE DIEU SE FAIT HOMME

Hélène s'en alla vivement, la tête basse, furieuse contre Anatole, qu'elle accusait d'une sotte fierté et qu'elle écrasait dans sa pensée, en jurant de se venger de lui.

— Je lui apprendrai bien qui je suis, se dit-elle, quand viendra le grand jour de la rémunération, celui-là paiera cher, je le lui promets. Quant à son cousin, c'est un mouton bon à conduire avec un ruban rose et à tondre lorsque le ruban sera usé.

Elle approchait de chez elle en ce moment. Elle croyait y trouver Théolème entouré de ses disciples et déployant son éloquence devant eux, afin de se faire des prosélytes et d'augmenter le nombre de ses sectaires. Ordinairement il se faisait grand bruit dans le jardin et dans la maison, on l'entendait de loin et les voisins avaient coutume de dire :

— Voilà les diables qui tiennent sabbat.

Ce jour-là tout était silencieux, ce qui lui parut fort extraordinaire. Elle forma mille conjectures, ouvrit vivement la porte, fermée seulement par un loquet, et ne vit absolument personne.

Plusieurs fois on les avait prévenus que la police les surveillait et que, s'ils n'y prenaient garde, on pourrait bien faire une descente et les disperser. La première pensée d'Hélène fut celle-ci :

— On les aura tous arrêtés et emmenés. Il faut savoir où, car je veux les suivre.

Et sur ce thème son imagination broda en quelques minutes les gloires du martyre, la prison, les supplices, les joies du dévouement et de l'enthousiasme. Elle aperçut la servante récurant une casserole et suivant de l'œil la cuisson d'un morceau de veau aux carottes.

— Théolème, s'écria-t-elle, où est Théolème?

— Ma foi, madame, je n'en sais rien, il est sorti, répondit Joséphine, fort surprise de cette exaltation.

— Il est sorti ! et les disciples ?

— Il les a renvoyés après avoir reçu une lettre qui a paru le frapper beaucoup.

— Quelle lettre ?

— Je l'ignore. Elle est arrivée par la poste, c'est

le facteur qui l'a apportée. Une lettre de province. Il l'a lue, les autres étaient là à l'écouter prêcher, il ne leur a pas montré la lettre, il l'a lue tout bas deux fois, il est devenu très-rouge et puis il leur a dit de revenir demain, ils n'avaient qu'à partir, pour aujourd'hui il ne continuerait pas la séance. Il prit son chapeau et il est sorti.

— Sans me rien laisser, sans te charger de rien pour moi?

— Non, madame.

— C'est étrange.

Elle baissa la tête et rentra toute rêveuse dans sa chambre, où elle essaya de prendre ses occupations ordinaires. Elle n'y réussit pas. Malgré elle l'inquiétude la dominait, elle allait à chaque instant à la porte, elle regardait autour de la maison. Théolème ne paraissait pas, et son impatience augmentait de plus en plus.

Elle resta ainsi jusqu'à la nuit. Ses beaux châteaux du matin s'écroulèrent pour faire place à d'autress uppositions moins agréables et moins sublimes. Enfin, à huit heures du soir, elle entendit le pas de son amant dans le jardin; elle s'élança au-devant de lui, elle ne l'avait pas revu depuis la veille, et c'était la première fois que cela lui arrivait depuis qu'ils se connaissaient. Elle se jeta dans ses bras.

— Mon Théolème, s'écria-t-elle, qu'est-ce qu'il y a ? dis-le moi vite, je suis d'une inquiétude. Oh ! mon Dieu ! que j'ai souffert !

— Il y avait bien de quoi, en vérité, répliqua-t-il d'un air goguenard, je ne suis pas un enfant pour qu'on s'inquiète de mon absence. Tu savais que je reviendrais.

— Enfin, d'où sors-tu ?

— Tout simplement de déjeuner avec un de mes cousins, très-bon et très-aimable garçon qui m'avait écrit ce matin pour m'engager.

— Ah ! tu revois ta famille ?

— Oui, je la reverrai, je crois.

— Ils te pardonnent donc? Est-ce qu'ils se convertissent à notre cause?

— Ils me pardonnent.

— Tant mieux, je les verrai, alors.

— Mon cousin viendra ici demain matin.

Hélène était trop intelligente pour ne pas deviner des réticences dans tout ceci et trop violente pour le cacher à Théolème.

— Tu ne me dis pas tout, reprit-elle brusquement. Quoi ! des secrets pour moi !

— Non.

— C'est déjà l'influence de ta famille qui commence, est-ce que je vois la mienne ?

— Tu la détestes.

— Il me semble que tu es dans le même cas. Tu m'as déclaré que tes oncles et tes cousins étaient des imbéciles, et que ton père était un crétin.

— J'ai changé d'avis.

— Pourquoi ?

— Si tu m'avais laissé le temps de m'expliquer, tu le saurais déjà, tu parles toujours.

— Allons, j'écoute.

— Mon oncle le militaire est mort et m'a légué cinq cent mille francs; il avait un million, le brave homme ! et personne ne s'en doutait. Nous héritons de moitié, mon cousin Charles et moi.

— Cinq cent mille francs! quel bonheur ! nous voilà riches, et l'œuvre peut marcher.

— Quant à cela, c'est une chose différente et l'œuvre n'a rien à voir en ceci.

— Comment! ne m'as-tu pas répété cent fois que tout ce qui nous appartient doit y être consacré et que nous sommes trop heureux de nous ruiner entièrement pourvu qu'elle réussisse.

— Sans doute.

— Eh bien ?

— Eh bien, je n'ai pas la liberté de mettre mes principes à exécution, la volonté expresse de mon oncle étant que je renonce à son héritage si je ne

renonce pas à la mission que j'ai entreprise. Il me faut choisir.

— Et tu as choisi ?

— Pas encore, j'ai demandé huit jours.

— Ton cousin doit désirer que tu refuses, il aura le million tout entier.

— Non. Si je refuse, ma part sera donnée aux pauvres, d'ailleurs tu ne connais pas mon cousin, il ne me pousserait pas au mal quand il devrait avoir tous les trésors du monde.

— Au mal !

— C'est-à-dire à ce qu'il appelle le mal, cela revient au même.

Hélène garda un instant le silence.

— Et moi, demanda-t-elle, il n'en a pas été question ?

— Du tout. Je puis vivre avec qui il me plaît dans ma maison, apparemment ?

— Théolème, Théolème, la fortune t'a déjà changé.

— Quelle folie !

— Oui, puisque tu as besoin de huit jours pour te décider à refuser, tu accepteras.

— Je ne sais.

— Je n'en doute pas, et toi non plus, tu n'en doutes pas. Je parie que demain tu renverras nos amis.

— Certainement. Mon cousin ne peut pas se trouver au milieu d'eux, cela le compromettrait.

— Encore !

— Mon Dieu ! tu épluches mes paroles, tu ne veux pas comprendre que je me mets à son point de vue, qui n'est pas le nôtre. Il faut ménager les gens.

— Oui, les gens qui apportent cinq cent mille francs, autrement tu ne les ménages guère, ce me semble.

— Veux-tu dîner ? tu m'as attendu, j'en suis sûr.

— Je n'ai pas faim.

— Ni moi non plus, j'ai déjeuné si tard.

— Et solidement et délicatement, j'imagine. La cuisine de la *Théolémie* était loin de ta pensée alors.

Le jeune homme ne répondit pas, il se promenait de long en large, la soirée était superbe, il entra dans le jardin, il avait besoin de respirer un peu, son bonheur lui montait à la tête, et les observations d'Hélène le gênaient. Elle ne le suivit pas. Un nuage s'élevait entre eux et ce nuage menaçait de devenir une tempête.

Ils restèrent ainsi presque toute la soirée loin l'un de l'autre, ils se retirèrent dans leur chambre après un froid bonsoir. Aussitôt qu'elle fut seule, Hélène éclata en sanglots et s'écria :

— Je suis perdue ! il me quittera et c'en est fait de moi, de nos chers projets, que deviendrai-je ensuite ?

Le caractère d'Hélène perçait jusque dans ses regrets.

Le lendemain dès l'aurore elle était levée, mais elle ne chercha pas, comme la veille, un délassement dans la promenade. Trop ardente, trop violente surtout pour supporter l'incertitude, elle voulait une explication immédiate, elle entra chez Théolème afin de la lui demander, elle le trouva déjà à son secrétaire et écrivant.

Dès qu'il l'aperçut, il lui dit le plus tranquillement du monde :

— As-tu donné des ordres pour qu'on nous prépare un déjeuner convenable ?

— J'ai bien songé à cela !

— A quoi as-tu donc songé alors ?

— A mon amour menacé, à mon bonheur perdu, n'est-ce point assez, ce me semble ?

— Menacé ! perdu ! je ne te comprends pas, Hélène.

— Te voilà riche, Théolème, tu vas abandonner tes frères, tu vas m'abandonner aussi, j'en suis sûre, et retourner dans ta famille jouir de ta fortune.

— Je ne sais pas encore, je te l'atteste, si j'ac-

cepterai cet héritage, mais, dans tous les cas, je ne vois pas ce que notre amour doit y perdre.

— Tu ne le vois pas ! reprit-elle ironiquement, je le vois bien, moi !

— Tu es une folle, ma pauvre Hélène.

— Folle ! mon Dieu ! folle, parce que je veux te rappeler à tes serments, à ton devoir. Si tu me quittes, Théolème, c'en est fait de mon bonheur et de ma vie, si tu quittes ces malheureux qui n'espèrent qu'en toi, c'en est fait de leur croyance, c'en est fait de leur confiance aussi et de l'avenir de ta doctrine. Tu seras un renégat, objet du mépris de tous, tu vendras ta conscience pour de l'argent.

— Hélène...

— Je te dis la vérité ; qui te la dira, si ce n'est moi ? Tu as pris une route pénible et dangereuse, c'est vrai, il fallait réfléchir avant d'y engager tes pas, tu y es maintenant, marches-y sans regarder ni à droite ni à gauche, sans regarder en arrière surtout, fixe tes yeux sur le but et tâche d'y arriver, songe à la gloire qui t'attend, Théolème, je t'en conjure, reste fidèle à moi et à l'idée, je te le demande au nom de ce que tu as de plus cher, au nom de ton honneur, de ta renommée, tu as une si belle place dans l'histoire du monde, n'efface pas ton nom des archives de l'avenir.

Théolème écoutait avec une humeur mal déguisée. Il s'était répété tout cela, mais lorsqu'on met cinq cent mille francs dans la balance, c'est déjà de la raison; bien qu'on l'ait dédaignée depuis longtemps, elle redevient puissante. Théolème sentait le vide de ses enseignements, il sentait l'impossibilité de faire adopter ses théories, quelque sublimes qu'elles fussent, lorsque la race humaine a établi des lois pour ainsi dire immuables malgré leurs imperfections. L'équilibre du monde tient à ces lois, il faut que les uns soient grands et les autres petits, il faut que les uns souffrent et que les autres jouissent, cela n'est pas juste, j'en conviens, mais le moyen de faire autrement? où trouver l'égalité dans la nature? Elle n'existe nulle part et elle ne peut pas exister, la société tout entière, depuis la plus barbare jusqu'à la plus civilisée, est basée sur cette inégalité qui nous choque. Lisez l'histoire du monde, regardez même autour de vous, les animaux ne sont point égaux, le cheval de race est-il pareil au cheval de charrette, c'est cependant la même espèce en tous points?

Toute la nuit le prophète s'était répété ces vérités éternelles, il y ajoutait le ridicule de sa position divine; ces moqueries, qu'il méprisait tant la veille encore, lui faisaient monter le rouge au vi-

sage. On regarde les objets si différemment en changeant son point de vue !

La voix importune d'Hélène lui rappelait ce qu'il s'efforçait d'oublier, elle lui représentait le mauvais côté de la médaille, lui qui n'en voulait voir que la face dorée. Il la repoussa presque avec humeur.

— Ah ! s'écria-t-elle, c'en est bien fait, tu ne m'aimes plus.

Il l'aimait encore cependant. La passion de l'or n'avait pas chassé son amour, et il espérait les allier tous les deux. On ne lui imposait pas ce sacrifice pour lui donner la fortune, il n'avait pas songé à le faire, tout ne vient pas en un seul jour.

— Mon Dieu ! tu es injuste, Hélène ; je t'aime au contraire, je t'aime autant que jamais, et si j'hésite c'est pour toi. Sans toi, je trancherais dans le vif, j'abandonnerais mes folies et j'accepterais ce qui m'est offert.

— Tes folies !

— Oui, mes folies, les tiennes, celles de nous tous, généreux enfants de cette génération nouvelle, chez laquelle on a éveillé des besoins, des instincts inconnus. Nous voulons le bien avec frénésie, nous le voulons tant que nous ferions le mal pour l'obtenir. Ne serai-je pas plus puissant avec mon argent, quand j'en aurai, en sachant le dépenser à propos, qu'avec mes paroles ? Ah ! si je ne

craignais pas de te blesser, d'être moins aimé de toi, je me lancerais avec enthousiasme dans cette nouvelle carrière, laissant clabauder les sots et les envieux, sans jeter même sur eux un regard de pitié.

Hélène, on le sait, avait aussi son petit coin d'humanité dans la tête et cette manière d'envisager la question lui parut plus raisonnable et plus rationnelle qu'elle ne s'y était attendue d'abord. Du moment qu'elle restait près de Théolème, que rien ne changeait dans leur position mutuelle, la petite circonstance de cinq cent mille francs entre eux ne lui paraissait pas si haïssable. Elle était restée debout jusque-là, elle s'assit pour mieux écouter.

Théolème, encouragé par ce symptôme, qu'il comprit parfaitement, poursuivit :

— Si tu voulais, mon Hélène, il nous serait facile de congédier sans éclat cette foule qui nous entoure, facile de disparaître tous les deux et de transplanter notre bonheur soit dans un autre pays, soit même dans un autre quartier. Excepté nos amis, qui nous connaît à Paris ? Les ciseaux et le rasoir, un bon tailleur feront de moi un autre homme, quand je le voudrai. Nous ne renierons point nos principes, au contraire. Nous ne les prêcherons plus, mais nous les mettrons à exécution autour de nous, comme le plus sûr moyen de faire des prosélytes. Ne le comprends-tu pas?

— Sans doute, dit à demi-voix Hélène, qui n'osait pas encore penser tout haut.

— Eh bien, permets-moi de satisfaire ma famille, laisse-moi retrouver le bonheur d'être aimé des miens, de me voir encore entouré par eux. Je te bénirai toute ma vie pour ces joies nouvelles que je te devrai. Ne me refuse pas.

— Théolème, et nos frères ?

— Nos frères ! nous les secourrons, nous leur ferons partager notre bien-être, nous tâcherons d'amener pour eux la réalisation de nos beaux rêves ; mais...

— Nous ne les verrons plus ! Et qui les guidera donc alors ?

— Mon Dieu ! Hélène, ce sera peut-être leur rendre un grand service que de leur ôter ce point de réunion. La police, tu le sais, a les yeux sur nous, elle les épie, et quelque jour la prison, l'amende, l'exil...

— Oui, le martyre ! s'écria Hélène en prenant des airs d'inspirée, pour l'acquit de sa conscience.

— Le martyre, ma chère, c'est très-beau quand on en est revenu, et cela n'est pas aisé à soutenir, vois-tu. Beaucoup de chiens aboient de loin et se sauvent quand ils voient le bâton.

— Ce ne seraient pas nos amis, Romuald surtout, le pauvre Romuald, qui compte sur toi comme sur Dieu.

— Enfin, mon Hélène, mon cousin va venir, nous le recevrons de notre mieux, nous lui montrerons que nous sommes reconnaissants et que nous pouvons rentrer dans la société sans la faire rougir. Sois aimable, sois charmante, il te trouvera délicieuse, il le dira dans la famille et tout ira pour le mieux, le veux-tu ?

— Il le faut bien, puisque tu l'exiges.

— A propos, je n'ai pas parlé de ton mari, tu es pour mon cousin mademoiselle Mellier, cela vaut mieux avec leurs scrupules.

— Je comprends.

Théolème se leva, embrassa la jeune femme et, regardant l'heure, il prit vivement son chapeau et s'en alla.

— Où donc cours-tu ?

— Chez mon cousin.

— Si tôt ?

— Je vais ailleurs auparavant.

— Où cela ?

— Tu le verras, c'est une surprise que je te ménage. Occupe-toi du déjeuner.

— Je te le promets, il sera bon.

— Et comment renverras-tu l'assemblée ? Je ne voudrais pas les trouver ici.

— Sois tranquille, je m'en charge.

VI

ON CHANGE D'AVIS

Hélène conduisit *le dieu* jusqu'à la porte du jardin, ils échangèrent en se séparant les promesses et les protestations les plus tendres. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir, puis elle resta un instant immobile sur le seuil, réfléchissant à ce qui arriverait probablement.

— Bah ! dit-elle, cela vaut mieux ainsi peut-être; pourvu qu'il me reste, qu'importe, après tout ?

Elle rentra dans la maison, appela Joséphine, et toutes les deux s'ingénièrent pour préparer un déjeuner aussi splendide que la simplicité de la maison le permettait. On sortit et on nettoya les faïences les plus propres, le linge le moins grossier, on dévalisa les boutiques du quartier pour avoir les meilleures choses que l'on pût rencontrer. Hélène sortit sa plus riche toilette, ce qui ne l'empêcha pas d'être belle à ravir.

Tout cela fait, avant de s'habiller elle se prépara

à recevoir et à congédier les disciples, auxquels il ne fallait montrer aucun des préparatifs, surtout d'après le plan qu'elle avait formé. Elle enjoignit à Joséphine de soigneusement fermer en dedans la maison, volets et portes, de ne pas paraître, et de ne point allumer du feu. Ensuite elle se posta à l'entrée du jardin et attendit ses amis qui, impatients de réparer le temps perdu la veille, devaient arriver plus tôt probablement.

Ils se montrèrent sur le chemin par petits groupes ou bien isolés. Dès qu'elle les aperçut elle alla au-devant d'eux.

— N'avancez pas, leur dit-elle, la persécution s'est étendue sur nous, la prudence exige que nous ajournions nos réunions, car toutes les mesures sont prises pour nous arrêter et nous conduire dans leurs cachots si l'on nous retrouve encore ici.

— Tant mieux ! s'écria un des plus exaltés, on nous jugera, nous nous défendrons et il faudra bien qu'on nous écoute.

— Non, au contraire, le projet est de nous laisser mourir isolément, ignorés, dans une prison, pour éteindre la lumière sous le boisseau. Je ne me sens pas le courage d'affronter ce supplice, je 'avoue, et sans utilité pour la cause, au contraire.

— Vous, non, mais nous !

— Vous ! vous iriez vous laisser prendre comme

des sots, anéantir avec vous tout espoir d'avenir pour nos idées. Ce serait une folie, une folie insigne et qui ne vous rapporterait que la honte et le malheur.

Une rumeur s'éleva, un groupe nombreux se forma autour d'Hélène, et la discussion continua ardente et passionnée. Les opinions se croisèrent comme des feux de file: les uns étaient pour la résistance, les autres pour la dissimulation. Ce parti évidemment le plus sage fut soutenu par les meilleurs esprits, si ce n'est les plus braves cœurs, la jeune femme enleva ceux-ci avec un argument conservé pour le dernier.

— Et Théolème, dit-elle, Théolème, que j'ai enfermé chez lui pendant son sommeil, Théolème qui repose après une nuit de douleur et d'inquiétudes, voulez-vous le perdre? Voulez-vous le faire traîner sur l'échafaud peut-être, car pour lui il n'y aura pas de grâce. Il ignore ce que je fais en ce moment, sans quoi il serait là. Ah! je vous en supplie, sauvez-le, sauvez-le.

Hélène, ainsi que toutes les personnes d'imagination, prenait son rôle au sérieux. Elle s'identifiait avec la vérité comme si elle eût dit la vérité, elle la croyait telle en ce moment, elle se répétait à elle-même ce superbe argument, qui faisait taire sa conscience:

— C'est pour les sauver, j'agis pour leur bien, il faut les tromper, sans quoi ils se perdraient, ils m'en remercieront plus tard. D'ailleurs je ne mens pas, tout ce que je leur dis sera probablement une certitude demain matin, ou un de ces jours.

Elle parla, elle pria, elle pérora tant, qu'elle obtint ce qu'elle désirait et qu'elle les vit se disperser un à un, avec la promesse de ne pas revenir avant d'être prévenus.

— Que de bien nous allons leur faire ! pensa-t-elle en les regardant partir, et que nous sommes heureux de pouvoir les aider réellement, au lieu de les laisser s'égarer dans la réalisation de leurs rêves impossibles, justement à cause de leur perfection. Ils nous béniront un jour, ces chers amis. Que Dieu puisse nous réunir !

En ceci elle était de bonne foi et elle croyait réellement. Sa conviction très-profonde, son exaltation très-réelle, lui inspiraient des illusions sur l'avenir et sur le caractère de Théolème, qu'elle jugeait d'après elle, sans considérer la fortune, sans penser à l'éblouissement qu'elle devait causer et qu'elle causait certainement à un homme, qui, depuis dix ans, vivait de privations incessantes. Elle allait apprendre un côté de la vie qu'elle ignorait et qui devait la rendre savante à son tour.

Elle rentra, ferma la porte à double tour et cou-

rut auprès de Joséphine, s'occuper d'abord des fourneaux, pour songer ensuite à sa toilette. Le déjeuner fut préparé suivant les notions de l'élégance et du confort.

Lorsque tout fut prêt, elle s'habilla, puis elle attendit. Afin de ne pas sembler descendre aux détails de la cuisine, elle voulait se faire surprendre au jardin et se mit à se promener, tout en comptant les minutes. Théolème et son cousin ne paraissaient pas. Enfin une clef tourna dans la serrure, elle aperçut à travers des arbres non taillés deux hommes qui s'avançaient, elle ne les reconnut ni l'un ni l'autre.

Tous les deux portaient des costumes et affichaient des manières dont cet enclos dévasté n'avait pas vu le spécimen depuis longtemps. Elle marcha néanmoins au-devant d'eux, fort intriguée, pensant que Théolème avait recruté un autre convive et s'étonnant qu'il ne les eût pas précédés.

En approchant il lui sembla retrouver dans un joli garçon, bien peigné, rasé de frais, couvert d'habits flambants neufs, un peu de la tournure et de la physionomie de son amant, à quelques pas elle n'en douta plus, mais il fallait l'œil de l'amour pour le reconnaître.

— Mon Dieu ! c'est lui, s'écria-t-elle. Ah ! qu'il est bien ainsi !

Son cœur battit d'orgueil et de joie, elle n'avait jamais rêvé un assemblage plus complet de beauté et de bonnes manières, à son point de vue.

— Mais où avait-il caché tout cela ! se demandait-elle. Apparemment que pour être un Dieu il ne faut plus conserver rien des hommes que l'enveloppe.

Encore la dénature-t-on le plus qu'on peut. Voyez si tous les dieux que nous avons connus n'étaient pas des cuistres et des *saligots*.

Théolème fit quelques pas au-devant d'elle, pour jouir de sa surprise.

— C'est moi, c'est bien moi, dit-il, tu ne t'en doutais guère; me voici tel que j'étais autrefois, avant d'avoir imaginé de réformer le monde.

L'apostasie était entière, il se raillait lui-même; Hélène le sentit comme un coup au cœur, mais elle repoussa cette idée, elle ne voulait pas l'accueillir.

— Mon cousin, continua le dieu fait homme, voici ma compagne, mon amie, mademoiselle Mellier. elle est assez belle pour justifier mon choix de prime d'abord, et, quand tu la connaîtras davantage, tu conviendras qu'elle a encore plus d'esprit et de bonté qu'elle n'est belle et charmante.

Hélène salua, le cousin répondit par un compli-

ment que Théolème interrompit en riant, il était radieux.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, il faut que je me présente moi-même, je ne suis plus Théolème, il n'est plus question de ce fou de Théolème, grâce à Dieu ! je suis Édouard Fourvière, bon et loyal garçon, appartenant à une famille distinguée de l'Anjou, revenu de ses erreurs et tout prêt à les réparer. Voilà ma confession faite, en votre présence à tous deux, et nous n'avons plus qu'à déjeuner, si vous voulez bien, pour célébrer ma résurrection.

Hélène eut une intuition de l'avenir, qu'elle renvoya bien loin ; elle essaya de s'étourdir, d'être gaie, d'être charmante ; mais avec son instinct de femme, elle lut dans les yeux du cousin qu'elle ne lui plaisait pas, et fut sur le point de se décourager. L'orgueil la soutint.

— Cet homme est un ennemi, se dit-elle, toute sa famille sera ennemie comme lui, c'est une lutte à soutenir, apprêtons-nous à vaincre et ne cédons pas sans combattre vaillamment au moins.

Théolème ou Édouard, comme il vous plaira de l'appeler, il voulait être Édouard désormais et le déclara à sa maîtresse, en la priant de ne pas l'appeler autrement.

— Non pas, lui répondit-elle avec fierté ; c'est

Théolème que j'ai aimé, c'est Théolème que j'aime et je ne veux pas changer ce nom-là.

Le jeune homme cligna de l'œil en regardant son cousin, comme pour lui faire comprendre à quelle femme il avait affaire.

— Je n'y puis rien, dit-il, je suis obligé de lui laisser faire ce qu'elle veut, c'est une tête !

Le déjeuner fut très-froid, très-silencieux, malgré les efforts d'Édouard pour l'égayer. Il plaisanta surtout de lui-même avec une aisance infinie. Quant au cousin, il examinait, mangeait et se taisait, jusqu'à ce que vînt le chapitre des questions.

— Tu ne vas pas rester ici, n'est-ce pas ?

— Non, c'est trop loin, nous déménagerons.

— *Tu* quitteras Paris quelque temps, je suppose ?

— C'est mon projet, nous voyagerons.

— *On* t'attend dans notre famille, *tu* le sais, ton père désire te voir, et c'est bien naturel après tant d'années. Quand viendras-tu ?

— Bientôt.

— Il faut fixer une époque.

— Eh bien ! quand nous aurons pris une autre maison, j'irai pour quelques jours, avant de nous mettre en route pour l'Italie.

— Cela *nous* allongera un peu, mais nous pou

vons passer par là, ajouta Hélène, lançant ce ballon d'essai.

Le cousin reprit, comme s'il n'avait pas entendu :

— Ce n'est pas quelques jours, c'est quelques mois au moins qu'il faut donner à ton père, et, si tu m'en crois, même quelques années, tu as besoin de cela pour te refaire et te faire oublier ici. Heureusement encore, tu as eu le bon esprit de quitter notre nom et la tenue de dieu te déguisait suffisamment pour que tu puisses renier ton visage de ce temps-là. Pauvre fou !

Le sang monta aux joues d'Hélène et la rage de la controverse s'empara d'elle, c'était une sorte de terrain neutre, où elle pouvait combattre son ennemi.

—Un fou ! s'écria-t-elle, ah ! monsieur, selon vous c'est de la folie que de se dévouer au bien de tous, que de consacrer sa vie à l'humanité, en oubliant tout le reste; c'est folie, en effet, pour tous les cœurs vulgaires, pour les intelligences médiocres; pour tout ce qui sent, pour tout ce qui pense, c'est gloire et vérité.

— Voilà ma prophétesse, mon ami, répliqua Théolème; si je suis descendu de mon autel, elle n'abdique pas son trépied, il faut excuser cette inspirée.

— Me raillez-vous déjà, Edouard? demanda-t-elle avec l'accent d'un souverain mépris.

— Non, ma belle, je vous admire et je vous aime; seulement je ne veux pas vous laisser tenter une conversion que vous n'emporterez pas, et dont l'essai pourrait vous nuire.

— *Tu* me dis *vous ?* Théolème.

— N'as-tu pas commencé?

— Ah! monsieur, que ne gardiez-vous votre argent et que ne nous laissez-vous notre bonheur, qui va s'effeuiller sous votre influence, s'écria la jeune femme avec des larmes dans la voix.

— Permettez-moi de croire, au contraire, madame, que le bonheur de mon cousin n'a jamais été plus assuré qu'aujourd'hui et permettez-moi aussi d'avoir assez bonne opinion de vous pour croire que vous n'y mettrez ni obstacle, ni retard.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? demanda-t-elle en se levant, vous a-t-on chargé de me chasser d'ici ?

— Hélène ! Charles ! interrompit le dieu fort embarrassé, vous allez trop loin, et puisque l'occasion s'en présente, je suis heureux de la saisir et d'éclaircir la position dès à présent.

— Parlez donc !

— Edouard, tu ne veux pas m'entendre.

— Je t'entends très-bien et je vois ton but, tu

veux me ramener en Anjou, me séparer de ma maîtresse, et quant à cela, mon cher, c'est à n'y pas songer ; mon oncle n'en parle pas dans son testament, ainsi l'on n'a pas de condition à me faire. J'ai renoncé, parce que vous l'avez voulu, à la doctrine que j'avais embrassée, c'est-à-dire j'ai renoncé à la répandre, à la propager par les moyens que j'avais adoptés jusqu'ici, car, pour ma foi, elle est la même et rien ne la fera changer. Je suis rentré dans la vie de tout le monde, c'est fait, je l'ai promis et je ne rétracterai pas ma promesse ; mais quant à mon cœur, quant à mes sentiments, à ma liberté, c'est autre chose, je ne reprends rien. Je veux agir suivant qu'il me convient, il n'est pas de fortune qui puisse les payer, et je n'entends pas, je ne souffrirai pas la moindre atteinte à ce sujet.

— Bien, Théolème.

— Allons, Edouard, tu es plus fou que je ne croyais, cela m'afflige, mais...

— Mais pas un mot de plus, parlons d'autre chose. Combien de temps restes-tu à Paris ?

— Je ne sais, tant que tu y resteras toi-même, je me suis engagé à te ramener et je n'oserais pas reparaître sans toi.

— Comme tu voudras.

— C'est pourtant bien terrible.

— Terrible, de changer notre sale petite ville

contre les splendeurs de Paris! je ne saurais te plaindre, mon cher. Tu viendras nous voir souvent.

— Certes, je n'y manquerai pas.

— Tu prendras des leçons chez nous, pour l'art de dépenser honorablement et spirituellement sa fortune, tu verras ce que je saurai faire de l'argent que Dieu m'envoie; toi et les autres riches, vous devriez venir à notre école.

— Nous apprendrions beaucoup, en effet; mais prends garde! cela nous mènerait peut-être bien loin, les uns et les autres.

— Mon pauvre Théolème, continua Hélène d'un ton railleur, *à savonner la tête d'un nègre on perd son savon*, les vieux proverbes sont presque toujours vrais.

Charles se contenta d'une inclination de tête à demi impertinente, à l'adresse de mademoiselle Mellier qui ne la ramassa pas.

La corde était tout à fait tendue, elle devait casser, Théolème le sentit et rompit la séance.

— Ma bien chère Hélène, je vais reconduire Charles à son hôtel, mais je reviendrai de bonne heure, sois tranquille, et nous prendrons ensemble tous nos arrangements d'avenir.

VII

LE TRAVAIL DES MITES

Deux mois se passèrent, pendant lesquels la vie de nos amants changea, petit à petit, complétement de face. D'abord on avait quitté la maison solitaire et l'on avait planté sa tente dans un quartier alors presque aussi inhabité, mais plus rapproché du centre, dans le haut de la rue de Clichy. Une autre maison plus petite, un jardin plus petit, cependant un loyer plus considérable, furent les premiers sacrifices offerts à Memmon et aux obligations qu'il imposait.

Ensuite on prit un domestique, on acheta des meubles moins simples et moins primitifs que les autres.

Puis on invita de nouveaux amis, ou plutôt d'anciens amis, que Théolème avait retrouvés avec l'aide de Charles, qui appelait le passé à son aide, autant qu'il pouvait le faire sans trop démasquer ses batteries.

La famille Fourvière s'était tout à fait trompée sur les moyens de guérir Edouard, sur son caractère et sur celui d'Hélène. Ils avaient cru frapper un grand coup et le débarrasser en même temps de sa divinité et de sa liaison. C'était manquer de tact, c'était risquer de tout perdre; si l'apôtre était fatigué, l'amant n'était pas rassasié encore. Charles, qui voyait les choses de près et qui ne manquait pas d'intelligence, le comprit parfaitement et écrivit dans ce sens à son oncle. Il demanda qu'on le laissât faire, qu'on lui permît de prendre son temps.

— « Je ne sais pas si je réussirai ainsi, ajoutait-
» il, je ne puis vous le promettre encore, mais as-
» surément je ne réussirais pas d'une autre
» façon. »

Il changea donc de tactique, il sembla reconnaître la position d'Hélène, ce qu'elle appelait ses droits ; sans devenir son ami, il cessa les hostilités et s'efforça de paraître neutre. Il prit un chemin détourné et plus sûr; par cela même, il sapa tout doucement les fondements de cette domination, dont elle était si fière, et s'applaudit beaucoup de son habileté, lorsqu'il vit les progrès de son élève et lorsqu'il aperçut dans le lointain le moment où il arriverait à un triomphe universel, par un dernier jeu de scène qu'il tenait en réserve et qu'il ne

voulait pas risquer avant le moment opportun.

Le changement de société fut un des curatifs les plus puissants. La raillerie, le ridicule, sont des armes presque infaillibles, surtout lorsqu'elles ne semblent pas directes. Hélène se laissa prendre à l'appât des plaisirs qu'elle avait oubliés et qui lui parurent plus délicieux, à cause de cela. Elle eut des toilettes fraîches et gracieuses, on lui fit la cour, on s'occupa d'elle, on la regarda beaucoup aux théâtres et dans les promenades, où sa beauté produisait une véritable sensation. Elle oublia un peu son rôle de déesse pour redevenir femme, les instincts de son sexe se réveillèrent en elle, elle s'amollit dans les délices de Capoue.

Charles s'en aperçut et la crut dès lors à moitié vaincue. Elle aussi elle rentrait dans les sentiers battus, elle renonçait volontairement à ces régions fantastiques où elle avait retenu Théolème, et elle le ramenait par la main où on désirait le conduire. C'était beaucoup.

Théolème la confia d'abord à ses amis, quelquefois, pour aller de son côté jouir un peu des aises qu'il avait retrouvées. Elle s'en plaignit, puis elle s'y accoutuma, un peu plus elle en eût été contente. Lui, il jouissait pleinement de lui-même ainsi, il se sentait fort, il se sentait puissant, et l'ambition germait en lui; des anciennes doctrines.

des frères abandonnés, pas un mot; quelquefois Hélène élevait la voix en leur faveur, quelquefois elle parlait des promesses faites, des projets caressés. On lui répondait :

— Pour cette année c'est impossible, les frais de notre installation, tout ce qu'il nous a fallu acheter, nos besoins enfin, ont absorbé nos capitaux. Il ne faut surtout pas déranger notre fortune, l'année prochaine nous serons en mesure et nous n'y manquerons pas.

— Mais j'ai bien dérangé la mienne, moi, répliquait-elle quelquefois, lassée de ces objections.

— C'est justement pour cela que je ne veux pas en faire autant. Si l'un a perdu, l'autre doit conserver. D'ailleurs nous sommes plus raisonnables, Dieu merci !

Hélène ne répondait rien. Entraînée elle-même dans un tourbillon qui l'emportait, elle oubliait, surtout elle tâchait d'oublier, ce qui lui semblait plus commode. On a des remords de toutes les sortes et les principes qu'elle dédaignait maintenant en étaient un pour elle. Elle ne regardait plus ni en avant, ni en arrière, prenant le temps suivant qu'il arrivait, et remerciant le hasard qui l'envoyait plutôt bon que mauvais jusqu'à ce qu'il se gâtât.

Elle épiait les regards, les gestes, les actions d'Edouard, lorsqu'elle découvrait un petit refroi-

dissement elle frissonnait de tous ses membres. L'instant de la chute approchait peut-être, cette chute qu'elle redoutait sans la prévoir et qu'elle ne cherchait pas même à retarder, tant elle paraissait inévitable.

On était au commencement de l'hiver, il était question d'un bal, auquel elle désirait assister et auquel Théolème ne se souciait pas de la conduire. C'était un de ces bals publics, pour une infortune quelconque, où tous les degrés de la société se trouvent réunis. A cette époque, un homme qui se respectait un peu ne se montrait jamais en pareille occasion avec une de ces personnes déclassées qui n'ont plus de nom positif à force d'en avoir reçu, et qui, par le temps qui court, vont partout et tiennent positivement le haut du pavé.

Edouard était assez du monde pour ne pas l'ignorer. Il devait rencontrer là une famille très-riche et très-respectable de son pays, son cousin l'en avait prévenu et il ne se souciait pas de s'y montrer avec sa maîtresse.

Ainsi lorsqu'elle lui témoigna le désir de voir cette fête, il lui répondit avec un peu d'humeur que c'était impossible.

— Impossible! et pourquoi ?

— Mon Dieu ! si tu ne le comprends pas, il est inutile de te le dire.

— Je ne le comprends pas et je veux qu'on me le dise, justement à cause de cela.

— Ma chère Hélène, tu ne connais pas le monde, tu t'en fais une fausse idée.

— Tu le connais bien mieux que moi, à ce qu'il paraît ?

— Sans doute. Je sais qu'il est des endroits où l'on ne se montre point lorsqu'on n'est pas dans une position normale.

— Je comprends encore moins.

— Tu m'impatientes et tu me forceras à des explications que je regretterai ensuite.

— Ne regrette pas et parle.

— Eh bien ! ma chère, madame Firmont aurait été fort bien placée à ce bal, mademoiselle Mellier y sera tout à fait hors-d'œuvre, comprends-tu, à présent ?

— Ah ! oui, je n'y dois pas aller parce que je ne suis ta femme que devant Dieu.

— En bonne conscience je ne crois pas que Dieu se mêle beaucoup de ces choses-là.

— Sais-tu, Edouard, que si Théolème pouvait t'entendre, il resterait stupéfait, le pauvre *dieu*.

Le jeune homme rougit et sortit de la chambre avec impatience sans rien répondre. Ce miroir de son passé, dans lequel il se voyait si différent de ce qu'il était alors, lui donnait un vertige de co-

lère. Hélène agissait maladroitement en le lui présentant sans cesse, ce fut une des raisons les plus positives de son malheur.

Elle n'était point femme à se désoler inutilement, et lorsqu'elle fut très-certaine qu'il ne la conduirait pas au bal, elle ne lui en parla plus et elle s'arrangea pour y aller sans lui, avec plusieurs des amis qu'elle s'était appropriés et qui ne demandaient pas mieux que de lui complaire. Presque tous étaient d'ailleurs des jeunes gens étrangers, sans société à Paris et qui ne craignaient pas de se compromettre, les autres restaient à l'écart.

Depuis ce jour jusqu'à celui du bal, pas un mot ne fut prononcé à ce sujet. Hélène sembla l'avoir oublié. Elle prépara sa toilette à la sourdine, s'arrangea pour que Théolème n'en pût rien apprendre et se tint parfaitement tranquille, en apparence.

Il lui fit la partie belle, en lui annonçant dès le matin qu'il ne dînerait pas à la maison.

— Que feras-tu ce soir ? ajouta-t-il.

— Je ne sais, j'irai au spectacle. Et toi ?

— Je dîne avec Charles, j'irai où il voudra après.

— Nous pourrions nous rejoindre, si tu le désirais.

— C'est difficile, je ne suis pas assez sûr de mon temps.

Il la laissa chez elle, très-convaincu qu'elle avait oublié la fête et qu'elle ne se souvenait plus du jour fixé.

Quant à lui, il dînait en effet avec son cousin, mais non pas chez lui, ils étaient engagés ensemble chez madame Barnet, et ils devaient ensuite la conduire au bal, ainsi que sa fille, très-jolie personne de dix-huit ans, affligée de huit cent mille francs de dot.

C'était là le dernier argument de Charles, il croyait l'instant venu de le faire jouer.

Mademoiselle Barnet n'avait pas de père. Les propriétés de sa famille et celle de Fourvière se touchaient, les convenances d'âge, de relations, de naissance étaient parfaites, il n'y avait plus qu'à voir le notaire et M. le curé.

Tout le monde était d'accord, sauf le fiancé ; on ne lui avait encore rien dit, on voulait le laisser prendre d'abord, très-convaincu qu'il y viendrait de lui-même. Cette partie était arrangée pour cela.

Madame Barnet savait tout, Charles ne lui avait pas caché la position de son cousin ; en femme d'esprit elle ne s'en effrayait pas. Elle savait qu'en pareil cas les hommes sont défendus presque toujours des sottises à venir par les sottises passées, à moins qu'ils ne soient incorrigibles, et tel n'é-

tait pas Théolème, puisqu'il commençait à s'amender.

Le dîner fut très-gai, l'ancien dieu trouva la jeune fille charmante, et soupira plus d'une fois en pensant qu'il lui était défendu d'aspirer à de pareils liens.

— Ce doit être bien doux cependant, se disait-il, et une jeune famille, avec une telle mère, me semble l'idéal des rêves humains. C'est un rêve, n'y pensons pas.

La toilette de Cécile fut bientôt faite, à cet âge on est si vite parée, par son âge seulement! On partit, pour l'Opéra, où se donnait la fête; par un arrangement facile, Charles donna le bras à madame Barnet et Edouard à Cécile. Il fallait un homme pour chacune dans cette foule.

La modeste beauté de la jeune fille, sa parure simple, frappèrent tous ceux qui la virent et obtinrent tous les suffrages. Edouard en fut silencieusement ému. Il était heureux de tenir son bras, de sentir le cœur de cette enfant battre près du sien. Un sentiment inconnu et enchanteur se glissa en lui, ce n'était plus cet amour échevelé et furieux qu'il avait ressenti pour Hélène, c'était une tendresse très-vive, mais presque calme, tant elle avait de douceur. L'œil bleu de la chère enfant lui semblait celui d'un ange reflétant l'azur du ciel.

Ils s'étaient placés dans une loge, afin de mieux voir la foule circulant en bas. On dansait très-péniblement, il fallait en avoir la folie; la jeunesse est véritablement enragée pour la danse, c'est le mot; lorsqu'elle ne la dédaigne pas comme indigne néanmoins, ce qui arrive fort souvent par le temps qui court, elle a d'autres soins.

Cécile avait envie de danser et cela se comprend, Edouard se récusa, il ne dansait jamais, Charles se proposa à sa place, il fut accepté. Il emmena donc la jeune fille, pendant que son cousin s'occupait de la mère. Après la contredanse, lorsqu'ils rentrèrent dans la loge, Cécile s'écria, sans laisser à son danseur le temps de parler, qu'ils venaient de voir une dame fort belle, mais bien étrange, et qu'elle ne croyait pas rencontrer à Paris une personne de cette sorte.

— Qu'est-ce donc ? demanda sa mère.

— Mon Dieu ! reprit Charles, c'est une dame de ma connaissance, qui a pris mademoiselle pour une autre.

— Mais encore...

— Encore? je n'en puis dire plus, puisque je n'en sais pas davantage, répliqua Cécile presque impatientée.

Charles fit à madame Barnet un signe qu'elle comprit parfaitement et qui lui fit deviner ce que

ce pouvait être, puis il entraîna son cousin dehors et lui dit à l'oreille.

— Prends garde ! Hélène est ici.

— Impossible ! tu t'es trompé.

— Elle y est, te dis-je, je l'ai vue comme je te vois. Elle est magnifique, mais elle a une toilette qui fait événement, je ne sais quoi de bleu, de rouge, de doré, qui tire à l'œil et qui la fait ressembler à une idole.

— Elle t'a reconnu.

— Parbleu ! Elle m'a parlé, elle s'est arrêtée devant Cécile, l'a toisée des pieds à la tête, et puis elle m'a demandé si c'était ma sœur que je conduisais ainsi. Je ne lui ai pas répondu et j'ai emmené ma danseuse, le cercle se formait déjà, j'ai eu peur. Tu la connais, elle ne ménage rien.

— Ah ! cela est trop fort aussi, et la patience a des bornes, je lui avais défendu de venir à ce bal et défendu par des raisons...

— C'est évidemment toi qu'elle cherche, et gare à la scène publique ! d'après *votre* religion, elle a autant de droit que personne d'être ici, elle est tout aussi bien ta femme que ta mère était celle de mon oncle, et elle peut venir te demander ce que tu fais là. Tu l'as instruite à cela, tu l'y as encouragée, il en faut maintenant porter les charges.

— Charles !

— Ne te fâche pas, contre moi surtout, je suis très-innocent de ce fait. Ce n'est pas moi qui supporterais un pareil esclavage, j'en aurais bientôt fini, se laisser dominer par une drôlesse !

— Eh ! mon cher, tu en parles bien à ton aise. Crois-tu qu'on puisse rompre ainsi une pareille liaison ?

— On le peut, il ne s'agit que de le vouloir. Voyons, Edouard, la circonstance est favorable, ces dames n'ont pas besoin de nous en ce moment, voici M. de Salle qui les a rejointes ; il fait un temps superbe, allons un peu sur le boulevard, nous causerons, et peut-être de cette conversation naîtra le bonheur de ta vie. Hélène, ne te trouvant pas, se lassera de te chercher et elle rentrera chez elle. Je te garantis qu'elle n'est pas ici pour danser.

— Et si, pendant notre absence, elle osait entrer dans la loge de ces dames, si elle leur faisait une scène.

— Ne te voyant pas auprès d'elles, elle n'y essaiera pas. D'ailleurs je vais parler à M. de Salle, il est dans nos intérêts et il saura bien veiller pour nous. C'est un homme prudent et entendu, on peut s'en rapporter à lui.

La consigne fut donnée et reçue. Edouard se laissa conduire par un petit escalier du fond; ils ar-

rivèrent dans la rue sans avoir même aperçu le bout des cheveux de leur ennemie.

Ils se dirigèrent vers le boulevard en se donnant le bras, et remontèrent du côté de la Madeleine pour rencontrer moins de monde. Ils restèrent un instant sans parler, Charles rompit le premier le silence.

— Voyons, mon cher enfant, je ne suis guère plus âgé que toi, mais veux-tu me laisser jouer le rôle de père ?

— Dis tout ce que tu voudras, Charles, je suis désespéré et furieux.

— Me parleras-tu franchement ?

— Oui.

— Tu me répondras sans hésiter, et tu ne m'en voudras pas si je sonde tes plaies un peu douloureusement pour les guérir ?

— Non.

— Tout peut s'arranger alors, et nous avons l'avenir devant nous. Ainsi donc...

En ce moment même ils furent interrompus par un homme qui marchait très-vite dans le sens opposé et qui faillit presque les renverser sans les voir.

— Faites donc attention ! dirent-ils en même temps.

Ils reconnurent un de leurs amis, un de ceux

qu'Hélène appelait ses gardes du corps, et qui l'avaient accompagnée au bal.

— Tiens, Edouard! dit-il. Que diable fais-tu là?

— Tu le vois bien, je me promène.

— Vas-tu à l'Opéra?

— J'en viens et j'y retourne.

— Alors prends garde à toi, mon pauvre ami, la plus belle des avalanches t'y attend, elle est furieuse.

— Qui?

— Parbleu, Hélène!

— Pourquoi?

— Tu le demandes! Ne t'a-t-on pas vu avec une blonde fille? avec une houri céleste? Je me suis sauvé pour ne pas me trouver dans ce conflit, et je suis enchanté de te rencontrer afin de te crier : gare là-dessous! maintenant, s'il te tombe une cheminée sur la tête, ce ne sera pas ma faute. A ta place je n'y retournerais point, et je ne m'en irais pas chez moi, elle t'étranglera. Bonsoir, fais-en ce que tu voudras, te voilà averti.

Et il s'en alla, en riant toujours.

VIII

LA CONFESSION ET LES AUTRES SACREMENTS

— Tu entends, Edouard ?

— Oui, j'entends.

— Que dis-tu de cela ?

— J'attends que tu me parles pour te répondre.

— Alors voyons, la main sur la conscience, aimes-tu encore cette femme ?

Théolème hésita.

— Je n'en suis pas sûr, répondit-il enfin.

— Alors c'est que tu ne l'aimes plus, et puisque tu ne l'aimes plus, crois-tu qu'il soit convenable, qu'il soit rationnel de lui sacrifier ta vie entière?

— Charles, ne me parle pas de cela, c'est inutile. Que cela me convienne ou non, je dois porter cette chaîne jusqu'à la fin et je la porterai.

— Tu dois ! et pourquoi ? tu te fais là un singulier devoir, mon pauvre ami, et c'est justement ce

que je veux combattre, tu n'as d'autres devoirs à remplir vis-à-vis d'elle que des égards à conserver, et ce n'est pas moi qui t'en détournerai jamais.

— Comment! une femme qui m'a tout sacrifié, qui s'est donnée à moi avec la confiance que c'était pour toujours! je la trahirais... non!

— Tu parles comme Hélène parlerait elle-même, mon garçon, et tu répètes la leçon qu'elle t'a apprise. Des sacrifices! mais quels sacrifices t'a-t-elle faits? Celui de l'amant qui t'a précédé, peut-être! Où l'as-tu trouvée? où l'as-tu prise? Tu le sais mieux que personne.

Théolème ne répondit pas.

— Ah! si c'était toi qui lui aies fait quitter le toit conjugal, si pour toi elle avait perdu sa position et son avenir, lors même que tu ne l'aimerais plus, lors même qu'elle te rendrait malheureux, lors même que tu te serais trompé sur son compte, ton devoir, le devoir de tout homme d'honneur, serait de rester attaché à cette femme; il n'y a pas d'excuse pour agir autrement, celui qui le fait est un misérable. La loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, position pour position, avenir pour avenir, bonheur pour bonheur, c'est la règle inflexible de la probité la plus simple.

— Certainement.

— Mais ici, cela n'est point. Madame Firmont s'est éprise de toi, elle est allée te chercher, tu l'as aimée, vous avez vécu ensemble, vous ne vous convenez plus, vous vous quittez, elle en prend un autre et tout est dit.

— Comme tu y vas !

— J'y vais comme il y faut aller. Tu dois à Hélène un dédommagement, tu le lui donneras, tu lui dois des égards, je le répète, tu en auras, et vogue la galère.

— Charles !

— Si j'étais à ta place, sais-tu ce que je ferais? Je suivrais le conseil de ce fou de tout à l'heure, je ne rentrerais pas au bal, je ne rentrerais pas chez moi, je chargerais un ami sûr de tout terminer rue de Clichy, pour n'avoir ni larmes, ni plaintes, et je partirais demain pour l'Anjou, avec madame et mademoiselle Barnet, qui serait ma femme avant un mois. Voilà comment cela se conduit, voilà comment on brise un joug honteux, quand on a du cœur et du courage.

— Mademoiselle Barnet, ma femme?

— Sans doute. Tu n'as qu'à le vouloir et ce sera fait. Tu ne t'es pas aperçu que c'est notre vœu à tous, que la jeune personne le désire et qu'elle t'aime.

— Elle m'aime ! non, ce n'est pas possible.

— Quelle modestie ! Tu ne le crois pas possible, dis-tu. Tu verras, essaie seulement. Sois sage, fais ce que je te dis, viens chez moi, nous trouverons bien moyen d'y loger tous les deux, je préviendrai ces dames au bal, je ferai une histoire quelconque pour mademoiselle Cécile. Quant à madame Barnet, elle sait tout. Je me rendrai à ton logis, je ferai ton compliment et ton cadeau à Hélène, je ferai enlever tes effets, et demain matin nous montons tous les quatre en chaise de poste, pour aller vous marier à Angers.

— Oh ! non, non, je ne le puis, Charles, on ne peut agir ainsi. Je n'y ai même pas pensé.

— C'est justement pour cela ; si tu y penses, tu ne le feras jamais. Hâtons-nous, enlevons d'assaut la position, tu verras quelle joie sera la tienne demain, en te sentant libre.

— Peut-être ! murmura-t-il.

— Certainement, maintenant je ne te demande plus rien que d'approuver mes largesses, le reste me regarde. Je laisserai à Hélène ton appartement et ton mobilier?

— Oui.

— Je lui remettrai une traite de trente mille francs sur notre banquier.

— Oui.

Madame Firmont en avait mangé avec lui plus

de deux cent mille à soutenir et à prôner ses systèmes, à faire imprimer ses livres, à nourrir ses disciples, il ne s'en souvint plus et il alla jusqu'à penser que trente mille francs c'était beaucoup et qu'il en coûtait très-cher pour quitter une maîtresse.

— C'est bien, reprit Charles, à présent cherchons une voiture. Je te dépose chez moi et tu me donnes ta parole d'honneur de ne pas en sortir, tu m'attendras jusqu'à ce que je rentre, ce sera long peut-être, cela dépend d'elle. Surtout ne fais pas l'enfant et ne me trouble pas dans mes opérations.

— Mon ami...

— Non, non, c'est convenu, allons vite. Le plus promptement fini sera le meilleur.

Il le fit monter en voiture, le déposa chez lui, exécuta de point en point le programme annoncé. Après avoir prévenu madame Barnet, enchantée de ce brusque dénoûment, il chercha Hélène, qu'il trouva entourée de jeunes gens qu'elle conduisait à grandes guides, parmi lesquels il en remarqua un qu'il ne connaissait pas et qui n'était autre que notre ami Robert de Morfontaine.

En l'apercevant, Hélène devint très-pâle, elle se contint cependant et s'avança vers lui de la meilleure grâce du monde en criant très-haut :

— Eh bien ! monsieur Charles, où est donc Édouard ? Je ne puis le trouver, j'aurais pourtant bien voulu qu'il me vît, lui qui m'avait refusé de m'accompagner au bal, il serait convaincu que j'ai d'autres chevaliers plus galants et plus courtois, qui m'obéissent et s'empressent à me plaire.

— Il n'a pas besoin de le voir pour le croire, madame, je vous en réponds. Mais il m'envoie vous prendre, il vous attend chez vous.

— Ah ! j'ai bien fait, se dit-elle, il est jaloux. Serait-il malade ? ajouta-t-elle tout haut...

— Oui, madame, il est malade, et il vous attend, je le répète.

— J'y vais, monsieur, j'y vais, je ne veux pas le contrarier, moi. Adieu, messieurs, au revoir. Monsieur de Morfontaine, rappelez-moi au comte Anatole.

Elle prit vivement le bras de Charles, qui ne le lui offrait pas, et sortit du foyer, où elle avait établi sa cour plénière, puis de la salle, et elle monta en voiture. Pendant le trajet Charles fut taciturne, il la voyait si loin de ce qu'elle allait entendre ! Il eut un mouvement de pitié, qu'il réprima, en se rappelant le caractère de la femme.

Ils arrivèrent rue de Clichy, Hélène s'élança vers la chambre de Théolème, où régnait une obscurité profonde, elle se heurta contre un meuble.

— Quoi ! dit-elle à Joséphine, il est malade et vous le laissez seul, sans lumière.

— Malade ! et qui donc ?

— Monsieur.

— Monsieur n'est pas rentré.

— Il n'est pas rentré. Monsieur Charles, que signifie...

— Joséphine, laissez-nous. Non, madame, il n'est pas rentré, continua-t-il quand la servante fut partie, il n'est pas rentré et il ne rentrera pas.

— Je tremble de vous comprendre, monsieur.

— Comprenez-moi, comprenez-moi bien, madame, Edouard Fourvière ne reviendra plus ici, et je suis chargé de vous faire ses adieux.

— Vraiment? et pourquoi n'a-t-il pas rempli lui-même cette mission ? demanda-t-elle d'un air qu'elle voulait rendre ironique et qui n'était que furieux.

— Parce qu'il n'y a de dernier adieu que celui qu'on ne se dit point, madame, et qu'il est très-résolu à ce que celui-ci soit le dernier.

— Eh bien, rendez-lui le mien, monsieur, et débarrassez-moi de votre présence, il ne fait que me prévenir.

Elle étouffait, mais pour la couronne du monde elle n'eût pas versé une larme.

— Vraiment? C'est très-heureux alors, vous vous entendiez à merveille. Je m'empresserai de me retirer dès que j'aurai réglé certains intérêts...

— C'est à moi de vous quitter la place, monsieur, vous êtes sans aucun doute chargé de ce soin.

— Au contraire, madame, je suis chargé de vous remettre ceci et de vous assurer que vous êtes chez vous, où personne ne vous troublera désormais. Je vous demande seulement la permission de faire emporter les effets de mon cousin.

— Emportez, emportez, monsieur, et remerciez M. Edouard Fourvière de ce qu'il veut bien m'accorder dans sa munificence; je l'accepte, car jadis Théolème a accepté de moi bien davantage. Adieu, monsieur, voici mon dernier mot.

— Madame...

— Adieu, vous dis-je, maintenant je suis chez moi, m'avez-vous dit, ne me forcez pas à m'en trop souvenir en l'oubliant.

Elle n'en put dire davantage, elle entra dans sa chambre, dont elle ferma le verrou.

Aussitôt qu'Hélène eut disparu, Charles appela le domestique, fit chercher les malles d'Edouard, y empila ses habits les uns sur les autres pour avoir plus tôt fini, et donna ordre de les emporter.

Il trouva son cousin à la place où il l'avait laissé,

affaissé, triste, et aussi changé que s'il eût longtemps souffert. En l'apercevant, il releva la tête, mais ne lui fit aucune question.

— Sois tranquille, Edouard, tout est terminé et terminé à merveille, il n'y a pas même eu une plainte. Ou cette femme est insensible, ou c'est un grand courage, je t'en réponds.

— Elle a accepté?

— Tout en ajoutant que c'est fort peu de chose.

— Vraiment ?

Ce vraiment était la révolte de l'avarice et de l'égoïsme contre les regrets.

— Maintenant voici tes caisses, faites à la diable, mon domestique va tout arranger ; nous dormirons quelques heures, puis on attellera des chevaux de poste à la berline de madame Barnet, et à midi nous serons en route. Mon pauvre garçon, je t'aurai tiré d'un fier mauvais pas, ce n'est pas pour me faire valoir.

— Je te remercie, mon cousin, répliqua Edouard, mais ne m'en parle plus, je t'en conjure, je veux oublier.

Ils se séparèrent pour la nuit.

Théolème ne dormit pas, il ne pouvait chasser de son souvenir ce spectre de son premier amour, ces bonheurs envolés qu'il ne retrouverait plus. et ces dangereuses comparaisons d'un avenir rai-

sonnable avec le passé de liberté et de folie auquel il renonçait désormais.

— Pauvre Hélène, se disait-il, nous avons eu de beaux moments ensemble !

Cependant le lendemain il partit, et après quelques lieues faites, sa tristesse était dissipée. Cécile était radieuse, sa mère enchantée, le voyage fut gai et délicieux. Charles rentra au pays comme un triomphateur. Il montra son cousin en pompe à toute la famille, en leur disant :

— Si je vous avais écoutés, je n'en serais pas venu à bout.

Un mois après, le mariage de mademoiselle Barnet et d'Edouard Fourvière fut célébré sans obstacle. L'ancien dieu abdiqua tout à fait sur l'autel de l'hyménée.

IX

L'INTERRÈGNE

Hélène se sentit horriblement malheureuse ; une fois qu'elle fut seule, qu'elle ne put plus être entendue, elle éclata en sanglots, et, se jetant sur son lit, elle eut presque une attaque de nerfs. Joséphine voulut entrer. Sa maîtresse lui cria de la laisser tranquille, qu'elle n'avait besoin de personne.

Elle passa la nuit seule, dans le désespoir, sans dormir une minute. Quand vint le jour, elle se composa un visage.

— Ils vont venir, se dit-elle, et ils ne doivent s'apercevoir de rien, je ne veux pas être abandonnée.

Elle était incertaine de son sort, de sa position, il lui restait à peine quelques bribes de sa fortune; les trente mille francs de Théolème formaient le plus clair de son avoir. Mellier, qui vint la voir dès qu'il apprit la catastrophe, lui conseilla de les

placer et de se renfermer dans une modeste existence, puisque ses fautes lui avaient enlevé celle qu'il lui avait arrangée.

— Vends ce beau mobilier, ces somptueux chiffons, loue un petit appartement quelque part, place tes trente mille francs dans mon commerce, ils te rapporteront quinze au moins, avec ce que tu as de reste cela te fera cinq ou six mille livres de rentes, susceptibles d'augmentation, tu seras très-heureuse si tu veux un peu te défaire des dieux et des hommes.

— Fi donc, mon père! si je mettais ma maison à bas, on dirait que Théolème m'entretenait; je ne puis ni ne veux souffrir un pareil propos. Je resterai ici.

— Tu achèveras de te ruiner, et il faudra toujours bien finir par avouer que tu n'as pas le sou. J'aimerais mieux dire la vérité tout de suite : tu n'as rien à craindre en la faisant connaître, c'est toi qui es la dupe, tu n'as trompé personne.

— Je ne conviendrai pas que je sois une dupe, mon père, ce serait convenir que je sois stupide, et ce n'est pas vrai.

— Tout le monde le sait aussi bien que toi, ma pauvre enfant, tu n'es pas stupide, tu es folle, tu es passionnée, extravagante, tout cela est connu.

— Enfin, mon père, je suis d'âge à me conduire,

nous ne voyons pas les choses de la même façon, n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, soit. Seulement plus tard rappelle-toi que je t'ai donné ce conseil.

A dater de ce moment Mellier ne s'occupa plus des affaires de sa fille. Il continua de venir chez elle, comme auparavant, il y dîna même, la société des jeunes gens qu'il y rencontrait l'amusait davantage que les raisonneurs du temps de Théolème. On riait quelquefois, on ne prêchait pas toujours. C'était bien la même école, c'étaient bien presque les mêmes idées, avec un peu de modifications néanmoins ; on admettait le passé, on accueillait la littérature comme un délassement agréable. Les tendances devenaient autant politiques que sociales. On devenait socialistes, républicains ; on rêvait des réformes, sans doute, mais on ne culbutait pas l'univers ; on permettait à quelques habitudes de se conserver, on admettait la famille, on *tolérait* le mariage, sans en faire une obligation, bien entendu ; enfin, c'était beaucoup plus humain et moins éthéré que les précédents systèmes, il y avait presque moyen de s'entendre.

Hélène avait engagé M. de Morfontaine à venir la voir, lorsqu'elle le rencontra au bal. Il n'eut garde d'y manquer, et, au grand étonnement de

sa sœur, il quitta souvent sa retraite pour aller à Paris. Le fait du bal avait paru déjà assez singulier, il s'y était rendu par une curiosité naturelle à son âge certainement, bien qu'étrange avec son caractère. Lorsque la comtesse Isabelle le vit sortir ainsi de ses habitudes, lorsqu'il abandonna ses livres et son ermitage pour le monde, elle se dit en soupirant :

Robert est amoureux. Le ciel veuille qu'il ait fait un bon choix et qu'il soit heureux, le pauvre enfant!

Elle communiqua ses soupçons à Anatole, et celui-ci les partagea d'autant plus vite qu'il les avait conçus déjà.

— Je saurai quelle est l'idole, ma cousine, et je tâcherai de diriger le roman. Notre Robert a si peu d'expérience, c'est un rêveur tellement obstiné, qu'il serait facile à jeter dans la mauvaise route. J'y veillerai, soyez-en sûre : réussirai-je? je ne sais ; le diable et l'amour sont encore plus malins qu'un vieux routier comme moi.

La première fois que Robert quitta la campagne, Anatole, qui s'y était installé exprès depuis quelques jours, lui proposa de l'accompagner, et lui demanda où il comptait se rendre.

— J'ai beaucoup de courses, et je finirai par madame Mellier.

— Ah ! vous allez chez madame Mellier, Robert, chez ce Théolème ? Prenez garde ! c'est parfaitement ridicule.

— Je ne vais pas chez Théolème, il n'est plus rue de Clichy, il est retourné dans sa province, il est marié.

— Mon Dieu ! marié, cela doit être drôle. Eh bien ! puisqu'il n'est plus là, je retournerai chez Hélène, je le lui ai promis, elle devait me prévenir, il est mal à elle de m'avoir oublié.

Il suivit le jeune homme partout, il ne le quitta pas d'une minute, et le conduisit jusque chez Hélène et y entra avec lui. En voyant le comte, elle prit un de ses airs les plus superbes, et le reçut en impératrice. Comme il faisait des reproches de ne pas lui avoir écrit :

— Je ne devais vous attendre que dans le malheur, et je ne suis pas malheureuse, m nsieur le comte.

— Vraiment ? Je croyais que vous aimiez beaucoup Théolème, cependant, vous nous l'aviez dit.

— Je l'aimais, sans doute, mais j'ai cessé de l'aimer du jour où je l'ai reconnu indigne de moi. Je ne lui ai pas fait l'honneur d'un regret.

— Vous avez abandonné ses sottes doctrines, j'espère ?

— Les siennes, oui, les miennes, non.

— Ah! vous êtes encore une prêcheuse, ma belle Hélène; pour une femme comme vous c'est un triste métier. A quoi vous servent, je vous le demande, votre beauté et votre esprit?

— Ils m'aident à faire ce que le Créateur de toutes choses veut que j'accomplisse. Il ne me les a donnés que pour attirer à moi, pour qu'on m'aime d'abord et qu'on me croie ensuite.

— Vous voulez donc toujours enrôler des prosélytes? vous ne vous guérissez pas malgré l'expérience? Ma chère Hélène, je vous recommande mon jeune cousin; qu'il vous aime, je ne m'y oppose pas, mais qu'il vous croie, c'est différent.

— Je n'ai en vérité pas de projets à l'égard de M. de Morfontaine, j'ignore s'il me fait l'honneur de m'aimer; quant à me croire, il a assez d'esprit et de jugement pour distinguer le bon du mauvais et je ne suis responsable de rien.

Robert causait à l'autre bout de la chambre avec quelques-uns des habitués, il n'entendait pas, Anatole en profita.

— Vous êtes fort dangereuse, ma chère, fort dangereuse surtout pour un homme de ce caractère. Il n'a jamais aimé, il est encore tout imbibé de ses lectures : si vous lui montez la tête, vous le mènerez aussi loin que vous voudrez, et vous ferez

mourir de chagrin l'excellente chanoinesse, qui n'a en ce monde que son frère à chérir. Elle le regarde comme son fils, elle lui donnerait volontiers sa vie ; quant à sa fortune, il n'est pas besoin d'en parler. Elle l'a élevé doucement, auprès d'elle, comme une femme, et son rêve caressé chaque jour, c'est de le conserver pur, honnête, tranquille, tant que Dieu lui en laissera la garde, et puis de le marier plus tard à quelque jeune fille aussi chaste, aussi douce que lui, pour finir ses jours entre eux deux et mourir en les bénissant.

— Mon Dieu ! que c'est touchant et patriarcal ! j'en suis tout attendrie, en vérité. Madame la comtesse Isabelle de Morfontaine, — est-ce ainsi que l'on dit en bonne compagnie ? — Madame la comtesse Isabelle de Morfontaine, donc, mérite le prix Monthyon.

— Je n'aime pas à vous voir rire de ces choses saintes, Hélène, cela me prouve que je me suis trompé et que votre cœur n'est pas bon comme je le supposais.

— Mon cœur est excellent, monsieur le comte, mais il ne comprend guère les sensibleries des vieilles femmes, je l'avoue.

— Allons ! j'ai cru connaître les femmes et je ne suis qu'un âne, pensa le comte, j'ai fait un pas de clerc, elle ne pensait peut-être pas à lui, et main-

tenant voilà que je lui en aurai donné l'envie. J'y perdrai bien mon latin si elle se met dans la tête de l'emporter sur moi. Il faudra veiller de près.

Le comte changea de propos, et se mêla à la conversation générale. Il prit le parti de ne pas laisser Robert dans cette dangereuse maison, et de sortir avec lui pour savoir jusqu'où allait le mal. Hélène fut brillante et merveilleusement éloquente, elle entama elle-même la discussion, et la tint à un degré d'élévation où bien peu osèrent la suivre. Anatole avoua franchement qu'il n'y comprenait rien du tout, et que s'il lui fallait entendre tous les jours la même chose, il deviendrait idiot avant la fin du mois.

— Vos doctrines peuvent être fort belles, ma chère amie; mais, croyez-moi, ce qui les empêchera surtout de se répandre, c'est qu'elles sont souverainement ennuyeuses, et que chez nous l'on n'aime guère à s'ennuyer.

La soirée se prolongea longtemps, l'heure avançait, le comte rappela à son jeune cousin qu'ils avaient une longue course à faire et qu'ils devaient se mettre en chemin.

— Vous venez donc avec moi ?

— Oui, mon enfant, je ne veux pas vous laisser partir seul, et je retournerai pour deux ou trois jours à Berley-Cottage, la chère comtesse m'en a prié.

Robert parut déconcerté, il comptait bien rester plus tard encore et coucher à Paris. Il n'osa rien dire cependant. Anatole adressa quelques mots gracieux à Hélène, tout en les saupoudrant d'un peu d'épigrammes, puis il fit signe à M. de Morfontaine, et, sans attendre de réponse, il sortit du salon.

Le jeune homme le suivit jusqu'à une voiture où ils montèrent tous les deux. Lorsqu'ils y furent établis, le comte débuta par une question directe, afin d'en mieux surprendre la réponse.

— Comment trouvez-vous l'esprit d'Hélène, Robert, vous plaît-il beaucoup, dites-le moi?

— Certainement.

— Et sa beauté?

— Bien plus encore.

— Pourtant votre sœur vous choisirait une autre société.

— Ma sœur ne la connaît pas.

— Moi qui la connais, qui la connais bien maintenant, je serais de l'avis de votre sœur.

— Vous aussi, Anatole?

— Moi aussi. Si vous voulez m'en croire, vous n'y retournerez plus.

— Sous quel prétexte?

— Mon Dieu! le premier venu : elle avait aujourd'hui une robe vert pomme, et vous détestez cette couleur-là. C'est un faux nez, comme dit

Grassot à propos de la Pologne, toutes les fois que les révolutionnaires la mettent en avant.

— Les révolutionnaires ont du bon, cousin.

— En vérité?

— Oui, ils détruisent les abus, et nous n'en manquons pas.

— Vous trouvez cela, Robert?

— Sans doute, et quelle âme généreuse ne conviendrait pas que la société est mal faite?

— Vraiment?

— Oh! mon ami, combien il y en a qui souffrent et qui ne le méritent pas! que de choses nous voyons autour de nous qui nous brisent le cœur! que d'injustices! que de misères!

Et là-dessus l'enfant se mit à débiter les plus belles théories socialistes de la terre, prises dans son excellente nature et fruits de la société qu'il fréquentait depuis plusieurs mois, surtout de l'amour qui gagnait dans sa vie des proportions effrayantes.

— Il était temps d'y penser, se dit Anatole, et le mal est plus grand que je ne croyais. Mais comment le petit masque a-t-il pu garder tout cela sans en rien laisser paraître, il faut que cette passion soit plus vive et plus profonde qu'on ne l'aurait imaginé.

Le comte se garda bien de se récrier, de blâmer,

de discuter surtout, il savait trop ce qu'il devait y perdre. Il sentit qu'il fallait trancher dans le vif, et qu'une grande résolution était nécessaire. Il se résolut à éclairer madame de Morfontaine, malgré la douleur qu'il lui causerait; la chose lui semblait urgente.

L'affection d'Anatole pour cette famille est facile à expliquer. Ils étaient proches parents, sa mère et celle de Robert avaient été fort liées, il avait passé son enfance avec Isabelle, à peu près du même âge que lui. Elle fut son premier amour, l'ambition de sa jeunesse fut de l'épouser; mais la jeune fille devenue orpheline se voua à son frère, renonça au mariage et s'ensevelit dans la retraite pour s'occuper uniquement de lui. Elle cessa de voir le monde, Anatole plus que les autres, parce qu'elle le craignait. Ne la voyant plus, il l'oublia. Ses distractions, ses affaires, de nouveaux sentiments remplirent son existence, cependant il ne se maria pas, non pour rester fidèle à sa première inclination, mais parce qu'il ne rencontra point les convenances désirées.

Plus tard Isabelle revint à Paris, elle rechercha quelques personnes, afin de donner à son frère des relations utiles. Anatole se trouva du nombre, et tout l'intérêt qu'il portait à cette noble fille se réveilla. En vieillissant, ils se rapprochèrent de plus

en plus, l'intimité augmenta, la confiance aussi; la comtesse en arriva à prendre Anatole pour son conseil et à se laisser guider par ses avis; toutes les fois, néanmoins, qu'ils ne contrariaient pas les fantaisies de Robert, première règle de sa conduite.

Le comte se regarda comme engagé d'honneur, envers sa parente, à tirer Robert de ce mauvais pas, et se promit de ne rien négliger pour y parvenir.

X

LE PARADIS FERMÉ

Le reste du voyage, Anatole s'appuya dans le fond de la voiture et feignit de dormir. Il réfléchissait mûrement à ce qu'il devait faire, et ne voyait qu'un moyen héroïque pour mettre un terme à ce danger menaçant. Il fallait l'employer tout de suite, il en était temps encore, plus tard, peut-être, il n'y aurait plus possibilité ; si Hélène tendait seulement la main à cet enfant qu'elle touchait au plus du bout de sa mitaine aujourd'hui, elle le dominerait alors complètement, et il deviendrait impossible de le lui arracher.

Le comte avait entrevu une vérité qu'il ne soupçonnait pas : la haine invétérée d'Hélène pour la noblesse, parce qu'elle ne pouvait pas être noble, et le méchant plaisir qu'elle aurait à tourmenter Isabelle, dont la supériorité en tous genres offusquait son orgueil. Il savait combien ces sentiments-là, excités et poussés à bout, deviennent

dangereux, et il se décida à ne pas attendre un seul jour.

Arrivé à Berley-Cottage, Anatole se coucha sur-le-champ. Ce nom avait été donné à leur maison par Isabelle, en souvenir d'un joli lieu où son père avait trouvé un doux refuge dans l'émigration, en Angleterre. La chanoinesse se levait dès l'aube en toute saison, Robert, au contraire, était paresseux; il devenait important qu'il ne soupçonnât pas l'entrevue dont les résultats devaient renverser ses projets; le comte alla donc frapper de très-bonne heure chez madame de Morfontaine; elle l'accueillit, surprise, déjà alarmée de sa visite, et lui demanda vivement ce qui était arrivé à Robert pour qu'il vînt si matin auprès d'elle.

— Mon Dieu ! ma cousine, il faut bien vous le dire, vous aviez deviné hier, Robert est amoureux, mais votre prière n'est pas exaucée, il a fait un mauvais choix.

— Qui donc ?

— Cette Hélène Mellier, dont je vous ai parlé quelquefois, que vous avez vue même, je crois, à l'Opéra. Ce n'est pas qu'elle manque de beauté, d'esprit, de qualités éminentes, au contraire, mais elle est imbue de principes déplorables qui, déjà, ont envahi le cœur et l'imagination de notre enfant, et si nous ne l'arrachons immédiatement à

cette séduction, je ne sais jusqu'où elle pourra le conduire, à l'oubli de son nom, de ses devoirs, de ses affections, à l'oubli de lui-même enfin.

— Mon Dieu !

— Il est grandement temps d'agir, cette doctrine est d'autant plus dangereuse qu'elle prend les gens par le cœur, qu'elle ne leur présente que le bien et qu'ils croient, en l'embrassant, arriver à la perfection. Il faut plaindre ces excellentes créatures et non les blâmer; pour presque tous, c'est un travers d'esprit, un égarement de leur bonté, une exagération de vertus.

— Que me dites-vous là? Ce ne sont pas des monstres !

— Des monstres ! non; des fous ! oui, des fous sublimes presque toujours. Robert est sur le point d'en arriver là, si nous n'y prenons garde.

— Qne faut-il faire? Je suis disposée à tout.

— Il faut partir.

— Partir ! pour aller où?

— Je ne sais, mais il faut partir, et partir aujourd'hui même; j'ai fait une maladresse, je serai bien trompé si Hélène n'en profite pas.

— Mais c'est impossible, mon cousin. Partir tout à coup : Robert ne le voudra pas.

— Robert le voudra, si vous savez le lui faire vouloir. N'avez-vous pas quelque ruse de femme à

votre disposition? Ne pouvez-vous inventer une nécessité quelconque pour vous, d'aller immédiatement en Italie, par exemple?

— Eh! laquelle? laquelle?

— Vous êtes une trop honnête personne, c'est vrai, il n'y a pas le plus petit mystère, la moindre dissimulation dans votre histoire. Une autre à votre place aurait dix raisons pour une.

— J'ai un oncle, vous le savez, attaché à la Rote, il habite Rome depuis quarante ans, nous devons en hériter, il est très-vieux, on pourrait dire...

— Robert ne partira pas pour de l'argent; cherchez un service à vous rendre, quelque chose qui s'adresse à sa tendresse pour vous, c'est le seul champion qui puisse vaincre son amour, encore cela ne durera pas longtemps, je le crains.

— Un service à me rendre! Quel service? Voyons, cet oncle me demande, il veut absolument me voir, je suis décidée à me rendre près de lui tout de suite, il est malade, mais je ne puis m'en aller seule.

— Ce n'est pas trop mal, essayez cela. Une lettre préviendra le monsignor, et, une fois loin, d'ailleurs, vous le raisonnerez. Le mal n'est pas encore incurable, la distraction, l'envie, le désir de vous faire plaisir, obtiendront peut-être ce que

nous désirons. Prenons l'oncle, à défaut de mieux.

— Ah! quel malheur pour nous que Robert ait connu cette femme!

— J'en suis un peu cause, et je veux réparer ma faute, autant que je le pourrai du moins.

Il lui raconta le déjeuner et l'impression produite sur Robert dans cette matinée. La comtesse frémit à l'idée de l'empire qu'une pareille femme prendrait sur le pauvre enfant, et promit à son cousin de manœuvrer assez adroitement pour l'enlever à ce précipice.

Anatole rentra dans sa chambre; il devait la laisser agir seule pour qu'elle agît efficacement; il poussa la comédie jusqu'à se recoucher, il s'attendait à une visite de Robert, et il se tint sous les armes pour la recevoir.

Il ne se trompait pas, en effet; deux heures après qu'il eut quitté Isabelle, le jeune homme entra dans sa chambre, le visage tout bouleversé et presque les larmes dans les yeux, bien qu'il s'efforçât de les retenir.

— Mon Dieu! dit-il en se jetant dans un fauteuil, si vous saviez ce qui m'arrive!

— Quoi donc! mon cher Robert? vous me réveillez en sursaut pour me faire peur.

— Ma sœur a reçu hier, pendant notre absence, un message de notre oncle de Lisval, il la de-

mande, il se meurt, il a une communication importante à lui faire au lit de la mort, et nous allons partir cette après-midi pour l'Italie.

— Ce n'est que cela, vous êtes très-heureux, ma foi! et je voudrais être à votre place.

—Vous voudriez être à ma place, prenez-la, je vous la donne. Au fait, vous pouvez accompagner Isabelle tout aussi bien que moi, ce n'est pas moi que mon oncle demande, et puisqu'un voyage d'Italie vous tente, c'est là une superbe occasion.

— Il n'y a qu'un petit inconvenient, c'est que je ne puis aller en Italie en ce moment, et encore un autre, c'est que M. de Lisval n'est pas mon oncle, que je n'en hérite point, et que je n'ai pas besoin d'aller m'agenouiller à son lit de mort.

— Ah bah! un héritage, je les donnerais tous pour rester à Paris.

— Et qu'est-ce qui vous retient, mon cher, dans ce Paris que vous ne pouvez souffrir?

— Paris, sans doute, mais mon cottage, mais mes travaux, mes livres, mes études, mes promenades! Qui me rendra tout cela?

— Vous retrouverez le cottage, les livres, les travaux à votre retour, de plus, vous aurez vu l'Italie, et vous pourrez y rêver à votre aise. L'Italie! l'Italie! le pays de la poésie et des arts! Barbare qui n'y courez pas de tous vos vœux.

Robert ne répondit pas, après un instant il reprit :

— Nous n'y resterons pas longtemps, je l'espère, mon ami.

— Vous y resterez tant que votre oncle voudra vous garder, il ne faut pas aventurer votre avenir pour des fantaisies de rêveur et de bibliophile, ce serait d'un insensé, d'un extravagant..,

— Mon avenir! mon avenir! Est-ce qu'il n'est pas tout fait, mon avenir? J'ai une jolie fortune, une bonne position, je suis heureux, je suis tranquille. Qu'ai-je besoin de courir encore après autre chose?

— Et votre sœur?

— Ah! oui, ma sœur. J'irai, puisqu'elle a besoin de moi, ajouta-t-il avec un gros soupir. Ce vieux monsieur qui a apporté hier la volonté de mon oncle ne pouvait pas rester chez lui!

— Il n'a pas écrit, monsieur votre oncle?

— Non, il a envoyé une espèce de camérier, de confident; depuis longtemps il n'écrit plus.

— Très-bien, pensa Anatole, je n'avais pas songé à celle-là, la femme se retrouve.

— Je vais faire mes préparatifs, ils ne seront pas longs. J'aurais désiré aller à Paris, ma sœur dit que je n'ai pas le temps; cependant... cependant, on ne peut se sauver ainsi sans dire adieu.

— A qui?

— A ses amis, à madame Mellier par exemple, ce serait fort malhonnête

— En effet, il y a un moyen ; écrivez, je porterai la lettre.

— Vous ! s'écria-t-il avec joie. Oh ! merci, je n'en espérais pas tant.

— Et pourquoi? Vous ai-je donc jamais enseigné autre chose que la politesse, envers les femmes surtout ? Vous êtes bien reçu chez madame Mellier, vous désirez vous en montrer reconnaissant, en la prévenant du motif qui vous éloigne momentanément de la maison ; rien de mieux, et je me charge volontiers d'être votre intermédiaire. Mettez-vous à mon bureau, et écrivez. Si vous avez d'autres commissions, je les ferai de même.

Robert ne se le fit pas dire deux fois, il écrivit quatre pages. Le comte n'essaya aucune observation, il se levait et s'habillait pendant ce temps-là, il ne se plaignit pas du manque de savoir-vivre du jeune homme, en le voyant cacheter sa lettre. Il ne comptait pas la porter à son adresse, et il veillait avant tout à ne pas être soupçonné ; c'était l'essentiel.

Robert se montra plus leste et plus heureux une fois que sa lettre fut écrite. En la remettant à son cousin, il ajouta :

— Dites-lui bien que je ne serai pas longtemps,

et que je ne tarderai pas à revenir. Ma première visite sera pour elle.

— Je n'y manquerai pas.

La comtesse poussait les préparatifs, mettait ses effets dans la malle les uns sur les autres, réunissant tout son argent et celui que le comte Anatole pouvait lui prêter. Elle donna des ordres à son banquier pour lui procurer des lettres de crédit partout. En quelques heures tout fut prêt, les chevaux attelés, et ils montèrent en voiture. Anatole poussa un soupir d'allégement lorsqu'il les vit embarqués.

— Que Dieu les conduise ! s'écria-t-il. Toutes les lettres qui viendront à l'adresse de madame la comtesse ou de M. le marquis, continua-t-il, en s'adressant aux domestiques, vous les porterez chez moi.

Il resta la fin de la journée au cottage; vers le soir, au moment où il allait partir, il vit arriver un commissionnaire avec un billet pour M. le marquis de Morfontaine.

Il le prit sans rien demander de plus.

— Il y a une réponse, ajouta l'homme.

— Dites que je la porterai moi-même.

Il avait reconnu l'écriture, et s'applaudit vivement de la précipitation qu'il avait mise. Il etait convenu avec la comtesse de lire les lettres adres-

sées à Robert et de n'envoyer que les essentielles.

— Dieu sait combien cela me répugne et à vous aussi sans doute, avait dit la bonne Isabelle ; mais pour sauver cet enfant, tous les moyens sont permis.

Anatole décacheta le billet et y lut, avec la plus grande surprise, ces mots :

— « J'ai lu votre lettre, et je ne suis pas en co-
» lère. Puis-je vous en vouloir de m'aimer, moi qui
» ai tant besoin d'être aimée ? Venez ce soir, nous
» causerons, nous verrons ce que l'on peut faire de
» cet amour et s'il vous rendra aussi malheureux
» que vous le dites. »

XI

PETITE GUERRE

— Ah ! ils en sont là ! pensa le comte, c'est plus grave que je ne croyais. Voyons sa lettre à lui, j'en apprendrai peut-être davantage. Il lut la lettre de Robert : le poulet avait été remis la veille au soir, devant lui, sans qu'il s'en doutât, dans un serrement de mains; déjà plusieurs entretiens tête à tête avaient eu lieu, Robert avait été fort encouragé à se déclarer, et il avait tout lieu d'espérer une réponse favorable.

Rien ne peut égaler sa surprise. Il avait été joué par un petit garçon et par une femme qui reniait les ruses de son sexe, il en fut piqué au vif, et jura qu'il en aurait vengeance.

— Pour commencer, ce n'est pas lui qu'elle verra ce soir, c'est moi. Elle n'aura point cette épître d'adieu, elle ne saura où le prendre, les domestiques mêmes l'ignorent, les lettres doivent me passer par les mains. Niais que je suis, il lui écrira.

Isabelle a promis de le surveiller, de lui enlever plume et encre, mais elle ne couchera pas dans sa chambre, elle ne le suivra pas partout. Il lui écrira d'autant plus qu'elle lui écrira moins. Maintenant qu'ils sont d'accord, le voyage est parfaitement inutile, il ne fera que répandre de l'huile sur le feu. Ah çà ! je suis donc une ganache et un imbécile? On m'attrape, on se donne des billets doux devant moi sans que je m'en doute ; décidément je n'ai plus qu'à prendre ma retraite. C'est égal, je combattrai jusqu'à la fin.

Il arriva à Paris de toute la vitesse de ses chevaux et, sans retourner chez lui, il descendit chez Hélène, qu'il trouva seule, par extraordinaire et à sa grande satisfaction. Elle s'était probablement arrangée pour cela.

En l'apercevant elle fit un mouvement de surprise et de contrariété ; il eut l'air de ne pas s'en apercevoir, et la salua de la façon la plus dégagée.

— Ce n'est que *moi*, dit-il, je viens en ambassadeur.

— Et quelle est la haute puissance qui se fait représenter par un personnage de votre dignité, monsieur le comte?

— La plus haute de toutes, en effet : l'amour.

— L'amour? Je ne vous comprends pas.

Une idée nouvelle avait surgi au cerveau du

comte, il la mettait à exécution sur-le-champ, c'était peut-être la seule manière de sauver la position.

— Vous me comprendrez mieux en voyant ceci.

Il lui montra la lettre de Robert qu'il avait heureusement sortie de son enveloppe. Hélène se défiait encore, elle feignit de ne pas comprendre, et ne prit pas le billet.

— Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire.

— Il faut donc vous raconter ce qui s'est passé, vous serez plus au fait alors et vous ne vous méfierez plus de moi. Robert est parti.

Elle réprima encore un mouvement d'impatience. mais elle ne put s'empêcher de rougir.

— Eh bien, j'en suis fâchée, cependant je ne vois pas... et où donc est-il allé ?

— Auprès d'un oncle mourant, avec sa sœur, et il m'a chargé de vous porter cette lettre, belle Hélène. Ce n'est pas la réponse à la vôtre, celle-ci était écrite avant de l'avoir reçue, ce sont ses adieux.

— Je n'ai pas écrit à M. de Morfontaine, monsieur, il y a une étrange erreur dans tout ceci.

— Allons donc! madame, j'ai votre lettre dans ma poche.

— Je ne serais pas fâchée de la voir.

La lettre n'était pas signée, elle flairait une trahison, elle se décida à jouer serre.

— La voici.

Il la lui montra de loin, elle la reconnut parfaitement, mais elle n'en fit pas semblant et éclata de rire.

— Cela! je n'ai jamais écrit cela, mon beau monsieur.

— C'est votre écriture.

— Du tout. Cela y ressemble, j'en conviens, et pourtant ce n'est pas de moi.

Anatole se dépita.

— C'est trop fort, par exemple.

— Je suis du reste enchantée de la voir.

— Vraiment?

— Oui, elle me prouve deux choses à mon choix : ou M. de Morfontaine est un enfant en tutelle, ou il est bien peu soigneux des secrets des femmes ; dans l'un ou l'autre cas il n'a guère de chance de se faire écouter.

— Quant à cela, on l'écoute fort bien. La lettre est là, et s'il n'était pas parti, au lieu de moi ce serait lui qui en recevrait l'assurance. Lisez.

— Je ne lirai pas ce qui n'est pas pour moi. Ce billet n'a point d'enveloppe, point d'adresse, je ne puis l'accepter.

— Lisez seulement les premières lignes.

— Non.

— Eh bien, je la lirai, moi!

Il commença la lecture, Hélène l'écouta avec un sourire moqueur ; lorsqu'elle entendit cependant que le comte était réellement chargé de la lui remettre, lorsque Robert, dans la simplicité de son âme, exaltait sa bonté et son indulgence, elle commença à avoir des doutes.

La dernière phrase les lui enleva tout à fait :

« Anatole est mon meilleur ami, vous pouvez
» vous fier à lui entièrement; j'en avais grand'
» peur hier, mais ce matin sa conduite a effacé
» mes craintes. Ainsi qu'il me l'a dit lui-même, il
» m'aime comme son fils. »

Elle demanda à lire elle-même la lettre, sous prétexte d'en examiner l'écriture, en effet pour s'assurer qu'il ne la trompait pas. Lorsqu'elle en fut certaine, elle réfléchit un instant et se résolut à ne pas se livrer encore.

— M. de Morfontaine est donc en Italie?

— Oui.

— A Rome?

— Oui.

— Y restera-t-il longtemps?

— Il vous dit que non, vous le voyez, il a été désolé de partir sans se jeter à vos genoux, sa sœur ne l'a pas laissé libre un instant. Il m'a envoyé vers vous, pour vous prévenir surtout que si vous daignez écrire à notre jeune ami, je suis chargé

de lui envoyer ce précieux autographe. Madame de Morfontaine n'en aura ainsi aucun soupçon.

Helène sentit la défiance revenir, bien qu'elle ne fût pas sûre de son fait et qu'il y eût en elle beaucoup d'hésitation. Anatole ne la connaissait qu'à moitié, je l'ai dit, il ne voyait que l'envers de sa nature, difficile à pénétrer complétement, du reste.

— Je vous remercie, monsieur le comte, répliqua-t-elle en lui tendant la main, c'est très-bien à vous cela.

— J'aime tant Robert ! et vous?

— Moi je l'aimerai peut-être. Nous verrons.

— Ah ! ne jouez pas avec son bonheur, je vous en prie; cet enfant est plein de cœur, il prend les choses au sérieux, et puis c'est son premier amour.

— Moi, ce sera mon dernier.

— Ah ! ma chère Hélène, vous êtes bien jeune et bien belle pour faire de ces projets-là.

Ils semblèrent dans la meilleure intelligence le reste de la soirée; cependant ils se jouaient l'un de l'autre, ils cherchaient à se faire parler mutuellement et se tenaient sur leurs gardes avec l'adresse dont ils étaient susceptibles; ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, en apparence; en réalité plus ennemis que jamais.

— Je comprends l'amour de Robert, pensait Ana-

tole. Cette femme est très-séduisante; mais, c'est égal, je la veillerai de près.

— Il croit me tenir, le beau comte, disait l'autre, mais il n'obtiendra rien de moi qu'à bonne enseigne, je le connais maintenant.

XII

LE PARADIS ROUVERT[1]

A dater de ce jour, Anatole, qui mettait de l'entêtement à réussir, alla tous les soirs chez Hélène. Il s'informait avec sollicitude de son jeune ami, qui ne lui écrivait pas, et qui, sans doute, écrivait à sa bien-aimée. Celle-ci répondait non, avec une tranquillité et une immobilité désespérantes.

Plus ils avançaient, plus ils se témoignaient de confiance et d'amitié, plus ils se défiaient l'un de l'autre. Ils se souriaient la bouche en cœur, se tendaient la main, et presque chaque jour cette même main écrivait des infamies de son ami si cher. La comtesse Isabelle donnait de grands détails, la tristesse de Robert était invincible, il n'admirait rien, restait froid devant toutes les merveilles et ne parlait que du retour. L'oncle avait tout compris, c'était un compère à souhait. Il déclara même que ses neveux ne le quitteraient point, qu'il leur laisserait sa fortune et qu'ils lui fermeraient les yeux.

Ce n'était pas le compte de Robert, ce n'était pas non plus celui d'Helène

Sa préference pour Robert était devenue un goût, puis un caprice, puis, lorsqu'on l'avait contrariée, une passion. Elle l'aimait maintenant de toutes les forces de sa tête, et le voulait avec frénésie par cela seul qu'on le lui enlevait. Il vient un moment où, chez les femmes d'imagination surtout, le cœur s'épuise lorsqu'il a beaucoup éprouvé. Alors elles n'aiment plus qu'artificiellement; ces amours sont quelquefois les plus violents, si ce n'est les plus tenaces, et, tant qu'ils durent, ils renversent tous les obstacles, rien ne leur résiste, ils sont en même temps ingénieux et lucides, ils voient ce qui leur est bon et ce qui leur est nuisible; c'est certainement un adversaire redoutable à combattre, car il ne perd aucun de ses avantages. Anatole ne s'était jamais trouvé aux prises avec un semblable antagoniste, il avait beau veiller, beau chercher, beau voir même, il ne savait que ce qu'on voulait bien lui dire.

Ainsi dès le second jour du départ de Robert, Hélène lui avait écrit poste restante. Il ne le lui avait pas demandé, parce qu'il n'avait pas osé le faire, ne sachant même pas si elle lui répondrait, mais il comptait lui récrire de nouveau, bien entendu, et il serait plus hardi cette seconde fois.

Hélène n'attendit pas la hardiesse, elle calcula qu'il irait certainement à la poste restante, où il devait attendre sa correspondance jusqu'à ce qu'il eût pu indiquer une demeure positive. Sa lettre était un chef-d'œuvre d'adresse et d'éloquence, elle lui racontait ce qui s'était passé entre Anatole et elle, les facilités qu'il lui avait offertes et l'indécision où elle l'avait laissé. Elle ne voulait rien faire sans savoir directement de lui-même ce qu'il souhaitait. Elle n'avouait, elle ne promettait quoi que ce soit, sans refuser pourtant et en laissant tout pressentir. Elle aimait peut-être, elle ne le disait pas, cette lettre devait pousser l'amour de Robert jusqu'au délire et lui faire tout abandonner pour elle, ou bien il ne l'aimait pas et ce n'était pas la peine de le regretter.

C'était un va-tout, un coup décisif, elle attendait la réponse avec une impatience fébrile, elle comptait les heures, les minutes, les secondes et se disait que bientôt la dernière illusion de son existence devait être ou détruite ou comblée.

Un soir, Anatole et elle s'étaient perdus dans des discours infinis sur les passions, ils raisonnaient chacun à leur manière, en partant d'un point de vue différent. Hélène n'était à la conversation qu'à moitié : depuis la veille, selon ses calculs, elle aurait pu recevoir une lettre, aussi elle écoutait tous

les bruits, elle regardait la pendule avec anxieté, l'heure de la dernière distribution allait sonner, et si elle se passait encore sans apporter de nouvelles, il fallait y renoncer sans doute, elle s'était trompée.

Une voiture s'arrêta, on sonna vivement à la grille du jardin, un bruit de voix se fit entendre, des pas pressés retentirent jusqu'à son cœur, véritablement intéressé en ce moment-là. Elle pâlit et rougit dix fois dans l'espace de quelques minutes, enfin la porte s'ouvrit et Robert, en habit de voyage, couvert encore de la boue de la route et de la poussière des voitures, se précipita dans le salon.

Hélène jeta un cri, Anatole lâcha un juron energique.

Le jeune homme ne voyait qu'elle, il se jeta sur sa main qu'il couvrit de baisers, murmurant des paroles sans suite, l'appelant, la regardant, pleurant ces belles larmes du cœur, dont la source se tarit après les désenchantements, se livrant enfin à ces adorables folies, qui sont peut-être la seule et véritable raison.

— Allons! je suis joué, se dit Anatole, le voilà lancé maintenant, quand et où s'arrêtera-t-il?

Hélène radieuse jeta cependant sur lui un coup d'œil de triomphe et lui dit, de sa voix la plus câline et la plus joyeuse :

— Eh bien, monsieur le comte, vous ne vous attendiez pas à celui-là, quant à moi je n'en doutais pas.

— Helène, mon Dieu, ma belle Hélène ! répétait sans cesse l'amoureux.

— Ah çà, Robert, vous ne me voyez donc pas? Et votre sœur? Où avez-vous laissé votre sœur?

Robert rougit.

— Elle est chez elle, je suppose ! Votre oncle va donc mieux, ou si vous l'avez perdu déjà?

— Ma sœur...

— Oui, Isabelle, ma cousine Isabelle? Vous n'êtes pas ici à son insu, apparemment?

Robert avait eu le temps de se remettre du premier choc, il releva les yeux et répondit résolûment :

— Ma sœur est à Rome, mon cousin, et je suis parti sans la prévenir. Elle s'y serait opposée, nous eussions eu des discussions regrettables, il valait mieux les éviter.

— Mais, malheureux, quel mal lui avez-vous fait, vous n'y pensez donc pas?

— Ma sœur est pour moi la personne la plus respectable et la plus chérie, je l'aime de toute mon âme, cela ne m'empêche pas de vouloir être libre, je suis hors de l'âge de tutelle, j'ai vingt et un ans sonnés, je puis faire désormais ce qui me convient, je voulais revenir et je suis revenu.

— Vos coups d'essai valent des coups de maîtres.

Monsieur mon cousin, je vous en fais mon compliment. Je vous le fais à vous, aussi, madame, c'est parfaitement joué. J'ai voulu lutter et je suis vaincu, en ce moment du moins, nous verrons plus tard.

— Plus tard vous serez notre ami comme aujourd'hui, mon cher Anatole, et vous jouirez de notre bonheur.

— Non, madame, non, ma place n'est plus ici et je me retire. Cependant, ajouta-t-il avec une véritable emotion, avant de vous quitter, laissez-moi vous dire quelques paroles que vous ne refuserez pas d'entendre. Hélène, vous êtes maintenant la maîtresse de ce cœur si bon et si pur, si dévoué, qui n'a jamais aimé que vous et qui vous aimera peut-être toute sa vie; n'en abusez pas, rendez-le heureux, contentez-vous de ce trésor, n'en désirez pas un autre. Ne pervertissez pas son esprit, respectez son intelligence si droite et ne l'égarez pas. Il vous suivra maintenant jusqu'où vous voudrez le conduire.

Le comte s'arrêta un instant, l'émotion le dominait.

— Vous êtes assez riche de la part qui vous est faite, n'en revendiquez pas davantage. Il n'est pas seul au monde, il existe une noble et sainte femme

qui ne vit que pour lui, que pour son bonheur, et qui mourra peut-être du coup qui la frappe. Ménagez-la, en le ménageant. Le ciel vous punirait, lui de son ingratitude, vous de votre cruauté. Adieu maintenant, je vais tâcher de retrouver votre sœur, que vous avez abandonnée, Robert, et la consoler, si elle n'est pas inconsolable.

Anatole sortit le cœur navré, un pressentiment lui disait que le pauvre jeune homme était perdu et qu'il entrait, à dater de ce jour, dans une de ces voies désastreuses qui nous conduisent fatalement à l'abîme. Il avait tout tenté pour l'en détourner, il s'était mêlé plus que de droit peut-être de ce qui ne le regardait qu'indirectement, et, à présent, il en recueillait un fruit amer.

— Pauvre, pauvre Isabelle! répétait-il, c'était bien la peine de sacrifier sa vie pour un enfant qui vous abandonne! Où pourrais-je la trouver maintenant, et qu'elle doit souffrir! Oh! demain ou après-demain au plus tard, elle sera à Paris, elle sera partie sur-le-champ, attendons!

Et le comte rentra directement chez lui, se promettant de partir dès l'aube pour le cottage, afin de recevoir Isabelle à son arrivée.

XIII

LA VRAIE DOULEUR

Le lendemain au soir, en effet, une voiture entra au galop de deux chevaux de poste dans la petite avenue de pommiers. Le comte se précipita au-devant d'elle. C'était la comtesse qui, en l'apercevant, poussa une exclamation de plaisir. Son visage gonflé par les larmes n'était plus reconnaissable. Ses traits doux et placides, sa physionomie, si calme d'ordinaire, étaient bouleversés.

— Ah ! mon cousin, où est-il ?

— Venez, chère cousine, et soyez tranquille, je l'ai vu, rien n'est encore désespéré.

— Le croyez-vous, ou cherchez-vous à me consoler ? que Dieu vous bénisse si vous l'avez arraché au péril !

Anatole aidait la comtesse à descendre de voiture, il la conduisit à sa chambre, et lorsqu'ils furent seuls, elle se jeta dans ses bras en pleurant.

— Ah ! mon cher Anatole, s'écria-t-elle, je vais vous le dire maintenant, et c'est pour moi une consolation, j'avais sacrifié à cet enfant ingrat le seul amour de ma vie, afin de tenir la parole donnée à ma mère à son lit de mort, et il m'abandonne.

— Isabelle, répliqua le comte profondément ému. Est-il donc vrai?

— Oui, je vous ai bien aimé, j'ai vaillamment combattu ce sentiment qui, je crois, nous eût faits heureux l'un et l'autre; j'espérais qu'il me rendrait la tendresse et le bonheur que je lui sacrifiais. Hélas ! hélas ! mon ami, il ne me reste rien maintenant. Jamais je ne vous aurais dit cela dans un autre moment, mais j'étouffe, je me meurs, mon cœur est brisé, et il me semble qu'il renaît un peu en vous confiant ce qu'il éprouve.

— Isabelle, reprit le comte, nous sommes libres encore : ce bonheur peut renaître, si vous le voulez, non plus avec les enivrements de la jeunesse que nous avons perdue, mais avec la réflexion solide et réelle de l'âge mûr, avec cet attachement qui tient à la fois des souvenirs et de l'espérance, et qui, selon moi, résume la réalité de la vie. Dites un mot, ma cousine, je serais heureux et fier de vous donner mon nom et de vous demander votre tendresse en retour.

La comtesse secoua la tête.

— Non, Anatole, non, c'est un rêve. Lorsqu'une femme est arrivée jusqu'à mon âge sans se marier, elle n'y doit plus songer, si elle est sage et si elle est juste. On ne doit, on ne peut pas offrir sa vieillesse à un homme, quand on lui a refusé ses belles années. J'ai entrepris une tâche, j'ai fait une promesse, je ne faiblirai ni à l'une ni à l'autre. Je veux retrouver mon frère, le remettre dans la bonne voie, lui donner une compagne digne de lui et puis je chanterai le *nunc dimittis*, je n'aurai plus rien à faire en ce monde, je ne m'occuperai que de l'autre. A présent pardonnez-moi ce mouvement d'attendrissement involontaire, je suis revenue au sentiment de mon devoir, j'ai repris mon courage et je suis prête à tout pour sauver mon pauvre enfant. Vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

— De tout mon pouvoir. Mais...

— Eh bien, dites tout.

— C'est très-difficile. Il est entre mauvaises mains, c'est-à-dire dans des mains dangereuses. Si la femme qu'il aime était complétement indigne, on le guérirait plus facilement, après le premier moment d'enivrement passé. Mais elle a, au contraire, tout ce qui exalte une imagination telle que la sienne. Elle le dérangera de sa voie, elle lui ouvrira des chemins défendus, elle l'introduira

dans un paradis ignoré et, semblable à Ève, elle lui présentera le fruit de l'arbre du bien et du mal. S'il en goûte, il est perdu. Aura-t-il la force de résister ? Voilà ce qui est douteux, voilà ce qu'il nous faut soigner avant toutes choses, son avenir est là.

— Hélas ! mon cousin, le pourrons-nous ?

— Je l'ignore, nous essaierons et j'espère...

— Espérez-vous réellement ?

— Oui, j'espère encore, j'espère que si nous parvenons à couper le mal dans sa racine, nous en empêcherons les ravages, mais il faut se hâter.

— Que ferons-nous ?

Il fut arrêté que le comte partirait à l'instant pour Paris, qu'il irait chercher le jeune homme chez Hélène ; qu'il lui apprendrait l'arrivée de sa sœur et son inquiétude, et qu'il tâcherait de le ramener. Une fois devant celle qui lui tenait lieu de mère, à laquelle il n'avait jamais résisté, il n'oserait pas sans doute se révolter en face. C'était en effet le seul parti à prendre, la seule démarche à tenter.

Anatole revint deux heures après, la tête basse et fort embarrassé de ce qu'il allait dire. La pauvre chanoinesse avait souffert mille morts pendant son absence, elle l'avait attendu avec une impatience mortelle ; en le voyant rentrer seul, elle n'osa pas

lui demander la raison de ce retour, si différent de celui qu'elle espérait.

— Ah! chère cousine, lui disait-il désolé, le danger est plus grand encore que je ne le croyais, elle a prévu notre démarche, ils sont partis, ils ont emmené la servante, ils n'ont laissé aucune trace, rien derrière eux, rien qui puisse servir d'indice. La maison est fermée : on a déjà placé un écriteau pour la louer, les meubles sont à vendre. Son voisin a été prié de la montrer, si on se présente. Les clefs sont chez un homme d'affaires, j'y ai couru. Je l'ai interrogé, il ne sait rien. Il m'a communiqué un billet d'Hélène, reçu ce matin; elle lui dit, en trois lignes, qu'elle part pour un long voyage, qu'elle ne reviendra pas de longtemps, qu'elle le prie de louer sa maison et de vendre ses meubles. Elle lui écrira dès qu'elle sera fixée quelque part, ce qui ne sera pas de sitôt probablement, elle va voyager d'abord. S'il reçoit de l'argent pour elle, il le gardera, elle n'en a pas besoin. Robert a donc de l'argent?

— Je ne crois pas qu'il ait grand'chose, mais notre banquier ne lui en aura pas refusé, il a une somme importante à nous. Robert le sait, j'ai pour principe de le tenir au courant de ses affaires, bien qu'il ne s'en occupe pas. Depuis sa majorité, il est resté comme auparavant sous ma tutelle,

sinon de droit, au moins de fait. Il n'entend rien aux réalités de la vie, je les lui ai toutes épargnées, je l'ai laissé à ses bien-aimés rêves, j'ai pensé qu'il se réveillerait assez vite.

— Et c'est un grand malheur. Il aura toujours besoin d'un guide à présent. L'influence de cette femme a remplacé la vôtre, et, l'amour aidant, elle le conduira où elle voudra le conduire.

— Comment découvrir où ils sont, mon Dieu?

— Il reste encore une espérance. Je cours chez le banquier. Certainement Robert y a été ce matin, il aura peut-être donné une indication quelconque, essayons de ce côté.

— Ah! mon cousin, si je ne retrouve pas mon frère, je n'ai plus qu'à mourir. Le malheureux enfant, que deviendra-t-il? Où va-t-elle le conduire? J'en perdrai la tête certainement.

— Non, ma chère Isabelle, vous combattrez comme une noble et vaillante femme que vous êtes, et vous songerez qu'un jour ou un autre Robert vous reviendra blessé, le cœur brisé sans doute; qui le recevra, quelle main pansera ses plaies, si ce n'est la vôtre? Vivez et résistez pour lui.

XIV

LA SÉDUCTION

Le comte n'avait que trop deviné. La soirée s'était passée entre les deux amants dans un enivrement que Robert ne soupçonnait même pas, lui, enfant novice et ignorant. Hélène lui avait fait une de ces fêtes de cœur et de sens qui ne se retrouvent plus après la première jeunesse, alors qu'on sait le vide des choses de ce monde et des sentiments humains.

La nuit fut plus belle encore. Cette absence avait compté triple dans leur histoire et dans leurs amours. Robert se croyait au ciel; ce qui précédait ce moment dans sa vie avait disparu, il était tout à sa maîtresse, incapable d'avoir une autre volonté que la sienne, et dejà dans ses mains une cire molle qu'elle devait pétrir suivant son caprice.

Elle lui jeta à pleines mains les délices, elle endormit son âme sous ses baisers, et lui infiltra goutte à goutte le poison dont elle souhaitait l'eni-

vrer. Pour la première fois de sa vie elle était pleinement satisfaite, car sa passion dominante triomphait en tous points. Elle régnait en souveraine, et son esclave était un homme d'intelligence, une âme élevée, une charmante créature enfin ; c'était surtout un de ces nobles qu'elle haïssait; elle allait le détourner de sa voie, lui faire renier sa caste, ses principes et ses dieux domestiques, elle ferait tout cela, car elle le pouvait. Cependant, pour assurer sa conquête, il fallait le séparer des influences contraires, il fallait asseoir son empire sur des bases solides. Pour cela un seul moyen était infaillible, elle l'employa.

— Mon Dieu ! que je suis heureux ! s'écria le jeune homme.

— Bien heureux, en effet, mon Robert, mais ce bonheur il nous faudra le perdre, il nous faudra tout à l'heure nous séparer, rentrer dans la vie de tous, nous réveiller enfin.

— Nous réveiller? est-ce que nous rêvons? Nous séparer ! Pourquoi ?

— Et ta sœur, et tes obligations, et tes habitudes? Nous ne sommes pas créés pour vivre ensemble, des barrières infranchissables nous séparent, mon pauvre enfant, tu le sais bien.

— Il n'est pas de barrières infranchissables lorsqu'on a la volonté de les rompre.

— Ah! oui, mais...

— Mais?

— Tu ne l'auras pas, répliqua-t-elle avec un soupir.

— Je ne l'aurai pas! Tu doutes de moi, Hélène; mon Dieu! tu doutes de moi!

Il avait presque des larmes dans les yeux.

— Je ne doute pas de toi, Robert, j'ai peur. Mon bonheur est si grand que je crains de le perdre. Une fois le jour revenu, je sais qu'on va tenter tous les moyens de me l'arracher, et je sais aussi que la puissance vénérable et vénérée d'une amie qui...

— N'achève pas, mon Hélène, et ne crains rien. Je suis libre, et personne, entends-tu? personne ne pourra me séparer de toi.

— Quand tu la verras! Et je ne saurais m'en plaindre, c'est si juste, si naturel! Elle t'a élevé, elle a été ta seconde mère, et tu ne lui résisteras pas, tu n'oseras lui résister. Ses larmes te toucheront, quand tu la retrouveras désespérée, malade peut-être; tu te laisseras fléchir, et pourquoi me plaindrais-je? ton bon cœur m'est si bien connu, j'en suis tellement fière de ce cœur, que je ne le voudrais pas autrement qu'il est.

Robert sentait ses yeux se mouiller à ce tableau. il sentait qu'en effet il résisterait difficilement à sa

sœur mourante, et il s'écria dans un mouvement involontaire :

— Que je voudrais ne pas la voir !

— C'est facile.

— Comment cela? Je connais ma sœur; elle est capable de venir me chercher jusqu'ici. Dans l'explication que nous avons eue ensemble avant mon départ de Rome, elle, qui ne te connaît pas, elle, qui vit sous l'empire de ses idées d'autrefois, elle m'a déclaré qu'elle emploierait, s'il le fallait, l'autorité pour me retenir loin de toi, et que je ne te reverrais jamais. C'est alors que, désolé, furieux, je me suis échappé pendant qu'elle était près de notre oncle, auquel elle contait ses douleurs, sans doute; je suis parti avec l'argent du voyage, qu'heureusement j'avais conservé, et je suis arrivé sans m'arrêter une minute. Je n'ai pas laissé de lettre derrière moi, je n'ai rien dit à personne, mais Isabelle aura deviné, et ce matin même elle sera ici, je n'en doute pas.

— Ni moi non plus.

— Comment faire?

— Il y a un moyen, un moyen hardi, le seul qui assure notre bonheur et notre avenir, le seul qui nous mette à l'abri pour jamais de persécutions et de combats; mais... mais tu n'oseras pas l'employer.

— J'oserai tout.

— Tu le crois.

— Mets-moi à l'épreuve, et tu verras...

— Eh bien ! il faut partir ce matin même, il faut nous en aller bien loin, sans qu'on sache où nous sommes.

— Quoi! tu quitterais tout, tu abandonnerais tout...

— Je n'abandonnerais rien, puisque je suis avec toi.

— Mon Hélène! oui, tu as raison, c'est cela. Cependant... ma sœur sera inquiète.

— Tu le vois ! quelle est son influence! de loin elle peut arrêter tes projets... juge si je dois la craindre!...

— Non, non, je lui écrirai, je la préviendrai...

— Bien sûr?

— Quand tu voudras. Voyons, où irons-nous? Qu'allons-nous faire?

Ils commencèrent à raconter ces projets, ces arrangements d'amoureux, si doux, si charmants, quelquefois si impossibles. Tout fut convenu, les précautions prises, Hélène s'y entendait et le sang-froid ne lui manquait pas. Elle lui traça un plan de conduite, elle arrangea sa maison, elle l'envoya chez le banquier, elle lui fit écrire une lettre à sa sœur, que celle-ci devait recevoir et reçut en effet

le lendemain, où il lui dit qu'il partait, qu'il resterait fort longtemps éloigné, qu'il lui donnerait de ses nouvelles et qu'il la priait de ne pas chercher à découvrir ses traces, parce qu'elle ne les trouverait jamais, ses arrangements étaient pris en conséquence; il ajoutait beaucoup de protestations, beaucoup de tendresse, beaucoup de ces choses de cœur qui en font passer tant d'autres quand on aime bien.

La pauvre Isabelle devait être contente avec ces quelques lignes, disait Hélène, et, si elle aimait bien son frère, elle attendrait sans se plaindre, la véritable affection vivant de sacrifices et étant disposée à les faire tous avec bonheur.

Cela fut terminé promptement, ensuite Hélène se hâta de faire ses paquets, de tout enfermer, elle emmena Joséphine, elle écrivit aussi un seul mot à son père, sans lui donner d'explications.

Ils partirent donc, Robert muni d'une bonne somme, afin de n'avoir pas besoin d'en redemander. Une voiture fut achetée, les passe-ports les arrêtaient, ils se résolurent d'abord à se cacher dans les environs de Paris quelques jours, et à revenir pour les chercher; mais Hélène eut peur et elle entraîna Robert aux Pyrénées. C'était beau, c'était loin, c'était ignoré, et, comme ils ne sortaient pas de France, ils n'avaient pas besoin de

passe-ports. On renonça à l'Italie pour cette fois, on irait plus tard, quand leurs droits seraient mieux établis et que l'on ne se mêlerait plus de leurs affaires.

— Tu es donc à moi, mon Robert, bien à moi, sans partage ! s'écria Hélène quand ils furent montés en voiture.

— Oui, mon Hélène, à toi pour la vie.

XV

UNE LETTRE DE L'ABSENT.

Nos amoureux s'y étaient pris avec tant d'adresse qu'ils déroutèrent les plus fins limiers, et que nul ne les découvrit. Leur seule complice était Joséphine. Elle avait un cousin, que personne ne soupçonna, employé subalterne à la poste aux lettres. Sans même savoir ce qu'il faisait, il recevait les rares lettres de Robert pour sa sœur, les jetait à la poste à Paris, ainsi qu'il l'avait promis à sa parente, et n'en parlait à personne, non parce qu'on l'en avait prié, Hélène était trop fière pour éveiller son attention par ce moyen vulgaire, mais parce que la chose lui semblait trop indigne d'attention pour qu'il en ouvrît la bouche, il l'oubliait même.

Isabelle souffrit horriblement de l'inquiétude et de l'abandon de son frère. Elle fit une maladie assez grave et assez sérieuse. Les encouragements et l'affection d'Anatole ne lui manquèrent pas. Elle

eût succombé sans ce secours et aussi sans l'idée qu'un jour elle serait utile au pauvre égaré, qu'il la retrouverait avec bonheur, et qu'elle deviendrait à son tour sa seule consolation.

Les semaines et les mois s'écoulèrent, la douleur de la comtesse ne diminuait pas. Elle ne pensait qu'à son frère, et la certitude qu'elle n'en était plus aimée pénétrait son cœur d'une désespérance profonde.

— J'aurais pu mourir de son absence, il pourrait ne plus me retrouver à son retour, il ne s'en inquiète pas, il n'en saurait rien ! disait-elle à Anatole dans ses instants de découragement.

Les lettres du jeune homme, de plus en plus éloignées, étaient également empreintes d'un esprit opposé à celui de ses jeunes années. Il émettait naturellement ces principes, dont la susceptibilité aristocratique et religieuse de la comtesse se blessait vivement. Elle s'attendait à quelque catastrophe, qu'elle était impuissante à empêcher, et répétait cent fois par jour en elle-même :

— Qu'arrivera-t-il, mon Dieu ? il est perdu !

Le comte passait une grande partie de son temps auprès d'elle ; il s'attachait chaque jour davantage à cette parfaite et malheureuse créature, qu'il voyait changer et dépérir sous ses yeux. Elle avait rompu dès longtemps avec ses relations, elle vivait

presque entièrement seule. Lorsqu'il n'était pas là, la maison et le jardin lui paraissaient immenses, elle les parcourait du matin au soir, cherchant cet enfant de son cœur qui lui faisait autrefois la vie si douce, et ne trouvant, hélas ! que ses regrets, sans l'espérance de les voir finir.

Un matin elle aperçut le facteur dans l'avenue, elle alla au-devant de lui, le cœur palpitant ; depuis un mois elle n'avait pas reçu un mot de Robert, son inquiétude était extrême, elle ne vivait plus.

Il lui tendit une lettre, elle la prit sans rien dire, blanche comme un linge ; elle se dirigea vers un banc situé à peu de distance, le même où cette femme, cause de tous ses maux, s'était assise. Elle regarda l'écriture, c'était celle de son frère, le timbre, c'était celui de Paris.

— Hélas ! se dit-elle, je n'en saurai jamais davantage. Voyons, que dit-il? Elle ouvrit et elle lut :

— « Enfin, ma bonne sœur, je vais vous revoir,
» enfin je vais revenir près de vous ! »

Le papier lui échappa, elle joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, pendant que deux larmes de joie et de reconnaissance tombaient sur ses joues. Ensuite elle continua :

— « Je ne serai parfaitement heureux qu'alors.
» Soyez-en bien persuadée, j'ai beaucoup souffert
» de notre séparation, et malgré le bonheur dont
» je jouis, malgré l'amour de mon Hélène, la plus
» sublime et la plus adorable des femmes, je
» ne pouvais oublier ma tendresse pour vous et
» la reconnaissance que je porte à vos soins mater-
» nels.

» Je vais revenir, et il dépendra de vous, ma
» chère Isabelle, que nous ne nous séparions jamais.
» Je vous dirai donc ma position telle qu'elle est,
» pour que vous puissiez la juger et agir suivant
» que vous le trouverez convenable. J'ai foi en
» votre affection, je compte sur vous comme sur
» Dieu, et je suis sûr de trouver en vous ce que
» vous trouveriez en moi en pareil cas.

» Vous avez toujours désiré me voir uni à une
» compagne qui puisse vous remplacer, qui puisse
» me donner tout le bonheur que vous apportiez
» dans ma vie, à une femme digne de vous et de
» moi, enfin, je l'ai trouvée, et je vous conduis ma-
» dame de Morfontaine. »

— Mon Dieu ! cela est-il possible ? Qu'est-ce que cela signifie ? Il est marié.

— « Madame de Morfontaine. Nous sommes ma-
» riés, non pas selon les lois stupides de votre
» monde à vous, mais selon les lois immuables de

» la nature, selon notre volonté notre tendresse,
» et pour la vie. Rien ne pourra nous séparer,
» elle est maintenant votre sœur. »

— Ma sœur ! cette horrible créature ! Oh ! non.

— « Grâce à elle, grâce à ses instructions, j'ai
» appris à connaître et ce monde et les hommes.
» Elle m'a ouvert la voie des saines doctrines et
» des vrais principes. Mes yeux sont dessillés, je
» suivrai désormais le chemin tracé devant moi,
» je soutiendrai de toutes mes forces cette lumière
» nouvelle que j'ai acquise, et ma fortune, ma vie,
» tout mon être, tout ce que j'ai et tout ce que je
» suis est voué à ma conviction, à la croyance de
» mon choix.

» Je viens de passer près d'une année à m'ins-
» truire et à aimer, dans un pays admirable, au
» milieu d'une nature sublime, j'ai visité les Py-
» rénées jusque dans leurs retraites les plus inac-
» cessibles, accompagné de ma bien-aimée, du
» guide de ma pensée et de mon esprit, rien ne
» vous peindra les délices que j'ai goûtées ; cette
» année m'a paru un jour, et cependant jamais
» année ne fut mieux remplie.

» Maintenant j'éprouve le besoin impérieux de
» vous revoir, chère Isabelle, j'éprouve le besoin
» d'entrer dans la lice, maintenant que je suis
» armé pour combattre. Je serai un des champions

» les plus ardents et les plus intrépides de l'idée.
» J'apporte un double bouclier pour la soutenir,
» ma résolution est celle de mon Hélène, cette in-
» telligence si merveilleuse et si rare; nous se-
» rons deux pour lutter, pour souffrir, pour triom-
» pher aussi. Le martyre avec elle me semblerait
» le sort le plus digne et je l'appelle de tous mes
» vœux.

» J'aurais pu retourner tout à fait à Paris; mais,
» vous, chère sœur, vous seriez restée seule en-
» core, et je ne le veux pas. Je reviens donc dans
» notre retraite, où, après les agitations de la
» journée, je serai si joyeux de me retrouver le soir
» entre elle et vous.

« Faites, je vous prie, préparer mon apparte-
» ment pour nous recevoir. Il n'est pas besoin d'y
» rien ajouter. Nous sommes des disciples de la
» simplicité, de la nature, le vain luxe des grands
» de ce monde est l'objet de notre mépris. Nous
» nous trouverons bien partout où nous serons en-
» semble ; et le nid des passereaux est étroit, pour
» qu'ils soient plus près l'un de l'autre.

« Quelle joie de vous revoir ! quelle joie de vous
» présenter mon Hélène ! de passer ma vie entre
» vous deux, mes bien-aimées, et quelle joie sur-
» tout si nous pouvons vous convaincre et vous
» amener à rejeter, comme nous, les haillons de

» cette humanité pour planer dans les sphères
» éthérées de nos croyances. Ma chère Isabelle,
» vous dont l'âme est si grande, vous comprendrez
» comme je l'ai compris, les injustices et les vile-
» nies de cette société décrépite qui craque de
» toutes parts autour de nous. Elle s'écroulera in-
» dubitablement et, si nous ne voulons pas être
» écrasés sous ses ruines, il faut mieux la démolir
» nous-mêmes, afin de la reconstruire plus belle,
» plus saine et plus pure. Vous nous y aiderez, je
» n'en doute pas.

» Mon cousin Anatole ne retrouvera plus l'enfant
« timide qu'il guidait naguère, je suis un homme
» à présent, un homme dans la pleine jouissance
» de ses facultés et de ses sentiments, il en jugera
» lui-même et il ne m'en aimera pas moins pour
» cela, je l'espère.

» Adieu, ma bonne sœur, voilà une bien longue
» lettre, n'est-ce pas? Peut-être n'est-elle pas tout
» à fait telle que vous eussiez voulu la recevoir,
» peut-être me regarderez-vous comme l'enfant
» prodigue, et cependant vous ne consentirez pas
» à tuer le veau gras pour mon retour. Je ne veux
» pas le croire. Je connais votre esprit et votre
» cœur, ils savent tout expliquer et tout compren-
» dre, ils savent m'aimer surtout, et cette affec-
» tion me rend confiant. J'ai de la peine à vous

» quitter, même en sachant que je vais vous re-
» joindre. Je vous embrasse mille fois, mon Hé-
» lène vous embrasse aussi et vous prie de l'aimer
» comme elle vous aime, c'est à quoi vous ne
» manquerez pas quand vous la connaîtrez bien.

» ROBERT MORFONTAINE. »

Isabelle lut deux fois cette étrange épître, la première en s'interrompant sans cesse, comme nous l'avons vu, la seconde sans s'interrompre, elle espérait avoir mal lu. Elle sentit une douleur cruelle, immense, inguérissable ; son frère était perdu, c'en était fait, l'œuvre de destruction était accomplie. Elle devait prendre un parti sur-le-champ : le post-scriptum de la lettre annonçait l'arrivée très-prochaine des *époux*, il ne lui restait pas de temps à perdre.

Accepter la proposition de Robert, vivre sous le même toit que lui avec sa maîtresse, permettre à cette femme d'usurper sous ses yeux le nom de sa mère, jamais. Tout son être se soulevait à cette idée. Une personne aussi religieuse, aussi délicate que la comtesse, ne pouvait hésiter.

Et pourtant. refuser, c'était rompre avec son frère, c'était l'abandonner complétement. Il n'hésiterait pas, lui ! entre elle et Hélène, il l'avait prouvé. Offensée de ce refus, elle deviendrait im-

placable, elle achèverait la ruine de ce pauvre enfant, si fatalement tombé entre ses mains dangereuses.

Anatole était resté à la maison, elle courut vers lui pour le consulter; elle arriva si pâle et si changée en quelques instants, qu'il crut à un malheur plus grand encore.

— Mon Dieu ! ma cousine, s'écria-t-il, que se passe-t-il donc ? Vous semblez bien émue!

— Lisez, mon cher Anatole, lisez et voyez si je suis malheureuse.

Il prit la lettre, et lorsqu'il eut dévoré les premières lignes, il se retourna vers madame de Mortontaine et lui demanda si c'était bien Robert qui parlait ainsi.

— Allez toujours et vous verrez autre chose, mon cher cousin.

Il lut en silence d'abord, s'interrompant ensuite par des exclamations de surprise et de colère. Lorsqu'il eut fini, il jeta le papier au milieu de la chambre.

— Ah! la misérable ! c'est trop fort, dit-il, nous verrons bien.

— Hélas ! mon ami, cette affection passe toutes les autres et je ne sais maintenant ce que nous allons devenir. Que Dieu aide !

XVI

LA RÉSOLUTION

— Robert est fou, complétement fou, ma chère, nous le ferons interdire, nous le mettrons dans une maison de santé.

— Robert est fou, en effet, mon ami ; mais ce n'est pas un de ces fous qu'on enferme, vous le savez bien.

— Je vous dis qu'il faut lui arracher cette femme, le garder quelque part où elle n'ira pas le reprendre. Je le veux, et je le ferai. Je ne vous laisserai pas insulter de la sorte. Conduire cette créature sous votre propre toit!

— Ce n'est pas *mon* toit, Anatole, c'est celui de Robert, cette maison lui appartient, il est ici chez lui, et je n'ai pas le droit d'en fermer la porte à ceux qui y viennent avec lui.

— Vous avez au moins le droit d'en sortir, et c'est ce que vous ferez, je suppose.

— Certainement. Cependant...

— Ne voulez-vous pas prendre un tempérament quelconque avec cette femme et cet enfant égaré? Ce serait le comble de la démence. Il n'y a qu'une manière d'agir, la rigueur. Si vous faiblissez, si vous vous abaissez jusqu'à voir...

— Mon frère! oh! je verrai mon frère; fût-il dans le lieu le plus abject du monde, j'irais l'y chercher, je ne l'abandonnerais pas.

— Vous le verrez *chez vous*, Isabelle, il y viendra, mais vous ne vous abaisserez pas jusqu'à paraître chez lui, chez lui qui sera chez Hélène Mellier. Vous! la comtesse Isabelle de Morfontaine, la femme irréprochable et pure.

— C'est justement parce que je suis irréprochable, grâce à Dieu, que je puis me permettre une démarche qu'on ne tolérerait pas à une autre. Je ne suivrai point vos conseils fougueux, Anatole! je ne ferai pas d'éclat, l'éclat est indigne d'une personne de ma naissance et de mon éducation. Je me retirerai néanmoins ainsi que vous me le dites, je rendrai la maison à Robert, et cela dès aujourd'hui, il peut arriver ce soir. J'irai à l'Abbaye-au-Bois, c'est ma place. Je n'ai plus de refuge qu'auprès de Dieu, il me tiendra lieu de tout ce qu'il m'enlève, et sa volonté est sans doute pour m'éprouver, je dois me soumettre.

— Toujours admirable, toujours dévouée! Je ne

surprendrai donc chez vous aucun mouvement de colère, de révolte? Vous serez donc décidément la perfection humaine?

— Mon cousin, vous me rendriez orgueilleuse du peu que je vaux, si je vous écoutais. Je souffre horriblement, mais je veux avoir du courage. Vous m'excuserez si je vous prie de faire préparer vos bagages, à moins que vous n'ayez envie de rester ici pour y recevoir *madame de Morfontaine*, ajouta-t-elle avec un peu d'amertume. Je ne vous ferai plus les honneurs du logis, je n'en serai plus la maîtresse.

— Je vous suivrai, cousine, je vous suivrai. *Madame de Morfontaine* ne m'aura pas pour courtisan. Cette jolie retraite va devenir un club, un prêche, je ne sais quoi de ce genre. Nous verrons renaître les beaux jours de Théolème, et Robert passera Dieu probablement à sa place, puisqu'il a abdiqué. Il faut absolument qu'Hélène soit déesse, n'importe par qui. Tenez, je plaisante de cette horrible histoire, tandis que je devrais pleurer, c'est la rage qui me domine, je crois que je battrais cette femme si je la tenais.

La comtesse, devenue beaucoup plus calme, mais beaucoup plus triste avec la réflexion, se leva en silence et fit un geste d'adieu à son cousin, les larmes la gagnaient, elle suffoquait. Anatole s'ar-

rêta et lui baisa la main avec une émotion et une vénération de cœur sans égales.

— Sainte et martyre! murmura-t-il, quand serez-vous tranquille, hélas!

— Dans la tombe, mon ami. Nous sommes à présent à moitié d'un gouffre, Robert y tombera tout à fait, et je ne resterai pas sur le bord, vous en êtes bien sûr.

Elle rentra chez elle et y resta enfermée un quart d'heure en prière, ensuite elle appela ses gens et leur donna les ordres nécessaires pour son départ, avec la même placidité que si elle allait faire un voyage de plaisir. Elle fit emporter ses effets personnels seulement, et les portraits de famille, du reste elle ne toucha pas à la moindre chose. Soigneuse jusque dans sa réserve, elle visita les plus petits détails, pour s'assurer qu'il ne manquait de rien. Elle voulait que l'ingrat trouvât ses aises, qu'il eût une maison confortable et élégante. Ce qu'elle opéra en quelques heures à cet égard est incroyable, le cœur est si ingénieux à deviner!

Lorsque tout fut prêt, elle rentra chez le comte, tranquille en apparence, sans répandre une larme. Son cœur battait bien fort, mais elle dominait cette impression.

— Êtes-vous disposé, mon cousin? Les chevaux sont attelés.

Il lui tendit la main sans répondre, elle prit cette main et se laissa emmener par lui. Elle tourna alors un regard vers sa chambre, où elle avait été longtemps si heureuse; la glace se fondit, elle n'y résista pas.

— Mon cousin ! mon cousin ! s'écria-t-elle, en sanglotant, il faut quitter sa maison, il faut nous séparer à jamais, il le faut ! Oh ! je crois que j'en mourrai.

— Venez, mon amie, reprenez du courage dans votre dignité, et songez à l'affront qu'on vous prépare. Votre place n'est plus ici, cette maison va être souillée, quittez-la.

Il l'entraîna, elle le suivit en chancelant, elle monta ou plutôt il la monta dans sa voiture et donna l'ordre au cocher de partir, ensuite, fermant vivement les glaces, il se plaça à côté d'elle. Quelques minutes après ils étaient sur le chemin de l'Abbaye-au-Bois.

Madame de Morfontaine y fut reçue sans difficultés et installée dans son appartement, où le comte fut bien forcé de la laisser. Il promit de revenir le lendemain, aussitôt que possible, et d'attendre auprès d'elle les événements. Dès qu'on saurait l'arrivée de Robert, le comte irait le chercher, le conduire à sa sœur, et, selon le résultat de cette entrevue, on agirait.

En quittant le cottage, Isabelle avait laissé à son frère une lettre très-modérée : elle ne se plaignait pas, elle n'accusait pas, elle se retirait seulement; elle demandait tendrement à voir son frère dans sa retraite ; elle lui rappelait leur affection mutuelle, aussi vieille que leur âge ; elle écrivait enfin avec des larmes, avec le sang du cœur, une de ces pages qui ne s'oublient jamais, et qui trouvent ordinairement de l'écho lorsque celui qui les reçoit n'est pas aveuglé par une passion plus forte, une de ces passions sans pitié pour tout ce qui n'est pas elle, et qui dévastent les existences qu'elles envahissent de façon à rendre toute réparation impossible.

Le surlendemain au soir, le jardinier était couché, la grille était fermée, une voiture roulait lentement dans l'allée de pommiers, le bruit des roues s'amortissait sur le gazon, la nuit était belle et les petites raines des buissons chantaient leurs chansons sous les églantiers.

— Quel bonheur de revoir ma sœur ! disait Robert ; en vérité, je suis comme un enfant, le cœur me bat tout de bon.

— Plus vite que si tu allais me revoir, Robert, ce me semble, interrompit Hélène. Je ne sais quel accueil va me faire madame la comtesse Isabelle, mais il me semble que si elle le veut

bien, c'est moi qui devrai lui quitter la place.

— Toi ! mon adorée, quelle folie! tu ne connais pas ma sœur; dans sa joie de me retrouver, elle m'accordera tout ce que je désire.

— Je crois que je la connais mieux que toi, au contraire. Il n'y a pas de lumière au cottage, la grille est fermée, on ne nous attend pas.

— On nous attend, sois-en sûre, depuis deux nuits Isabelle ne dort pas, elle compte les minutes, la chère bonne créature.

Hélène se contenta de sourire et ne répliqua rien ; elle avait son idée.

En arrivant à la grille, Robert descendit ; il conduisait lui-même un mauvais cabriolet de louage ; il regarda à travers les arbres, et ne vit pas de lumière, en effet. Il commença à s'inquiéter sérieusement et il eut un moment d'éblouissement incroyable.

— Ma sœur serait-elle absente ? serait-elle malade ? serait-elle... Oh! non ; je le saurais. Pourtant depuis dix mois je n'ai pas reçu de ses nouvelles ; elle aura eu un grand chagrin... Mon Dieu ! si cela était possible, je ne me le pardonnerais jamais.

Il tira fortement la sonnette ; les aboiements d'un chien lui répondirent. La maison était habitée du moins. On ouvrit une porte dans le lointain, et une voix à moitié endormie cria .

— Qui est donc là ? Qui mène un si grand bruit à pareille heure et dérange les honnêtes gens ?

— C'est moi, moi, Robert de Morfontaine; ouvrez, ouvrez vite.

— Ah! c'est monsieur ! c'est différent, et je vous demande pardon. Vous avez le droit de rentrer chez vous à toutes les heures. Je vais chercher la clef; un instant. Pardon de vous faire attendre.

— Dis donc, Robert, cria Hélène du fond du cabriolet, je fais une drôle d'entrée dans mon château.

— Une entrée incognito, ma chère, comme les grandes princesses. Dieu soit loué ! la maison est encore à moi, et j'ai le même jardinier.

Pendant ce temps une lumière courait parmi les massifs, et quelques instants après, la grille tourna sur ses gonds. Pierre ouvrait et se confondait en saluts, en excuses.

— Entrez, monsieur, et votre compagnie; je ne vous attendais plus si tard.

— Et ma sœur? demanda vivement Robert.

— Madame la comtesse est partie.

— Depuis quand?

— Depuis avant-hier.

— Elle n'avait donc pas reçu ma lettre ?

— Je ne sais si c'était une lettre de monsieur.

mais le facteur lui en a remis une, et trois heures après elle était en voiture avec M. le comte Anatole. Nous nous ne les avons pas revus depuis.

— Ah ! fit Robert en se mordant les lèvres pour ne pas pleurer.

— J'en étais sûre, pensa Hélène ; me voilà la maîtresse.

— Et... ma sœur n'a rien laissé pour moi ?

— Pardonnez-moi, monsieur ; elle a laissé une lettre sur la cheminée de la chambre de monsieur.

— Et les domestiques ?

— Madame la comtesse a emmené les siens ; la cuisinière, ma femme et moi nous sommes restés aux ordres de M. le marquis.

— Il n'en faut pas davantage, s'écria Hélène, toujours au fond de son cabriolet ; nous ne sommes pas des *fashionables*, nous, et une seule femme nous suffira bien.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ? reprit le jardinier très-effrayé ; il ne l'avait pas vue.

— C'est madame de Morfontaine, ma femme, que vous servirez comme moi-même, mieux que moi-même, entendez-vous ? répliqua sévèrement Robert.

— Ah ! je ne savais pas que M. le marquis fût marié. Madame la comtesse n'en avait rien dit. Je salue bien madame la marquise.

— Je n'étais pas obligé de vous en faire part, apparemment. Supprimez ces vains titres, et appelez-nous tout simplement monsieur et madame.

— C'est bien, monsieur le marquis.

— Encore !

— Pardon, c'est l'habitude.

Pendant ce temps on faisait entrer la voiture, Hélène sautait en bas, et on se dirigeait vers la maison. Pierre marchait devant, afin de réveiller la cuisinière.

Robert monta sur-le-champ à sa chambre, trouva la lettre de sa sœur et la décacheta vivement ; il la lut à moitié attendri, à moitié fâché. Hélène la lisait par dessus son épaule.

— Bonne Isabelle ! toujours la même, murmura-t-il.

— Oui, toujours bégueule et mijaurée ; elle est incorrigible, comme tous ces gens-là.

— Sa lettre est pleine de cœur et d'affection.

— Et de moquerie aussi.

— De moquerie !

— Oui, de moquerie, de haine, de hauteur. Elle affecte de ne pas faire à moi, même la plus légère allusion.

— Que pourrait-elle te dire ? Elle n'approuve pas mon mariage. Mon Dieu ! mets-toi à sa place, tu ne l'approuverais pas non plus.

Hélène pensait depuis longtemps que c'était vrai, mais elle se garda de le dire. Elle prit au contraire un air plus rechigné.

— Tu ne la verras pas, je suppose?

— Ne pas voir ma sœur!

— Certainement ne pas voir ta sœur. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? D'abord, si tu la vois, je ne te vois plus : il faut choisir. Puisque tu ne sens pas l'insulte qu'on me fait, je la sentirai, moi, et je le prouverai à toi et aux autres.

— Hélène!

— Ah! c'est que maintenant tout va changer. Il s'agit de faire notre position claire et nette. Je suis ta femme, n'est-ce pas?

— Ma femme adorée! et si cet idiot voulait s'en aller, tu la serais bien vite devant les hommes comme tu l'es devant Dieu.

— Je la suis devant les hommes véritablement hommes, devant ceux qui ne s'arrêtent pas à une niaise cérémonie, et qui comprennent le mariage tel que le créateur l'a ordonné; cela me suffit. Quant aux autres marionnettes, je ne m'en occupe même pas.

— Que faut-il faire?

— Me laisser agir à ma fantaisie, et ne pas t'inquiéter des autres. Tu vas retrouver tes anciens amis. A ceux-là il faut présenter hardiment ma-

dame de Morfontaine, et déclarer très-haut que tu regarderas comme tes ennemis ceux qui ne lui rendront pas les respects qu'ils lui doivent.

Ce que c'est que la conscience! Hélène avouait tacitement qu'elle ne méritait pas ces respects, puisqu'elle craignait qu'on ne les lui rendît pas.

— Ensuite, et dès demain, j'organiserai cette maison à ma fantaisie, je la mettrai sur le pied qui me convient, et tu verras comme tout marchera. Il faut économiser sur ces sottes gens. Nous avons besoin de notre argent pour autre chose; la grande cause réclame nos soins et nos efforts, tout le reste n'est rien et ne doit pas nous occuper.

Robert se coucha, mais il ne s'endormit pas. L'image de sa sœur, quittant sa maison, se retirant dans un couvent, le poursuivait comme un spectre; et il ne devait ni la voir, ni lui écrire, à cette seconde mère, à cette femme admirable, qui, depuis le jour de sa naissance, s'était sacrifiée pour lui : c'était de l'ingratitude et de la cruauté. Malgré lui il ne pouvait approuver cette exigence d'Hélène; il lui semblait qu'un cœur réellement bon n'arrêterait pas les élans du sien et ne le séparerait pas de sa sœur bien-aimée.

Toute la nuit il pensa ainsi et trouva un terme moyen : ce fut d'envoyer Pierre, en cachette, dès l'aube, prévenir à l'Abbaye-au-Bois de son arrivée.

Hélène se leva après lui, elle avait dormi plus tard que de coutume; elle commença la visite de la maison, critiqua tout, bouleversa tout, donna des ordres, cria parce que Pierre était sorti sans sa permission, enfin elle étourdit tellement les deux pauvres femmes, qu'elles ne savaient plus auquel entendre.

— Je suis la seule maîtresse ici, leur disait-elle pour conclure; rien ne s'y fera que par mon ordre, tout le reste ne signifie rien.

Toute la journée Hélène courut de la cave au grenier, elle fureta jusqu'au dernier recoin, elle bouleversa les meubles, les fit changer de place. En un clin d'œil le petit logis fut transformé; il n'y restait plus rien de ce qu'Isabelle avait soigné et chéri. Robert en fut blessé, mais il n'osa pas le laisser paraître. Il attendait des nouvelles de sa sœur; la journée s'écoulait sans qu'il vît rien venir. Il commençait à se désoler à part lui, lorsqu'il aperçut dans l'avenue le tilbury bien connu d'Anatole.

XVII

ENTREVUE

Hélène aperçut le comte, marchant dans les allées du jardin, elle courut sur-le-champ auprès de Robert.

— Voilà ton cousin, tu vas le traiter de la belle manière, je suppose.

— Pourquoi cela?

— Comment! Ne vois-tu pas qu'il vient pour nous séparer?

— Allons donc! est-ce qu'il en a le droit?

— Il essaiera de le prendre.

— Moi, je ne le lui donnerai pas, sois tranquille.

Le comte approcha d'eux, Robert s'avança aussi; ils s'embrassèrent.

— Vous voilà donc, Anatole. Nous sommes bien heureux de vous revoir.

— Je viens vous chercher pour vous conduire chez votre sœur. J'espère que madame Mellier se porte bien.

— Mon cher cousin, permettez que j'aie l'honneur de vous présenter à madame de Morfontaine.

— Ah! ce pauvre M. Firmont est donc mort! D'honneur, j'en suis fâché, c'était un brave homme. Mais, Robert, pourquoi vous être marié loin de nous? Votre sœur et moi, vos autres parents, nous eussions été heureux d'assister à votre bonheur. Vous êtes votre maître, c'est vrai, cependant...

— Nous ne sommes pas unis suivant les rites de vos églises et de vos mairies, monsieur, et vous le savez bien, interrompit impérieusement Hélène, Dieu seul a reçu nos serments, et ils n'en sont pas moins valables pour cela, croyez-le.

— Alors, ma chère Hélène, jusqu'au jour où M. le maire et M. le curé auront consolidé ces liens, vous nous permettrez de considérer Robert comme garçon et de ne pas prendre votre hyménée au sérieux. Venez-vous, Robert?

— Un instant, monsieur, il faut d'abord que les choses s'établissent convenablement et que l'on s'explique de façon à n'y plus revenir. Comptez-vous nous honorer souvent de votre présence?

— Aussi souvent que mon cousin voudra me recevoir.

— Apprêtez-vous donc alors à me traiter, à me

regarder comme votre cousine. M. de Morfontaine est bien décidé à n'admettre chez lui que les personnes honorables qui me considéreront ainsi que je dois l'être, d'après ce que je suis et le nom que je porte.

— Oh ! pour cela, j'y suis tout disposé, répliqua Anatole en s'inclinant avec ironie.

Hélène le comprit et ne le releva pas. C'eût été s'avouer vulnérable et elle ne voulait pas sentir cette blessure.

Robert se taisait. Hélène s'en impatienta et lui demanda, d'un ton d'humeur, s'il n'approuvait pas ses paroles.

— Complétement, tu le sais bien, et mon cousin n'en peut douter.

— Dis-le donc alors, car tu as l'air d'une statue, d'un homme supplicié et forcé de subir ce qu'il ne désire pas.

Anatole fit un mouvement de pitié : il voyait la plaie de cette union au vif, il voyait sous quelle domination de fer le pauvre enfant était accablé. Il n'ajouta pas un mot, et se retournant vers son cousin, il lui dit encore une fois :

— Robert, venez-vous ?

— Tout de suite.

— Tout de suite ? reprit Hélène, tu y vas ? C'est bien. Rappelle-toi seulement ce que je t'ai dit tout

à l'heure; c'est à toi de choisir. Tu es libre, tu es parfaitement libre, seulement tu trouveras bon que je sois aussi libre que toi. Il me semble que je n'exige pas trop.

Robert devint pâle : un combat terrible se livra dans son cœur; il fut au moment de céder : un sentiment d'orgueil le soutint; devant Anatole, il ne voulut pas paraître esclave comme il l'était réellement, et il prit son chapeau, en disant d'un ton assez ferme :

— Partons, mon cousin. Ma chère Hélène, tu réfléchiras.

Hélène avait bien de la peine à se contenir. Son orgueil aussi était en jeu.

— Mes réflexions sont toutes faites. Lorsque tu reviendras, tu ne me retrouveras pas, entends-tu? Si tu vois mes ennemis, tu deviens mon ennemi toi-même et je ne suis pas assez bonne chrétienne pour vivre avec mes ennemis. Voilà mon dernier mot, c'est à toi de décider. Adieu.

— Plût au ciel qu'elle tînt parole et que je pusse décider le malheureux à me suivre ; mais lorsqu'on est dominé ainsi, on n'a plus ni force, ni volonté, ni courage. Il est bien décidément perdu.

Cette pensée du comte Anatole se lisait sur son visage, et Robert la devina ; il devint très-rouge et se laissa tomber sur un siége dans un état impos-

sible à dépeindre. Il inspirait à son cousin une profonde pitié.

— Mon pauvre Robert, lui dit-il, à quel supplice vous vous êtes condamné de gaieté de cœur. Je vous plains de toute mon âme.

— Robert vous remercie de votre pitié, monsieur, et moi de votre obligeance; mais nous savons à quoi nous en tenir à cet égard.

Le jeune homme se releva, il venait de prendre une résolution, le bon ange l'emportait en ce moment.

— Eh bien, Hélène, si tu m'aimes assez peu pour me quitter parce que j'aime ma sœur et que je vais la voir, tu ne vaux pas la peine que je te regrette. Adieu. Venez-vous, Anatole?

Il s'approcha de la porte et il allait sortir, lorsqu'il retourna la tête et aperçut Hélène évanouie sur son fauteuil, défaite et mourante. Il ne tint pas contre ce silence, et ce qu'il prit pour une marque de tendresse. Il se jeta à ses genoux, la serra dans ses bras, en lui jurant qu'il ne ferait que ce qu'elle désirerait, qu'il ne sortirait pas, qu'il n'aimerait qu'elle, et qu'il ne l'affligerait jamais.

— Allez, mon cousin, allez, ne comptez plus sur moi, je ne la laisserai pas. Dites à ma sœur que je l'aime toujours, mais que je ne puis, que je ne dois

pas la voir tant qu'elle refusera de voir aussi ma femme. Elle le comprendra et elle cédera, si elle m'est assez dévouée pour me sacrifier son orgueil et ses préjugés, moi je ne dois pas lui sacrifier mon amour. Adieu.

Il disait maintenant adieu à Anatole comme il avait dit adieu à Hélène.

Son cœur, éternellement balancé entre le devoir et la passion, n'avait plus d'autre force que celle qu'ils lui prêtaient pour la reprendre. Le comte sentit qu'il n'y avait rien à faire, il se retira en silence et l'âme brisée de ce qu'il allait raconter à sa cousine et de la douleur qu'il apportait à cette admirable créature.

Hélène et Robert, restés seuls, eurent une de ces scènes de raccommodement mille fois décrites et mille fois répétées, qui ne conduisent qu'à de nouvelles douleurs et à de nouvelles secousses. Il s'en retira plus esclave encore et elle plus fière que jamais.

Il avait promis de ne pas recevoir sa sœur, il avait promis de fermer sa porte à Anatole.

Il avait promis d'appeler auprès de lui tous les partisans de sa doctrine et de consacrer sa vie à cette doctrine merveilleuse.

Il avait promis de dépenser sa fortune tout entière pour la répandre, s'il le fallait.

Il avait promis de fonder un journal, l'organe et la tribune du parti.

Il avait promis enfin, et sur son honneur, ce que sa maîtresse avait voulu qu'il promît ; elle sortit triomphante, dix fois plus altière que de coutume.

Toute la journée Robert eut involontairement les yeux sur l'avenue, il attendait un message de sa sœur. Il ne pouvait se persuader qu'elle renonçât à sa tendresse, il allait jusqu'à espérer qu'elle reviendrait elle-même et que, pour ne pas se séparer de lui, elle consentirait à voir Hélène.

Hélène l'observait et comprenait tout cela. Sa vanité était délicieusement flattée d'un pareil amour, elle était flattée surtout, je l'ai dit, de la domination exercée par elle sur ces patriciens qu'elle enviait depuis sa naissance et qu'elle était si heureuse d'humilier.

— Elle viendra, cette comtesse, elle viendra, ou je ne lui rendrai pas son frère, et elle l'aime trop pour ne pas céder.

Elle avait raison, celui qui aime toujours cède.

XVIII

UN VRAI DÉVOUEMENT

Robert laissait Hélène souveraine maîtresse. Elle lui déclara qu'elle n'irait pas à Paris avant d'avoir tout réglé chez elle, et qu'ensuite ils s'occuperaient de leurs grands projets.

Robert, distrait, ne l'écoutait guère. Ses yeux et sa pensée se tournaient vers le chemin de Paris. Il calculait les heures, il se demandait vingt fois par minute ce qu'avait fait sa sœur, si elle aurait assez de tendresse pour vaincre ses répugnances et les principes de toute sa vie. Le temps s'écoulait, elle ne paraissait pas.

Tout à coup il lui sembla entendre le bruit d'une voiture dans le chemin aux pommiers. Hélène était à l'autre bout du parc, elle ne pouvait le voir; il monta vite au second étage et regarda : c'était la voiture de sa sœur, il la reconnut. Il en eut un éblouissement, son cœur battit : il y aurait sans doute une terrible scène; Hélène ne compren-

drait pas l'étendue de ce sacrifice, elle en exigerait davantage, et la comtesse n'aurait peut-être pas la volonté d'aller plus loin.

Il descendit l'escalier quatre à quatre, pour courir au-devant de sa sœur, et se trouva à sa voiture pour la recevoir lorsqu'elle s'arrêta. Isabelle était blanche comme un linge; en apercevant son frère elle ferma les yeux et fut sur le point de se trouver mal. Anatole était avec elle, il lui dit quelques paroles d'encouragement. Elle se disposait à descendre, mais Robert avait ouvert la portière et la serrait déjà dans ses bras.

— Ma sœur! ma bonne et chère sœur, ma bien-aimée Isabelle, répétait-il en pleurant de joie.

Elle se laissait embrasser et ne répondait guère, elle n'en avait pas la force; depuis la veille elle avait essuyé plusieurs crises nerveuses, et il fallait toute sa volonté pour qu'elle eût pu arriver jusque-là.

— Laissez-moi descendre, Robert, dit-elle enfin, laissez-moi me remettre un peu, je n'en puis plus et j'ai besoin de mon courage. Vous n'en doutez pas.

Elle s'arracha de ses bras et s'appuya sur celui d'Anatole pour quitter la voiture. Robert lui offrit la main et lui demanda si elle voulait entrer dans la maison.

— Où trouverai-je madame Mellier? répondit-elle d'une voix brisée.

— *Ma femme* est dans le parc. Désirez-vous la voir? je la ferai prévenir. Seulement faites attention, Isabelle, que dans ce cas vous devez la traiter comme votre sœur.

— Je vous en supplie, Robert, laissons là ces subtilités, j'ai pris une résolution dont j'ai failli mourir. Ma tendresse pour vous m'a soutenue, j'ai peu de temps et peu de forces, je vous le répète, finissons-en. Appelez cette dame, que je lui parle, et ensuite je rentrerai dans ma solitude, peut-être y rentrerai-je plus tranquille, cela dépend d'elle, cela dépend de vous

— Quoi! vous ne voulez pas rester avec moi seul un instant encore, chère sœur? après dix mois d'absence vous n'avez rien à me dire!

— Que vous dirais-je, Robert! hélas! je ne suis plus rien pour vous qu'une importune, qu'un fardeau. Je ne voudrais pas mourir, cependant, car vous aurez besoin de moi.

— Ma bien chère sœur, pouvez-vous me méconnaître ainsi! Quoi! parce que mon esprit s'est ouvert à des lumières inconnues, parce que j'ai compris en même temps l'amour et la vérité, vous accusez mon cœur, vous le croyez changé!

— Je vous ai pardonné déjà, mon cher fils, puis-

je ne pas vous pardonner, moi? Vous auriez commis un crime que je vous pardonnerais encore. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, c'est de votre bonheur, de votre avenir; la preuve, c'est que je suis ici, chez vous, qui n'est plus chez moi, après vingt-deux ans d'une affection maternelle..

— Ma sœur, c'est toujours chez vous, quand il vous plaira.

— Ce n'est plus possible. Mais cette dame tarde bien à venir, et le supplice de cette attente est au-dessus de mes forces.

En voyant Hélène, Anatole se leva, la comtesse essaya d'en faire autant, elle retomba sur son siége. Sa physionomie éteinte avait quelque chose d'effrayant.

— Ma chère sœur! s'écria Hélène, ne vous dérangez pas, je vous en conjure; votre visite est pour nous un bonheur inattendu et dont nous ne saurions nous montrer trop reconnaissants.

— Madame, répondit la comtesse, reprenant en même temps son courage et sa dignité, j'ai voulu embrasser mon frère, et j'ai voulu remplir un dernier devoir envers lui en lui communiquant une chose qu'il ignore et que vous ignorez par conséquent. J'ai désiré faire cette communication devant vous, parce qu'elle pourra peut-être changer vos dispositions à son égard. C'est là tout ce que je

suis venue faire ici, je vous prie de n'en pas douter.

— Ah ! c'est différent, madame, et nous écoutons.

— Robert, je vous ai bien aimé, n'est-ce pas? J'ai eu pour votre enfance tous les soins d'une mère, et cependant je ne suis pas tout à fait votre sœur.

— Comment?

— Non, mon cher enfant, et vous l'auriez ignoré jusqu'à votre contrat de mariage, si les circonstances ne m'avaient forcée à parler.

— Cependant nous portons le même nom.

— Nous avons eu le même père, mon Robert; moi j'ai perdu ma mère presque en naissant, la vôtre m'en a tenu lieu avec une sollicitude que rien ne peut vous rendre, et moi j'ai fait pour vous ce qu'elle avait fait pour moi.

Le marquis de Morfontaine, mon père, était peu riche. Toute la fortune de notre maison vient de ma mère et, par conséquent, m'appartient.

— Ah ! fit Hélène, incapable de dominer son premier mouvement.

— Oui, madame, Robert est pauvre; son héritage se compose tout au plus de cinquante mille francs, que je suis prête à lui remettre dès demain. Il ne faut pas compter cette maison qui ne rap-

porte rien, et que j'ai achetée en son nom sur mes deniers.

— Vous pouvez la reprendre, madame, nous n'en avons pas besoin, répliqua sur-le-champ Hélène avec beaucoup de hauteur.

— Je ne reprends pas ce que j'ai donné à mon frère, madame, quelque usage qu'il lui plaise d'en faire. J'ai seulement voulu le prévenir, lui faire connaître sa position, afin qu'il ne dépasse pas ce qu'il peut faire dans le nouveau parti qu'il embrasse. Jusqu'ici nos bourses ont été réunies, elles ne le seront plus tant qu'il continuera la vie en commun avec une personne fort estimable, sans doute, mais dont les idées et les habitudes ne sont pas celles de notre monde et que, malgré ses brillantes qualités, je n'aurais pas choisie pour la compagne de mon frère, en supposant qu'elle pût la devenir.

— Nous ne vous demandons rien, madame.

— Je ne viens rien vous offrir non plus, madame, je suis venue m'expliquer avec Robert, avec vous, afin qu'il ne puisse exister ni discussion, ni comptes. Maintenant je me retire, je désire que mon frère sache bien que je suis toujours la même, et que je compte assez sur lui pour ne pas douter qu'il ne vienne me chercher toutes les fois qu'il le pourra. Si je craignais de ne pas le revoir,

je le supposerais un ingrat, et je ne veux pas renier mon frère. Adieu, que Dieu vous garde, Robert, qu'il vous donne ce que mon cœur vous souhaite. Que Dieu vous éclaire, madame, et vous montre la vanité des liens qui vous attachent et des principes qui vous dirigent; je le désire, n'en doutez pas.

Et, se levant avec dignité, elle salua Hélène, tendit la main à Robert et sortit de l'appartement.

XIX

LE TOURBILLON

A peine la voiture de la comtesse avait disparu, qu'Hélène, appuyée sur Robert et la regardant par la fenêtre, s'écria en battant des mains :

— Quel bonheur! elle est partie, nous sommes libres! D'à présent seulement nous nous appartenons.

Le jeune homme immobile, le cœur brisé, ne lui répondit pas. Elle ne lui avait pas permis d'accompagner sa sœur, elle venait, croyait-il, de l'en séparer à jamais; sa fortune était certainement ce qu'il regrettait le moins.

— Nous voilà pauvres, Robert, nous n'aurons que plus de mérite. Avec nos goûts simples, il nous restera assez.

Robert, toujours immobile, suivait de l'œil la voiture à travers les arbres.

— La vieille folle, pour nous faire pièce, est ca-

pable d'épouser son ancien amoureux, le cousin Anatole. Tant pis pour tous les deux, ma foi !

— Hélène, interrompit Robert sortant enfin de sa stupeur, c'est assez, c'est trop de m'avoir brouillé avec ma sœur, ne l'insulte pas, je ne suis pas disposé à le souffrir, je t'en préviens.

— Oh ! mon Dieu ! l'agneau qui se fait loup ! Il paraît que vous mordez quelquefois. Allons, je te pardonne, je comprends ton chagrin, c'est une dernière lutte. A présent, nous appartenons tout à l'idée, tout au combat, nous allons commencer la lutte. Dans une heure nous partirons pour Paris, nous irons voir nos amis fidèles, les réunir et commencer notre œuvre.

— Nous avons cinquante mille francs comptant et cette maison, qui en vaut bien autant, mon ami. Nous commencerons par l'un et nous finirons par l'autre, s'il le faut. Nous devons être prêts à tous les sacrifices, depuis la ruine jusqu'au martyre, pour nous faire un nom immortel et pour arriver à la régénération du monde. Quant à moi, j'y travaillerai jusqu'à mon dernier jour.

Robert soupira.

— Ne soupire pas, mon enfant, reprends ton courage, ta part est encore la meilleure. Tu sacrifies tout pour ta croyance et il te reste pour t'appuyer un cœur plein de dévouement et de ten-

dresse, une amie qui marchera partout avec toi, qui ne t'abandonnera point, à quelque extrémité que tu sois réduit. Peux-tu, dois-tu te plaindre?

— Non, non! s'écria Robert transporté, en se jetant dans ses bras, tout à toi, à notre sainte cause, compte sur mon courage, tu vas me voir à l'œuvre, ma bien-aimée, nous triompherons.

Tel fut le dernier adieu de Robert de Morfontaine à sa sœur, à sa caste, à ses principes héréditaires; à dater de ce jour il entra dans le tourbillon de folie dont la France était possédée à cette époque. Il devint un de ces champions insensés qui, véritables enfants perdus, se jetaient en aveugles au-devant des siècles et conduisaient la société à sa perte, si elle les eût suivis.

Mon projet n'est pas d'entrer dans les détails de cette lutte, ils me conduiraient à une polémique que je ne veux pas soutenir. Je raconte des faits malheureusement trop vrais, dont les conséquences durent encore, et je ne puis ni ne veux discuter la valeur des systèmes qui précipitaient les événements.

Robert devint un chef de parti, c'était l'époque de *la Réforme* et de toutes les feuilles de cette couleur. Il fonda un organe de plus, dans lequel Hélène et lui jetèrent le trop-plein de leurs âmes de feu et de leurs imaginations déchaînées. Ils

avaient beaucoup de talent, une éloquence incontestable et ils acquirent une célébrité qui les plaça très-haut dans l'opinion de leurs coreligionnaires. Robert surtout, exalté par l'amour, par le désir de la gloire, par la persécution et le danger, devint un véritable apôtre. Son intelligence prit un développement magnifique, son caractère se transforma. Excepté pour Hélène, toujours souveraine maîtresse de ses volontés et de son cœur, il devint un homme ferme, inébranlable, il devint un penseur, un philosophe profond, auquel il ne manquait qu'un guide sûr pour entrer dans la voie magnifique de la raison, de la religion et de la morale et pour y rendre des services signalés.

Mais il aimait avec passion une femme supérieure qui s'était exclusivement emparée de toutes ses facultés, mais elle faisait luire à ses yeux le prisme du bonheur universel; avant de parler à son esprit, elle parlait à son cœur, elle lui peignait les misères de l'humanité souffrante, elle lui peignait l'injustice de la répartition des fortunes, elle lui disait que Dieu ne l'avait pas fait ainsi et qu'il fallait soulager ces malheureux, en forçant les riches à rétablir d'eux-mêmes l'équilibre dérangé.

Jamais le mot de violence ne sortit de ses lèvres, c'était la conviction, la conviction seule qui devait

agir. Véritables prophètes, ils annonçaient un avenir de gloire et de bonheur universel et réunissaient autour d'eux tous les bons, tous les secourables, afin de forcer les méchants à s'écarter. Rien de spécieux, de chatoyant, de dangereux, comme une semblable doctrine : les âmes généreuses s'y laissent prendre, elle les conduit à leur perte. Hélas ! combien avons-nous vu de papillons imprudents brûler leurs ailes à cette fallacieuse lumière ?

Les cinquante mille francs furent promptement enlevés, le journalisme est un minotaure qui dévore ses victimes. Lorsqu'ils eurent disparu, Hélène proposa héroïquement de vendre le cottage.

Le lendemain la maison fut affichée, le surlendemain un notaire se présenta et en offrit cent mille francs, il n'y avait pas à hésiter, le marché fut conclu tout de suite.

— Quel est donc le millionnaire qui convoite notre bijou ? c'est quelque riche Anglais, pour lequel la célébrité du cottage devient une de ces fantaisies britanniques qu'il faut satisfaire à tout prix.

Le notaire achetait en son nom.

— Tu te trompes, Hélène, tu te trompes exprès peut-être, tu dois savoir comme moi que c'est ma sœur, ce ne peut être qu'elle, et c'est encore une preuve de cette inépuisable bonté, de cette clémence qui ne se dément jamais.

Hélène ne répondit pas, que pouvait-elle répondre?

Ils quittèrent le cottage dès le même jour, emportant avec eux leurs effets, leur seule richesse, et les paquets étaient bien minces. La maison avait été vendue toute meublée. Pierre et sa femme avaient obtenu la permission d'y rester. La cuisinière espérait l'obtenir aussi. Ils n'emmenèrent que Joséphine et s'établirent dans trois petites chambres garnies, sur les quais, au sixième. Ils avaient de l'air, une vue superbe. Le cénacle était encore convenable, on pouvait y recevoir les disciples, ils ne se trouvaient que mieux à leur place sur ces coussins rembourrés de noyaux et sur ces meubles tachés. Ce fut une ovation complète.

Le journal continua; il devint de plus en plus exalté, si bien qu'un jour un mandat du procureur du roi appela Robert de Morfontaine à la barre du parquet. Il en ressentit une grande joie : on allait donc souffrir tout de bon, on allait donc pouvoir expliquer en public, et devant tous, ces systèmes admirables de l'affranchissement de la pensée, de la destruction du mariage, de tout ce qui constituait enfin le renouvellement de l'univers.

Hélène et ses amis montaient si bien la tête du jeune homme, ils l'exaltaient tellement, qu'il arrivait presque à la folie. Il se prépara par des discus-

sions et des discours dont l'auditoire restait émerveillé, et il parut au tribunal comme un triomphateur.

Hélène était au premier rang de l'auditoire avec ses amis. Elle l'encourageait du regard, et jamais elle ne l'avait aimé davantage. Dans un coin obscur, deux autres cœurs dévoués battaient bien plus fort encore, le noble visage d'Isabelle, d'Isabelle méconnaissable et tellement changée qu'elle faisait pitié à voir, était caché sous un voile. Anatole, auprès d'elle, la soutenait de paroles tendres, l'encourageant de mille soins affectueux.

— Vous avez voulu venir, mon amie, il faut vous décider à tout entendre, à tout voir. Si vous m'aviez cru, vous vous seriez épargné des douleurs

Robert fut superbe. Il exposa ses théories, il les développa avec une habileté et une éloquence qui devaient faire des prosélytes. On lui imposa silence, après que les disciples eurent manqué à la dignité de la Cour jusqu'à se permettre des applaudissements.

— La défense n'est pas libre ! s'écria-t-il.

— Elle est libre, si elle se renferme dans les bornes admises par la décence et la convenance morale, répondit le président.

Isabelle pleurait à chaudes larmes, tout en le

blâmant elle l'admirait. Elle ne soupçonnait pas en lui les grandes qualités oratoires qu'il développait en ce moment.

Pendant cette discussion, Anatole s'était levé, et les yeux de Robert tombèrent sur lui. En l'apercevant il se troubla, il chercha à ses côtés, il aperçut une femme en noir, la tête baissée, et devina sa sœur ; il eut un moment d'hésitation si forte qu'elle lui coupa la parole.

On délibéra; la délibération ne fut pas longue, il était condamné d'avance. Le président prononça l'arrêt : un an de prison.

A ce moment un murmure se fit entendre parmi ses dévoués, et en même temps une femme se leva, montrant ses traits pâles et bouleversés; elle fit un pas en avant, du côté de la barre, et dit assez haut pour être entendue de tous :

— Mon frère, mon cher frère, je ne vous abandonnerai pas.

XX

LE PRISONNIER

Robert fut plus touché qu'il n'est possible de le dire. Il connaissait l'exquise délicatesse de sa sœur, il savait combien elle haïssait ce qui pouvait la mettre en évidence, il savait aussi sa haine pour les principes qu'il défendait, et il comprit combien son affection devait être puissante pour qu'elle eût renversé ces barrières. Il la chercha des yeux qu'elle avait déjà disparu, entraînée à demi-mourante par Anatole.

Ses regards tombèrent sur un autre groupe, où il découvrit aussi un visage connu, à côté d'une délicieuse créature qu'il voyait pour la première fois, et dont la physionomie exprimait une admiration évidente et sans bornes. C'était Mellier avec Valérie.

Ils avaient voulu venir, le premier par une sorte d'intérêt bonhomme, tout à fait dans sa nature, la seconde par curiosité. Elle entendait sans cesse

parler à son père de M. de Morfontaine, de son esprit, de son talent, de sa distinction, elle avait grande envie de le connaître, cette occasion se présenta, elle la saisit.

Lorsqu'on emmena le condamné, Hélène resta dans la salle, entourée de sa phalange.

— Veux-tu dire bonjour à ta cousine? demanda Mellier, je serais bien aise de savoir ce qu'elle va faire; Morfontaine en appellera sans doute.

Valérie suivit son oncle; ils percèrent la foule qui leur fit place. Mellier était connu des habitués de sa fille, il allait fort souvent chez elle; la beauté de Valérie fit sensation et plus d'un de ces jeunes fous souhaita qu'elle pût suivre en sa faveur l'exemple d'Hélène.

— Ah! te voilà, mon père; te voilà, Valérie, mon enfant. N'est-ce pas qu'il a été beau? Je suis bien heureuse.

— Bien heureuse! il va en prison!

— Et qu'est-ce que cela fait, ma chère! il est certainement l'homme de Paris le plus remarquable aujourd'hui, et il est à moi, il m'appartient.

— Ah! pensa Valérie, il me semble qu'à sa place je serais plus occupée de ce qu'il va souffrir que de sa gloire.

— Mon père, nous irons le voir en prison, n'est-ce pas? toi aussi, petite, tu y viendras.

Valérie resta sans parler dans ce groupe si animé. Ce qu'elle entendait l'étonnait de plus en plus. Hélène lui tenait le bras, elle ne pouvait s'échapper, et néanmoins elle eût voulu être loin. Si Onésyme apprenait qu'on l'eût vue en pareille compagnie, combien en résulterait-il d'ennuis. Elle se dissimulait le plus possible, mais sa beauté fine, distinguée, mélancolique, attirait tous les regards.

On fit évacuer la salle. La conversation continua sur l'escalier, dans les corridors, jusque dans la rue. Arrivés sur la place du palais, ils se séparèrent. Mellier et sa fille allèrent de leur côté, à la grande joie de Valérie, mais après avoir promis de revenir le soir pour dîner. Selon son caractère capricieux et aussi un peu par politique peut-être, Hélène était bien aise de s'entourer de sa famille, c'était un soutien respectable, croyait-elle, et qui devait la relever dans l'opinion. Elle ne songeait pas qu'un père, autorisant par sa présence les désordres de sa fille, perd ses droits paternels et descend avec elle, plus qu'elle encore, dans la fange où elle se plonge.

En rentrant chez elle, la jeune fille ne pensait qu'à Robert. Jamais rien ne l'avait autant frappée que ce jeune et beau garçon parlant avec son cœur, bravant la persécution, abdiquant les pré-

jugés de sa naissance et de son éducation, et prêchant les doctrines d'amour universel, d'égalité, de charité, exaltant le pauvre et le malheureux aux dépens du riche et du fort. Elle aussi, elle se sentait entraînée, quelques jours encore elle deviendrait son disciple.

L'esprit positif de Mellier n'admettait pas les rêves, mais désirait les réalités, et les réalités suivant son désir. Ainsi, il appelait de tous ses vœux le moment où les conditions deviendraient égales. Ce côté de la doctrine lui plaisait fort, parce que sa vanité y trouvait son profit ; mais quant au spiritualisme, quant à la philosophie, il n'en connaissait d'autre que celle d'Épicure, et le brouet lacédémonien ne lui convenait pas.

Il ne troubla point les pensées de Valérie par ses réflexions. Ils revinrent à la maison après avoir échangé à peine quelques mots. Seulement, comme ils approchaient, Valérie dit à son oncle :

— Il ne faut pas qu'Onésyme sache que je suis allée à l'audience, mon oncle, ne lui dis pas, je t'en prie.

— Oui, monsieur est aristocrate, il n'aime pas les égalitaires et les petites gens.

— Que veux-tu, mon oncle ! les choses sont ainsi, il faut souffrir.

La première personne qu'ils rencontrèrent ce fut Valette, debout à la porte de l'atelier, le visage morose, et qui la reçut fort brusquement.

— D'où viens-tu, Valérie ? demanda-t-il.

— Je suis sortie avec mon oncle.

— D'où viens-tu ? te dis-je. Tu ne réponds pas ! Je sais d'où tu viens. Tu as été voir juger ton extravagante cousine et tu t'es étalée ensuite au milieu de ces gens-là.

— Ce n'est pas vrai.

— Je t'ai vue.

Valérie baissa la tête et se tut ; cet homme la dominait tellement, qu'elle n'osait lui résister en rien. L'amour avait dégénéré en crainte, elle portait ce joug avec une lassitude qu'elle ne cherchait plus à dominer et qui la tuait. Dans la maison chacun s'était accoutumé à cette liaison. Ainsi qu'elle l'avait annoncé depuis le jour de son mariage, madame Valette ne regardait son mari que comme son cousin, rien n'était changé dans leurs relations, ou du moins si peu de chose, que ce n'était pas la peine d'en parler.

A peine se voyaient-ils, leurs appartements étaient séparés. Onésyme dînait rarement à la maison, il ne refusait du reste rien à sa femme, il gagnait beaucoup d'argent, il ne thésaurisait pas. Les travaux actifs lui convenaient. Il allait et courait

sans cesse. Son caractère devenait de plus en plus impérieux, tout devait plier sous lui, excepté Mellier qui s'arrangeait de façon à ce qu'ils n'eussent aucun contact. Valérie menait une vie de galère. Elle ne sortait pas de son bureau, où elle travaillait quelquefois une partie de la nuit, ne fût-ce que pour attendre Onésyme, qui voulait toujours la trouver levée à son retour, et Dieu sait l'heure à laquelle il rentrait quelquefois.

Lorsque, trop lasse, elle secouait sa chaîne et menaçait de la rompre, il la menaçait à son tour de la perdre, de la déshonorer, de la tuer quelquefois. Il se livrait à des actes de désespoir et de fureur qui ne peuvent se rendre. Elle avait peur, elle cédait ; mais chacune de ces scènes était un poignard de plus enfoncé dans sa plaie. Elle prenait cet homme dans une haine qui l'exaspérait, et la moindre circonstance, au point où elle en était venue, devait amener une catastrophe. On sait qu'en pareil cas cette circonstance se présente toujours.

Tel était l'intérieur des Mellier depuis les années où nous avons cessé de nous en occuper. Leur histoire maintenant se rapproche de celle d'Hélène, jusqu'au moment où ces deux histoires n'en font plus qu'une et conduisent au même dénouement.

— Valérie, continua Onésyme ce jour-là, est-ce que tu veux aller chez ta sœur ?

— J'y vas dîner aujourd'hui même, avec mon oncle, mon cher cousin.

— Et moi, je te le défends.

Pour la première fois, et sans qu'elle sût d'où venait sa force, Valérie lui résista. Elle ne répondit pas; mais au lieu de pleurer comme à l'ordinaire, elle se leva, sortit de son bureau et marcha vers sa chambre. Onésyme, furieux, la suivit.

— Tu m'as entendu ? dit-il.

— Oui.

— Et tu m'obéiras ?

— Non.

— Prends garde ! si tu passes outre, si tu vas dans cette maison, j'irai t'y chercher, moi !

— C'est bien, je t'y attendrai.

— Valérie ! Valérie ! tu me pousseras à bout.

— Mon cher Onésyme, tu es un homme d'esprit, tu réfléchiras, et tu ne te donneras pas un ridicule.

XXI

LE PRISONNIER

M. Mellier était la seule personne au monde qui eût quelque empire sur son neveu. Il savait des façons de le prendre, depuis son enfance, avec lesquelles il lui faisait quelquefois entendre la raison.

En cette circonstance il lui représenta l'extravagance de ses prétentions et parvint, après bien des discours, à lui arracher la promesse qu'il ne s'occuperait pas de Valérie et qu'il les laisserait libres de tenir leur engagement, au moins pour ce jour-là.

Cette fois comme les autres, il laissa *le dernier* à Onésyme et chacun fit ce qu'il souhaitait de faire, sans discuter davantage. Valette sortit, Mellier alla dans la chambre de Valérie lui annoncer qu'ils pouvaient partir tranquillement.

Ils arrivèrent chez Hélène au moment où les moins liés avec elle se retiraient, afin de la laisser

dîner. Les autres restaient et ils allaient faire un festin patriotique. Valérie, qui ne s'inquiétait pas beaucoup de ces discussions, s'en effraya presque. Elle se repentit d'être venue et pensa qu'elle et Mellier se trouvaient déplacés dans une pareille compagnie. Un mot d'Hélène la rassura néanmoins dans l'espérance de ce qui devait s'ensuivre.

— Dis-moi, Valérie, tu quitteras ton travail demain vers onze heures! Nous irons ensemble, avec mon père, voir Robert à la Conciergerie. Nous en avons la permission pour la famille.

Elle raconta ensuite ce qui s'était passé dans la prison lorsqu'on y avait conduit Robert, comme quoi il avait été acclamé par les détenus politiques, et tout ce qu'un geôlier, en secret dévoué à leur cause, lui avait raconté à cet égard.

— Je ne sais pas comment cela s'est passé, ou plutôt je m'en doute, madame la comtesse Isabelle de Morfontaine, chanoinesse de je ne sais où, a fait, comme vous le savez, une sortie pathétique et superbe, elle a intéressé tout le monde à sa douleur, elle aura demandé la permission de le voir, on l'aura accordée à la famille, dans laquelle je me trouve comprise, bien entendu, et voilà comment je suis si favorisée.

Pendant ce temps une scène touchante, en effet,

se passait à la prison. Isabelle, conduite dans une salle voisine, y avait reçu les soins que réclamait son état. Un des juges les plus influents, homme d'une grande bonté, la connaissait de réputation. Il savait son dévouement pour son frère, il savait son caractère honorable et sa vie sans tache, il fut touché de cette douleur si sainte et si vive, et vint s'informer de ses nouvelles. Elle pleurait à sanglots dans les bras d'Anatole.

En apercevant le juge, elle n'eut plus qu'une pensée, celle de voir son frère, de le voir sur-le-champ. Elle le lui demanda avec de tels accents, qu'il n'y résista pas.

— Je vous en supplie, monsieur, que mon cousin et moi nous puissions arriver jusqu'à lui. Ce malheureux enfant est égaré; ma voix, en un pareil moment, le ramènera peut-être; il saura que je ne l'abandonne pas, que, malgré tout, ma tendresse lui reste fidèle, et il me reviendra, et il reviendra au bien. Vous avez vu ce dont il est capable, il ne faut pas désespérer d'un si grand esprit et d'un si grand cœur.

Le magistrat fut touché; il répondit que cette permission ne dépendait pas de lui, mais qu'il espérait l'obtenir. Il l'obtint en effet. Lorsqu'il l'annonça à la comtesse, qui avait voulu l'attendre, la joie lui fit presque autant de mal que la douleur.

Elle fut conduite à la Conciergerie : deux grilles la séparaient de son frère; elle l'aperçut et lui tendit les bras, qui se refermèrent dans le vide.

— Mon enfant! mon cher enfant! pourquoi m'avez-vous quittée? lui dit-elle.

— Ma bonne sœur, je vous ai quittée pour être heureux, pour remplir le devoir d'un homme, pour occuper la place qui m'était destinée dans l'histoire de l'humanité. Ne pleurez pas, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie.

— Hélas! le jour où vous couvrez d'une triste célébrité le nom de votre père, où vous reniez vos aïeux, où vous vous jetez dans l'erreur avec délices, vous appelez ce jour le plus beau de votre vie!

— Chère Isabelle, je ne vous convaincrai point et je me donnerai de garde d'y essayer. Laissez-moi plutôt vous remercier de votre tendresse maternelle; je vous connais bien, et je sais tout ce que vous avez souffert de mon triomphe et de ma joie. Il vous est permis de venir me voir, vous viendrez, j'en suis sûr; votre présence me donnera des forces et de l'espoir. N'est-ce pas que vous viendrez?

— Tous les jours, Robert, et je vais implorer votre grâce, je vais implorer au moins un adoucissement à votre sort.

— Je ne veux pas, je prétends être traité comme mes frères.

— Et moi, moi qui suis votre sœur, votre mère, ne ferez-vous rien pour moi, mon enfant chéri ? Je voudrais vous donner mon sang pour racheter votre âme et votre liberté, et je suis impuissante.

— Vous pouvez beaucoup ; soyez bonne si vous rencontrez quelquefois ici des gens qui pourront vous déplaire ; ne me privez pas du bonheur de recevoir en même temps et vous et ceux qui m'aiment autrement que vous.

— Mon Robert, mon cher Robert, ma tendresse ne vous refusera rien, je vous le promets. Je dominerai mes antipathies pour vous rendre heureux, et cependant ! cependant ce sont ces mêmes personnes qui vous ont jeté où vous êtes, ce sont...

— Pas un mot de plus à ce sujet, Isabelle. Je suis engagé de façon à ne pas reculer sans déshonneur; je ne le serais pas, que je ne reculerais pas davantage. N'en parlons plus. Tout pour vous, excepté de quitter la route que j'ai adoptée avec enthousiasme, excepté de me séparer d'une amie qui me devient tous les jours plus chère.

La comtesse, profondément blessée, mais sans irritation, n'ajouta pas un mot. Il n'en fut pas de

même d'Anatole; moins maître de lui, parce qu'il aimait moins, il s'écria :

— Vous êtes fou, mon cher! archi-fou! et c'est ce qu'on peut dire de mieux d'un gentilhomme qui renie, comme vous l'avez fait en face de tous ce matin, et son nom et les dieux de son passé.

— Non, mon cher cousin, je ne suis pas fou : je suis éclairé et vous êtes dans les ténèbres, nous jugeons tous les deux à notre point de vue; il est différent, aussi ne voyons-nous pas les objets de la même manière. Mais ma sœur est bien fatiguée, bien souffrante, emmenez-la, qu'elle se repose, qu'elle reprenne des forces et qu'elle vienne me voir demain.

Madame de Morfontaine avoua qu'elle ne se soutenait plus et accepta le bras du comte pour retourner à sa voiture. Robert lui dit encore bien des douces paroles pour la consoler; mais cette immense douleur n'admettait pas de soulagement.

Isabelle revint, en effet; elle revint plus forte, la prière et un peu de repos lui avaient rendu le courage; elle annonça à son frère les démarches qu'elle avait faites et celles qu'elle comptait faire pour obtenir sa grâce.

A ce mot il s'enleva de toute sa hauteur.

— Je ne veux pas de grâce! s'écria-t-il, je ne

veux rien devoir à ces gens-là. Ma sœur, si vous m'aimez, ne me déshonorez pas.

Les prières, les larmes furent inutiles. Sans jamais sortir des bornes du respect et d'une tendre déférence, il refusa nettement. Madame de Morfontaine se retira désolée. A la porte elle rencontra Hélène, Mellier et Valérie, qui profitaient de la permission obtenue par elle. Elle devint très-rouge en les apercevant, salua sans morgue et sans affectation aucune, et passa. Hélène fit un mouvement pour s'arrêter, elle le réprima d'abord, puis se laissant aller à son impression, elle courut après la comtesse.

— Madame, lui dit-elle, vous l'avez vu ?

— Oui, madame.

— Comment est-il ? Me laissera-t-on pénétrer jusqu'à lui ? On m'a dit que comme nous ne sommes pas mariés suivant vos lois, si vous vouliez vous y opposer je n'arriverais pas, la permission n'étant en ce moment que pour sa famille.

— Mon frère est trop affligé déjà pour que j'ajoute un chagrin de plus à son malheur.

Elles se séparèrent ! Mellier et Valérie restèrent stupéfaits de cette audace. Ils n'auraient pu croire, malgré leur connaissance du caractère d'Hélène, qu'elle oserait arrêter la comtesse et lui parler ainsi en un pareil lieu et en un pareil moment,

Elle les rejoignit, toute fière de ce qu'elle avait fait, et marcha devant eux pour les conduire. La prison lui était familière, elle était déjà venue y visiter plusieurs personnes du temps de Théolème et auparavant, ses amis politiques ayant toujours eu des démêlés avec la justice.

Robert fut appelé, et la scène des grilles se renouvela. Hélène ne s'inquiéta guère d'être entendue, et continua à déblatérer sur les bourreaux, sur les injustices ; son père essaya en vain de l'arrêter.

— Mon Dieu ! Hélène, dit Valérie avec beaucoup de sang-froid, tais-toi donc, on ne te laissera plus revenir.

— Qu'importe ! j'aurai dit la vérité, j'aurai hautement proclamé mon opinion et bravé les tyrans qui nous oppriment. Les privations, les douleurs ne sont rien auprès de cela.

Valérie ne comprenait pas qu'on préférât quoi que ce soit au monde à celui qu'on aimait, elle leva ses beaux yeux sur Robert, pour épier l'effet que produiraient sur lui ces paroles, et demeura plus surprise encore en s'apercevant qu'il les approuvait de toute son admiration.

Il la remercia ensuite, elle-même, de l'intérêt qu'elle lui témoignait, n'étant pas connu d'elle. Valérie resta interdite : la voix de cet homme pro-

duisait sur elle une impression inconnue jusque-là, elle se sentit bien heureuse du peu de mots qu'il lui avait adressés.

Le reste de la visite elle garda le silence, ses yeux ne quittaient pas Robert, elle l'écoutait avec délices, et lorsqu'elle quitta la prison, lorsqu'il lui demanda si elle reviendrait souvent, elle lui répondit :

— Oui !

Comme dans un rêve.

C'était une véritable fascination.

XXII

LE TEMPS PASSE ENCORE

Robert resta en prison le temps qu'il devait y passer, c'est-à-dire une année, pendant laquelle sa sœur vint le voir chaque matin, et Hélène à une heure plus avancée. Elles ne se rencontraient presque jamais. L'influence de celle-ci demeurait la même sur le jeune homme; il conservait son enthousiasme et sa passion, jamais la douce affection de sa sœur ne put diminuer ni l'un ni l'autre.

Il la recevait toujours avec bonheur, l'écoutait avec déférence, et lui répondait imperturbablement la même chose.

— Chère Isabelle, nous ne devons pas causer de ces matières ensemble, vous le savez bien.

Elle se retirait affligée, désespérant de l'avenir, ou bien, se rattachant à une parole, à un geste, à une promesse fugitive, elle cherchait à se persuader qu'il reviendrait un jour et que tous leurs chagrins s'oublieraient.

Robert était devenu un personnage éminent dans son parti; de tous côtés lui arrivaient des lettres de félicitation et de sympathie. Il avait supprimé la particule nobiliaire de son nom, et signait « *Robert Morfontaine.* » Pendant que, chose étrange, mais tout à fait conforme à son caractère, pendant qu'Hélène se faisait appeler partout et signait : « *Hélène de Morfontaine*, » quelquefois même *la marquise de Morfontaine*, dans les magasins à la mode et chez les gens qui ne la connaissaient pas.

Valérie vint très-souvent voir Robert avec sa sœur, et sans elle, accompagnée de Mellier, qui aimait beaucoup *son gendre* (il le laissait appeler ainsi). Valette avait cessé de s'en inquiéter, surtout en apprenant que M. de Morfontaine les recevait seuls et les recevait en amis.

Quand il rencontrait Hélène chez son oncle, il ne parlait jamais de sa position actuelle. Il l'appelait toujours madame Firmont, ne répondait pas lorsqu'elle prononçait le nom de Robert, ou discutait sur un événement arrivé dans sa vie à elle depuis qu'elle avait quitté son mari.

Hélène s'en impatienta un jour et lui dit assez brusquement qu'elle ne s'appelait pas madame Firmont, mais madame de Morfontaine.

— Ah ! c'est un nom de terre apparemment, répondit-il avec indifférence.

Elle n'osa répliquer, malgré sa hardiesse, et ne lui fit plus aucune observation. Elle avait pris au sérieux son rôle de Morfontaine, et tenait autant à la considération des indifférents qu'elle la méprisait autrefois; elle voulait être traitée en grande dame, elle prenait des airs, rudoyait et maltraitait les domestiques, tout en prêchant l'égalité. Onésyme ne lui passait rien en ce genre; en parlant d'elle, en lui parlant même, il ne l'appelait que madame la princesse.

— Je ne reviendrai plus ici tant que tu y seras, Onésyme, lui dit-elle un jour impatientée, quoi que tu en penses, je ne suis point une harengère et les discussions de mauvais ton me déplaisent. Je t'ai dit ton fait, tu crois m'avoir dit le mien, nous sommes quittes, à ce point de vue du moins, car sous bien d'autres nous ne nous acquitterons jamais.

— Et je ne le désire point, ma toute belle, tu peux t'aller faire pendre, ou plutôt fouetter ailleurs, c'est ce qui t'arrivera.

Hélène devint rouge comme une pivoine, et s'avançant impétueusement du côté de son cousin :

— Lâche! s'écria-t-elle, insulter une femme qui ne se défend pas!

— Une femme, toi! une virago, oui, une Thé-

roigne de Méricourt, à laquelle nous verrons un bonnet de la liberté et une pique sur les barricades. Ah ! bien oui, je te ménagerai, citoyenne ! Tu te défendras joliment et de nous deux le plus fort c'est toi.

XXIII

QUERELLES

A dater de ce jour, Valette signifia à sa cousine qu'il lui défendait de revoir Hélène. Il eut même une explication avec Mellier et exigea de lui la promesse qu'il ne permettrait plus à sa fille de revenir.

— Elle nous compromettra tous, mon oncle, c'est une de ces plaies de famille dont il faut se débarrasser lorsqu'on en est affligé malheureusement. Quant à moi, je quitte le logis, j'emmène ma femme et ma cousine, si elle doit remettre les pieds chez nous, entends-tu ?

— Je ne puis cesser de voir M. de Morfontaine, c'est un homme que...

— Que tu appelles ton gendre, mon oncle, ce serait bien drôle si ce n'était pas si dégoûtant. Eh bien ! M. de Morfontaine...

— Il sort aujourd'hui de prison, il donne uu

grand dîner à ses amis pour célébrer cet événement heureux ; nous irons, Valérie et moi.

— Valérie n'ira pas.

— Je suis ma maîtresse, reprit-elle, je puis aller où il me plaît, et il me plaît d'aller chez M. de Morfontaine. M. de Morfontaine est un homme de cœur, un homme d'esprit, un homme persécuté ; il m'a montré un intérêt réel, il célèbre sa sortie de prison, il réunit ses amis pour cela, et moi, qui suis son amie, je n'y manquerai pas.

— Vraiment ?

Il tortillait sa moustache et devenait pâle en l'écoutant.

— Oui.

Mellier, qui prudemment se sauvait de toutes ces querelles, s'éloigna de celle-ci, qu'il croyait orageuse.

Dès qu'ils furent seuls, en effet, Onésyme éclata. Il se jeta sur Valérie, le bras levé, et lui dit, les yeux hors la tête :

— Tu me désobéiras ? tu iras chez ces gens que je déteste ?

— Oui, répondit Valérie, sans s'émouvoir.

— Et tu ne crains pas...

— Quoi ?

— Que je te tue ?

— Tu me rendrais un grand service.

— Mais, malheureuse, où as-tu pris cette résistance, pour la première fois ? qui te l'inspire ?

— Cela t'étonne ?

— C'est cette misérable Hélène qui t'a soufflé ses principes. C'est elle...

— Non.

— Et qui donc, alors ?

— Toi !

— Moi !

— Oui, toi, toi seul, et puisque l'occasion s'en présente, je veux te dire la vérité, Onésyme, je veux que tu saches tout, une bonne fois, ensuite nous nous comprendrons mieux.

— Ah ! il y a donc encore quelque chose à apprendre !

— Sans doute, il y a quelque chose, il y a le secret de mon passé et de mon avenir, voilà tout.

— Parle donc, je t'écouterai sans m'emporter. Au fait depuis quelque temps je te trouve changée du tout au tout. Je te promets d'être calme, cependant ne m'échauffe pas trop les oreilles.

Valérie sourit d'un air méprisant.

— Je ne te crains pas, mon cher, je ne te crains plus. Il vient un moment où l'esclave lassé secoue sa chaîne, ce moment est arrivé pour moi, et j'en bénis la Providence, qui m'a envoyé les forces que je lui ai demandées tant de fois.

— Ah ! ainsi tu ne m'aimes plus, tu veux rompre ?

— Oui, je veux rompre. Quant à l'amour, c'est autre chose.

— Comment ! tu veux me quitter et tu m'aimes encore ?

— Je crois, pour être franche, que je ne t'ai jamais aimé, Onésyme.

— Tu ne m'as jamais aimé ! s'écria-t-il en se levant vivement.

— J'en ai peur, mon cousin. Tu m'as séduite, entraînée ; j'avais seize ans, je ne connaissais pas la vie, je m'ignorais moi-même, je t'aimais depuis notre enfance, je t'ai cru malheureux, j'ai eu d'abord pitié de toi, j'ai voulu te dédommager de ton malheur, je t'ai suivi, sans savoir où tu me conduisais ; tu m'as fait oublier les obstacles élevés entre nous ; accoutumée à te regarder comme un homme supérieur, je n'ai pas fait une réflexion, dès que tu avais parlé, c'était bien. J'ai cédé à ton penchant ; puis est venue l'habitude ; ensuite j'ai compris que je ne pouvais rompre ce lien sans me perdre, puisque j'avais eu l'imprudence de le former ; enfin est arrivée la crainte. J'ai eu peur de toi, de tes violences, j'ai eu peur d'être déshonorée devant tous, j'ai eu peur de tes menaces, et je me suis soumise ; j'ai accepté le joug, mais à

quel prix, mon Dieu ! Je l'ai rongé chaque jour de ma vie, j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir, ma jeunesse s'est étiolée, flétrie, par cette existence misérable. Je suis restée seule, dans cet absurde travail, attachée à ma tâche comme une manœuvre, sans distractions, sans joies, ne voyant que les gens de mon métier et toi ; t'attendant chaque soir, plus tremblante qu'émue, et me disant, lorsque tu m'avais quittée, lorsque je m'enfermais dans ma chambre :

« Encore un jour de passé, mon Dieu ! »

— C'était mon seul bonheur. Je ne songeais qu'à user ma vie, non pas à la changer, je l'avoue. Accoutumée à la douleur, à l'esclavage, j'en acceptais les conséquences et je ne prévoyais, ne désirais rien dans l'avenir, lorsque...

— Lorsque... quoi?

— J'hésite à te le dire, Onésyme, je ne crois pas que tu mérites de ma part le bon procédé de la franchise, tu en abuserais.

— Tu as un amant! interrompit-il, en s'avançant vers elle, menaçant.

— Non, je n'ai pas d'amant, rassure ton amour-propre, je n'ai pas d'amant, je n'en aurai jamais; j'aurai peut-être un mari, c'est possible, et ceci tu ne peux pas m'en empêcher.

— Je l'ai bien empêché une fois.

— Oui, mais alors j'étais ton esclave, je te le répète, aujourd'hui je ne la suis plus.

— Tu aimes quelqu'un, tu es aimée ?

— Oui, mon cousin, j'aime quelqu'un, et depuis que cet amour est dans mon âme, j'ai compris que je n'en avais pas eu pour toi.

— Valérie !

— Oh ! ne prononce pas mon nom ainsi ! ne crois plus m'effrayer, je suis forte contre toi, à présent.

Il y eut un moment de silence, et puis Onésyme reprit :

— Le nom de ce beau séducteur, je te prie ?

— Tu ne le sauras pas, c'est mon secret.

— A quand le mariage ?

— Quand il en sera temps je t'en instruirai, sois tranquille.

— Et où as-tu connu ce demi-dieu, ce héros, si tu es restée seule dans ta boutique, comme tu le prétends ?

— Que t'importe ?

— C'est quelque commis, quelque Joconde de l'aune, quelque Lovelace de comptoir, n'est-ce pas ?

— C'est un homme qui te vaut mille fois, Onésyme, et, de toutes les manières, je ne lui ferai jamais l'injure de vous comparer.

— Et tu as pensé que je permettrais...

— Il faudra bien que tu le permettes.

— Je lui dirai tout.

— Tu n'en auras pas la peine, il le saura par moi.

— Par toi!

— Me prends-tu pour une misérable, qui veut épouser un honnête homme et le tromper?

Valette se mit à rire.

— Alors je suis tranquille, il ne t'épousera pas.

— Il m'épousera... s'il m'aime.

— Comment, tu ne sais pas si tu es aimée?

— Je ne dis point cela, je ne te fais aucune confidence. Apprends seulement que notre chaîne me pèse, que je veux la rompre, qu'il est possible que je me marie et que dans ce cas celui que j'épouserai sera instruit par moi de mon passé; de cette façon je ne craindrai ni la médisance, ni la calomnie.

— Valérie, tu ne me connais donc plus?

— Comment cela?

— Tu n'as donc pas songé que plus tu voudras me quitter et plus je tiendrai à ce que tu ne me quittes pas?

— Que m'importe?

— Je ferai tout pour t'en empêcher, je t'en préviens, et j'en viendrai bien à bout.

— A moins de me tuer, je ne vois pas comment tu t'y prendrais, et je ne pense pas que ton esprit de contradiction aille jusqu'à ce point.

— Tu me fais grande pitié, Valérie.

— Parce que je ne veux pas porter plus longtemps le joug auquel tu m'as condamnée? Je suis d'un avis contraire, moi!

— Nous verrons qui aura raison. Il me suffit de connaître le damoiseau que tu me préfères, et pour ceci je m'en charge. Je lui parlerai et cela ne sera pas long ensuite.

— Tu te battras pour moi, Onésyme? Tu me fais rire, en vérité. Tu veux donc faire comme Don Quichotte et t'escrimer contre les moulins à vent. Car, ajouta-t-elle avec un soupir involontaire qu'elle ne put retenir malgré ses efforts, je n'ai point de fiancé, ce sont des chimères, des projets tout au plus, auxquels je te défie de trouver un empêchement quelconque, par la raison qu'ils n'existent pas.

— Ah! oui, oui, je sais à présent, je devine. C'est quelque ami de Morfontaine, quelque disciple de cet apôtre d'une liberté illimitée. Voilà pourquoi tu veux aller au banquet civique, voilà pourquoi tu es si sûre que ton passé, comme tu l'appelles, ne te nuira pas près de celui que tu aimes. Comment donc! c'est une vertu! du temps de

la révolution on récompensait les filles-mères.

Valérie ne répondit pas, elle prit sa clef pour rentrer dans sa chambre, Onésyme ne chercha pas à l'empêcher.

Lorsqu'elle fut à sa porte, elle se retourna.

— Tu l'as bien entendu, mon cousin, n'est-ce pas? Je suis libre à dater d'aujourd'hui et tout est fini entre nous.

— C'est ce que nous verrons, répondit-il.

XXIV

EXPLICATION

Il faut maintenant retourner en arrière et mettre le lecteur au fait des nouvelles idées de Valérie et de la source où elle avait puisé la hardiesse de ses démarches et de ses opinions. Elle allait souvent avec son oncle, quelquefois avec Hélène, à la prison de Robert. Elle le vit d'abord avec curiosité, puis avec intérêt, puis avec plaisir, puis il devint l'unique occupation de sa pensée, et enfin un jour elle s'aperçut qu'elle l'aimait.

Son premier sentiment fut une vive douleur, elle dit qu'elle était malade et resta dans sa chambre à pleurer. Elle se représenta les impossibilités de toutes sortes qui la séparaient de lui, elle se rappela les liens qui l'unissaient à Hélène, qui ne céderait certainement pas ses droits, elle se répéta sur tous les tons qu'il ne l'aimait point, qu'il ne songeait à elle que comme à une indifférente, rien n'y fit.

A dater de ce jour aussi, elle prit son cousin en

horreur, elle détesta sa vie passée et se jura qu'elle briserait avec elle.

Les principes de Robert, les opinions qu'il professait, ne le rendaient pas bien sévère pour les fautes de ce genre, elle ne s'inquiéta donc point de l'opinion qu'il aurait d'elle, elle valait bien Hélène, après tout ! et puis il y avait dans son cœur un amour si grand, une passion si vraie, qu'elle fut heureuse de cette passion, de cet amour, et qu'elle se dit :

— Hélène ne l'aime pas comme moi !

Pendant un mois ou deux Valérie vécut de cette affection. Onésyme, presque toujours absent, refroidi et calmé par une possession tranquille, ne lui rappela son existence que par quelques boutades qu'elle ne releva pas, réservant ses forces pour un moment décisif, et n'étant pas encore assez soutenue pour lever l'étendard de la révolte contre celui dont elle était depuis si longtemps l'esclave et la victime.

Un matin Mellier la conduisit à la prison ; comme ils y entraient, la comtesse Isabelle en sortait avec Anatole. Valérie entendit la comtesse qui disait :

— Connaissez-vous cette jeune personne, mon cousin ? elle est fort jolie, elle a l'air décent et convenable.

— Ce n'est pourtant que la cousine de l'*autre*, répliqua le comte.

— Ah ! tant pis ! elle est bien mieux que sa cousine.

Valérie emporta ces paroles en son cœur, en rougit de joie. Ils entraient alors dans la pièce où se tenait Robert, pour lequel on n'était nullement sévère et qui, hors la liberté de sortir, faisait à peu près ce qu'il voulait dans la prison. Ils le trouvèrent fort occupé à corriger les épreuves d'une brochure socialiste qui allait paraître, et d'un journal de même sorte qu'il avait créé sur une grande échelle.

Mellier en causa avec lui, non pas en homme convaincu, mais en homme prudent. Il lui fit observer que, s'il continuait ainsi, sa fortune passerait en amendes, en confiscations et en dilapidations de ce genre.

— Que m'importe ! s'écria-t-il, pourvu que la cause de l'humanité triomphe et que j'aie l'honneur de l'avoir servie.

Valérie le regardait avec admiration, elle devenait son serviteur le plus fervent et le plus convaincu. Il n'eût pas fallu lui demander d'explication sur sa croyance, elle eût répondu seulement :

— Je crois parce qu'il a dit.

Elle n'avait d'autre science que celle du cœur.

— Hélène est bien aussi apôtre que moi, ajouta-t-il, quoiqu'à mon sens elle prenne une mauvaise voie pour la propagation de nos idées. Elle ne viendra pas aujourd'hui, elle est à Melun, où se donne un banquet en son honneur, et vous me feriez bien grand plaisir, mon cher Mellier, si vous vouliez vous charger d'une commission qu'en son absence je n'ose confier à personne.

— Tout à vos ordres, répondit le complaisant père.

Il lui expliqua ce qu'il désirait. C'étaient des courses chez ses imprimeurs et chez plusieurs confrères. Elles devaient être faites sans retard.

— J'irai donc, et je vous laisserai Valérie, je la reprendrai en vous rendant la réponse, à moins qu'elle ne préfère s'en aller ou qu'elle ne vous gêne.

Valérie rougit de bonheur à l'idée de ce moment passé avec lui; quant à Robert, il répondit vivement :

Valérie ne me gêne pas, au contraire, elle me rendra service, sa présence m'empêchera de travailler. Je suis très-fatigué, il ne me viendra personne aujourd'hui, je le sais, et si j'étais seul je ne pourrais m'arracher à ces pages qui m'implorent.

— Reste donc, Valérie, je tâcherai de n'être pas trop longtemps.

— Tous nos amis sont avec Hélène, ma sœur vient de s'en aller, nul ne verra donc Valérie ici, ni n'en pourra médire, continua Robert en riant.

— Ah! cela m'est égal, répliqua Valérie.

Mellier avait déjà fermé la porte.

— Cela vous est égal, Valérie! Permettez-moi d'en douter; car, bien que je sois un prisonnier, nous n'en sommes pas moins en tête-à-tête pour cela.

— Eh bien! quel mal y a-t-il?

— Aucun, sans doute, quoique tout le monde n'ait pas les mêmes idées sous ce rapport. Et, si vous vouliez vous marier, par exemple, les honnêtes commerçants auxquels vous auriez affaire pourraient trouver cela mauvais.

— Je ne veux pas me marier.

— Quoi! jamais?

— Non, répondit-elle avec un soupir.

— Pas même comme Hélène?

— Oh! répliqua-t-elle, en se troublant beaucoup, je n'ai pas l'esprit, je n'ai pas la beauté d'Hélène, personne ne m'aimera comme elle, et d'ailleurs je ne rêverais pas le même bonheur.

— Et quel serait votre rêve, Valérie?

— Pourquoi vous en inquiéter, monsieur? pourquoi vous ennuyer d'illusions qui ne se réaliseront jamais?

— Qui sait?

— Moi, je le sais, moi, je n'en doute pas, est-ce que je ne serai pas toujours malheureuse?

— Dites toujours. Qui peut deviner l'avenir? Voyons, quels sont vos rêves?

— D'abord, je voudrais vivre à la campagne, dans les champs, dans les bois, dans les blés.

— Souhait de Parisienne, souhait bien adorable, j'ai été comme cela, poursuivit-il avec mélancolie; moi aussi j'ai rêvé les champs, les bois et les prairies. Ah! peut-être...

Il s'arrêta, un nuage passa sur son front.

— J'étais bien heureux au cottage, murmura-t-il, c'était le beau temps de ma jeunesse.

Il y eut un moment de silence; il reprit, en faisant le geste de chasser une pensée importune :

— Après, Valérie, après? Que voudriez-vous encore à la campagne? Un mari, n'est-ce pas?

— Mais...

— Oui, un mari. Et quel mari? un amant; mais ce mari, cet amant, devra-t-il être un maître ou un esclave?

— Ni l'un ni l'autre, un ami.

— Très-bien. Ah! vous ne voulez pas dominer avant tout?

— Non, je voudrais, au contraire, un homme dont l'intelligence, dont la force pussent être mon

appui et mon soutien. C'est si bon, cela doit être si bon de s'appuyer sur un bras, sur un cœur, sur une âme supérieure, et de se laisser conduire par ce que l'on aime !

Robert la regarda avec une sorte d'attendrissement dont il ne fut pas le maître.

— Ah ! pensa-t-il, quel dommage qu'Hélène ne soit pas ainsi. Elle est bien jolie cette jeune personne, elle a du cœur, elle ne sera point heureuse, elle ne trouvera pas ce qu'elle attend.

— Je vous ennuie, monsieur, poursuivit Valérie en voyant qu'il ne parlait pas.

— Non, non, loin de là. Vous avez réveillé en moi les anciennes idées de ma jeunesse, vous m'avez présenté mes plus chers souvenirs. Ce temps où seul, près de ma sœur, sous nos grands arbres, je me promenais en lisant mes poëtes favoris, en essayant moi-même de rendre ce que je sentais si bien après les avoir dévorés. Comme la nature était belle ! comme mon avenir etait riant ! Je ne pensais guère alors à devenir un chef de parti, un homme célèbre... j'étais tranquille, j'étais heureux !

Il sourit avec une certaine amertume. Valérie crut trouver un regret dans ce sourire et, pour la première fois, un rayon d'espoir commença de luire à ses yeux. Robert, emporté par son imagi-

nation, ramené dans cette route, qui était la sienne et dont la passion seule l'avait écarté, Robert se laissa aller à une émotion douce et communicative, il revint sur son enfance, il la raconta à Valérie, qui l'écoutait avec toute l'avidité de sa tendresse, et ce fut pour lui le plaisir du fruit défendu, Hélène ne lui permettant jamais un souvenir où elle n'avait pas sa place. En une heure de conversation il s'établit entre eux une intimité que la conformité des goûts devait rendre solide et augmenter encore.

Après Robert ce fut Valérie qui parla, non de son passé, sur lequel il ne lui fit pas de questions, il le connaissait, mais de l'état de son cœur, mais de ses désirs, de ses espérances. Elle lui raconta sans le vouloir, sans s'en douter, elle lui raconta son amour pour lui, amour qu'il ne soupçonnait pas et dont il s'étonna tellement qu'il crut s'être trompé et qu'il éloigna cette idée.

Il prit cependant pour Valérie une de ces sympathies subites, qui, dans l'avenir, deviennent souvent un sentiment puissant et profond, et qui souvent aussi ne vont pas plus loin que ce commencement.

— Vous serez mon amie, Valérie, lui dit-il, nous causerons ensemble, je vous dirai ce que je ne puis dire à Hélène, car Hélène ce n'est pas une femme

au moins, c'est un héros, c'est un savant, c'est un philosophe, c'est une maîtresse aussi, mais ce n'est pas une amie !

— Hélas ! Robert, répliqua Valérie en secouant la tête, je le veux bien, mais Hélène ne le permettra pas, Hélène ne m'aime point, elle vous empêchera de m'aimer. Non pas qu'elle me craigne, Hélène est trop orgueilleuse pour craindre personne, mais parce qu'elle me hait.

— Je ferai qu'elle vous aime comme moi.

— Vous, Robert ! c'est Hélène qui fera que vous me détestiez comme elle, je la connais.

— Vous ne me connaissez pas, moi !

— Bien sûr ?

— Vous verrez, laissez passer le temps et vous me jugerez mieux.

— J'aurai donc un ami, moi que personne n'aime, mon Dieu ! quelle joie, quel bonheur ! Comme il faut peu de chose pour changer la face d'une vie, et que mon oncle a donc bien fait de nous laisser seuls !

XXV

L'AMITIÉ

Depuis cette conversation, Valérie ne put chasser de son cœur une espérance que les confidences de Robert ravivaient sans cesse. Il ne cessait de se plaindre du peu de sympathie existant entre Hélène et lui ; tout en l'adorant, disait-il, tout en la portant sur les nues, il ne trouvait pas en elle ce qu'il trouvait en Valérie : cette douceur, cette tendresse, ces épanchements qui lui rappelaient Isabelle et qui la remplaçaient auprès de lui.

Elle se disait qu'il finirait peut-être par se lasser de cette passion, de ces éclats, de cette publicité dans son existence, et qu'il jetterait un œil d'envie vers une retraite bien cachée, bien fleurie, qu'il songerait à être aimé pour lui-même et non pas pour le bruit qui se faisait autour de son nom. A force de se le répéter, elle se persuada presque ; et à mesure que sa croyance en Robert grandissait,

son dégoût pour Onésyme grandissait aussi. On a vu jusqu'où il l'avait conduite.

En le quittant elle se sentit si fière d'elle-même, si satisfaite, qu'elle en aurait presque sauté de joie.

Onésyme était resté à la même place, lorsqu'elle fut sortie. Toutes ses passions bouillonnaient dans son sein. Il ne l'aimait plus d'amour depuis longtemps, cependant à l'idee de la perdre, il lui sembla qu'il l'aimait encore, il lui sembla qu'il ne pourrait vivre sans elle et qu'il lui fallait la reprendre à tout prix.

Il songea qu'elle se préparait à se rendre à ce dîner qu'il avait défendu ; à la façon dont elle lui avait parlé, il comprit sa déchéance, il comprit qu'elle irait nonobstant, et il chercha quel obstacle matériel il pourrait apporter à sa désobéissance. Il n'en trouva point. Valérie était fille à les vaincre tous, ne fût-ce que pour prouver son indépendance. Il ne lui connaissait pas une affection qu'il pût lui jeter pour barrière, et dans la famille Mellier les principes n'étaient pas assez solides pour que le soin de sa réputation l'arrêtât.

Valérie trouva Robert en nombreuse compagnie. Les compliments s'échangeaient dans tous les coins, on se félicitait, on s'embrassait, c'était une joie universelle. Valérie eut bien de la peine à arriver

jusqu'au héros du jour. Dès qu'il l'aperçut il l'appela.

— Ah ! petite cousine, lui dit-il, c'est bien à vous d'être venue !

Et il lui serra la main avec une affection qui la trompa d'autant mieux qu'elle le trompait lui-même. Il la suivit de l'œil, et lorsqu'il put se débarrasser de ceux qui l'entouraient, il courut auprès d'elle, s'assit et commença cette conversation intime dans laquelle il ne lui cachait pas une de ses pensées.

— Vous êtes bien heureux, lui dit-elle.

— Bien heureux d'être libre, certainement ; mais je voudrais faire autre chose de ma liberté, je voudrais quitter un peu ce tourbillon, ces luttes, et aller me reposer quelques mois, soit à la campagne, soit en voyage. Hélène n'entendra pas cela, elle est enivrée de mon triomphe, elle est ravie de posséder un organe de plus et sur une plus grande échelle, nous voilà attachés tous les deux à la glèbe du journalisme, nous ne pourrons plus la quitter.

— Vous n'avez pas de volonté, Robert, vous vous laissez mener comme un enfant, et vous vous plaignez ensuite.

— Ma chère Valérie, vous qui connaissez Hélène, vous savez combien elle est envahissante, et vous

comprendrez que, si je veux être tranquille, il faut lui céder en tout. Je hais les scènes.

— Ce n'est pas là du bonheur, Robert, ce n'est pas du bonheur, du moins comme je l'entends.

— C'est du bonheur parce que je l'aime et que tout ce qui vient de l'objet aimé est du bonheur, même les larmes.

Valérie eut un frisson qui la traversa tout entière, il s'en aperçut et lui demanda ce qu'elle avait.

— Rien, répondit-elle, j'ai froid.

Hélène, qui pérorait dans une autre pièce, n'avait pas découvert ce tête-à-tête; lorsqu'elle eut fini elle chercha Morfontaine et l'aperçut auprès de sa cousine.

— Ah! dit-elle avec un regard étincelant, que faites-vous là?

— Tu le vois bien, nous causons.

— Et quelle nécessité de causer avec mademoiselle Valérie, s'il vous plaît? lorsque vous avez là des convives, des personnes haut placées, la tête de notre parti, et que chacun vous demande, que chacun s'étonne de votre disparition. Est-ce ainsi que vous entendez votre devoir? Est-ce ainsi que vous croyez garder votre place?

Ses yeux et ses lèvres distillaient le fiel, Valérie la connaissait trop bien pour ne pas comprendre

qu'à dater de ce moment la guerre s'allumait. Elle se leva et dit à Robert :

— Allez, allez, ne manquez pas à votre devoir de prophète, nous reprendrons la conversation dans un autre moment.

— Vraiment? Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Je ne vous savais pas si liés ensemble, et vous me faites plaisir de me l'apprendre, j'adore les familles unies.

Robert était déjà parti ; avant de le suivre Hélène dit à Valérie :

— Écoute, ma chère enfant, ne va pas croire que je sois jalouse, je ne le serai jamais, je sais trop ce que je vaux et Robert ne trouvera pas aussi bien que moi, sous aucun rapport. Cependant je t'engage, pour toi ma petite, à modérer tes transports et à ne pas avoir l'air de l'adorer ainsi, on se moquerait de toi, et il ne t'en reviendrait pas autre chose, c'est moi qui te le dis.

Elle la quitta après cette harangue, et de toute la soirée Robert ne put se rapprocher de Valérie.

Le lendemain, en retrouvant Onésyme doux et placide, elle ne put retenir un mouvement de surprise. Elle ne s'en offensa pas, au contraire, elle s'en réjouit, mais elle s'en étonna.

— Allons! décidément, il ne m'aimait plus, et nous étions parfaitement d'accord.

Il l'observait du coin de l'œil, il crut avoir fait merveilles et se promit de continuer ; lorsqu'elle retourna à ses registres, il la suivit.

— Je t'ai obéi, Valérie, lui dit-il, tu le vois, et d'autant plus facilement, qu'après le premier moment d'amour-propre et de taquinerie passé, je me suis avoué à moi-même que j'en étais ravi, que la chaîne me pesait autant qu'à toi, et que, ma foi ! nous serions beaucoup plus heureux chacun de notre côté. J'en ai déjà fait l'expérience, elle a réussi à merveille, et toi ?

— Moi, Onésyme, répondit-elle froidement, je n'ai aucune confidence à te faire, tu le sais. Tu n'es pas de ceux dont on fait un ami quand on n'en veut plus faire un amant, il faut pour cela un fond d'estime que je ne saurais t'accorder, conviens-en. Garde donc tes secrets et ne me demande pas les miens, ils ne t'appartiennent plus. Laisse-moi travailler, je te prie, je suis fort en arrière.

— A ton aise, ma belle, je ne te gênerai pas longtemps.

Lorsqu'il fut sorti, Valérie essaya de fixer son esprit sur ses colonnes de chiffres sans y réussir. Malgré elle elle pensait à Robert et à la difficulté de le voir maintenant sous les yeux d'Hélène. A la prison, Hélène, absorbée par la création de ce journal, par les courses et les démarches qu'il néces-

sitait, ne venait que fort tard près de son amant ; Valérie avait le temps d'arriver, de rester deux heures le matin sans que personne le sût. A présent ce serait impossible, Hélène verrait et compterait ses visites, et Dieu sait ce qu'elle en déduirait.

— Elle me chassera, c'est sûr. Ne m'a-t-elle pas chassée une fois et pour moins ?

Cette inquiétude la poursuivit et la rendit triste toute la journée. Elle se résolut à savoir la vérité.

XXVI

LE REVERS DE LA COLLINE

Valérie ne s'était pas trompée, Hélène la reçut froidement, elle lui montra un étonnement peu aimable de la voir si tôt, pourtant elle ne lui dit pas de ne point revenir. Elle ne l'engagea pas, elle la souffrit. Valérie n'en demandait pas davantage, elle vint et n'eut pas l'air de croire qu'on la supportait seulement.

Robert se montra amical, bien que réservé; en présence de sa maîtresse, il affectait de rire, de traiter Valérie de petite fille, elle avait en effet l'air très-jeune.

Depuis longtemps, depuis sa sortie de prison surtout, l'humeur d'Hélène lui semblait difficile à supporter. Ce hérisson, toujours prêt à lancer un dard, qui l'avait séduit d'abord par son étrangeté, perdait de jour en jour son prestige. Un matin, après une discussion assez vive, il sortit seul;

instinctivement il se dirigea vers la rue du Sentier, et monta au bureau de Valérie.

En l'apercevant elle poussa un cri de surprise et de joie, elle n'eût jamais pu en espérer autant. Il lui raconta ce qui venait de se passer, et ajouta avec beaucoup d'affection :

— J'ai pensé à vous, qui êtes mon amie, et j'ai éprouvé le besoin de chercher ici des consolations.

— Merci, Robert, merci, venez-y toujours, d'ailleurs elle ne vous y rejoindra pas et ne songera point que vous y êtes.

— C'est mal à Hélène de me tourmenter ainsi, moi qui l'aime tant !

— Vous l'aimez toujours ?

— Sans doute.

— Toujours ? de la même manière ?

— Absolument.

— Cependant autrefois vous ne vous plaigniez pas d'elle.

— C'est qu'elle n'était pas ainsi, ou bien que je n'avais personne à qui me plaindre.

— Votre sœur...

— Ma sœur ! Ah ! jamais, jamais, ma sœur ! elle serait trop fière et trop heureuse de mes plaintes.

Robert resta une heure auprès d'elle. Une heure ! c'était beaucoup pour une première escapade. Il en

sortit très-pressé de retourner près d'Hélène et un peu honteux de sa levée de bouclier.

C'était beaucoup cependant, et Valérie le sentit à merveille. Elle se dit que puisqu'il la cherchait dans ses peines, il la chercherait bientôt dans ses joies, et qu'elle finirait par lui devenir indispensable. Elle resta plusieurs jours sans aller chez Hélène, elle en fut récompensée, Robert parut.

Il était triste : après lui avoir serré la main, il s'assit sans rien dire.

— Qu'avez-vous, Robert? lui demanda-t-elle.

— Je suis fort contrarié, ma chère, une nouvelle saisie, une nouvelle confiscation sans doute, une nouvelle prison, une nouvelle amende, toute ma fortune y passera. C'est un parti pris, je le vois bien, on veut ruiner nos journaux et ne pas nous laisser d'argent.

— Vous devriez leur céder, pour conserver ce qui vous reste, mon ami.

— Moi, jamais ! je lutterai jusqu'à la fin. Baisser pavillon devant eux, m'avouer vaincu, donner raison à ma sœur, à ma famille, à mes anciens amis, qui m'ont prédit ce qui m'arrive, non, non, mille fois non ! et Hélène, d'ailleurs !

— Ah ! mon pauvre Robert, où vous a-t-on conduit !

— Qu'importe ! s'écria-t-il en frappant forte-

ment le talon de sa botte par terre, j'y suis et j'y resterai. Ne m'en parlez plus.

En ce moment la porte s'entr'ouvrit et la tête d'Onésyme se montra, pâle et irritée.

— Ah ! pardon, dit-il en se retirant, je vous dérange.

Et il referma vivement.

Robert s'était levé pour le saluer, en homme de bonne compagnie qu'il était toujours. A cette brusque sortie il regarda Valérie tout étonné.

— Qui est-ce donc ? demanda-t-il.

Il n'avait jamais vu Valette.

Valérie ne put s'empêcher de rougir, en répondant :

— C'est mon cousin, Onésyme Valette.

— Ah ! oui, votre Hélène, à vous.

— Je n'ai plus d'Hélène, répondit-elle gravement.

— Quoi ! c'est fini ?

— C'est fini et fini pour la vie.

— Tant mieux, car vous n'étiez pas heureuse, à ce qu'il paraît.

— C'est donc pour cela que vous appelez Onésyme *mon Hélène ?* reprit-elle avec une certaine amertume. Brisons là, n'en parlons plus. Causons de vous. Vous allez retourner en prison, apparemment.

— Et vous viendrez m'y voir.

— Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, Robert ?

— Dites, ma chère enfant, je vous en voudrais de me la cacher.

— Eh bien, avant une heure Hélène saura que vous êtes ici. Onésyme et elle se détestent et il ne manquera pas de l'instruire sur-le-champ. C'est une épée à deux tranchants dans sa main. Hélène furieuse vous défendra de revenir et vous ne reviendrez pas.

— Je reviendrai.

— Nous verrons.

Cependant, tout en protestant de son courage, à dater de ce moment Robert fut distrait, il leva le siége bientôt, et tendit la main à Valérie, qui la retint quelques instants dans les siennes.

— Adieu, Robert, dit-elle en appuyant fortement sur ce mot, *adieu*.

— Non pas *adieu*, mais *au revoir*.

— Quand vous aurez besoin de moi vous m'appellerez, n'est-ce pas ? Je viendrai, n'importe où.

Il sortit sans répondre, après lui avoir seulement fortement serré la main de nouveau, et il retourna chez lui, un peu troublé de ce qui l'y attendait peut-être.

Il trouva Hélène très-rouge, mettant son chapeau

à la hâte, comme une femme emportée par la colère ou par une passion violente. En l'apercevant elle poussa une exclamation.

— Ah ! c'est vous, j'allais vous chercher.

— Où cela ?

— Où vous étiez, chez la sainte Valérie, apparemment. Ah ! elle se donne de ces airs-là, nous verrons.

— Je ne te comprends pas.

— Vous me comprenez fort bien et vous savez que je dis la vérité, monsieur de Morfontaine. Vous savez qui m'a prévenue, et voici la lettre, ce n'est pas un mystère. Mademoiselle Valérie compte vous épouser, elle a rompu pour cela avec Onésyme, c'est une affaire arrangée et je n'en savais rien ! Vous eussiez dû m'en prévenir au moins, et cela n'est pas honnête pour un gentilhomme si poli d'ordinaire.

— M'épouser ! Valérie ! tu es folle, Hélène. Je ne lui ai jamais dit un mot d'amour, je le jure sur l'honneur.

Hélène fut frappée de ce mot, Robert ne se parjurait pas, elle le savait.

— Réellement ! Eh bien, elle y compte cependant. Si vous ne l'aimez pas, elle vous aime, et vous vous laissez aimer, c'est déjà trop.

Robert devint très-rouge

— En vérité, Hélène, tu m'apprends ce que j'ignorais, et je te le répète, je te jure sur l'honneur que jamais un mot de ce genre n'a été prononcé entre Valérie et moi. Je passais ce matin devant chez elle, je suis monté, par hasard, afin de lui conter, ainsi qu'à ton père, ce qui nous arrive; je te l'aurais dit en rentrant, rien de si naturel, et je ne vois réellement pas d'où viennent ce courroux et ces belles phrases.

Hélène réfléchit pendant qu'il parlait. Tout cela pouvait être vrai. Onésyme avait pu saisir cette occasion de la tourmenter, sa haine et sa jalousie y trouvaient leur profit toutes deux. D'ailleurs n'était-ce pas descendre que de se montrer inquiète, et sa puissance sur Robert ne tenait-elle pas beaucoup à l'opinion qu'elle avait d'elle-même? Elle surveillerait sans montrer de défiance, de cette façon on ne se cacherait pas et elle saurait la vérité plus facilement.

— Allons, Robert, pardonne-moi, reprit-elle en souriant, et elle était réellement belle ainsi, j'ai bien de la peine à me pardonner à moi-même. J'ai agi comme une femmelette jalouse, moi qui suis si loin de la jalousie et qui la méprise tant. Vois ou ne vois pas Valérie, fais ce qui te plaira à cet égard, peu m'importe. Est-ce que cela peut m'atteindre? Est-ce que Valérie est quelqu'un pour l'amant

d'Hélène? Je ne veux pas donner à Onésyme la joie de croire que sa sotte lettre ait pu élever le moindre nuage entre nous. Nous avons d'ailleurs autre chose à penser. Un nouveau triomphe s'apprête pour toi et il faut nous y préparer.

— Si nous avons beaucoup de triomphes de cette sorte, cela ne durera pas longtemps, Hélène.

— Et notre nom à la tête de tous les autres! Et nos frères enthousiasmés, fiers de leurs martyrs, les comptes-tu pour rien?

Elle le reprit avec ce mirage; après une heure de conversation, elle lui avait rendu l'exaltation, le fanatisme qu'elle lui inspirait d'ordinaire et que les réflexions de Valérie avaient un peu calmé, bien qu'il ne le montrât pas. Il la quitta pour se rendre au bureau de son journal, et lorsqu'il y entra, la première chose qu'il vit ce fut une lettre d'Isabelle, posée sur son pupitre; il s'empressa de la décacheter.

La pauvre femme avait appris les nouvelles persécutions qui s'elevaient contre son frère, elle le conjurait de venir la voir, de renoncer à cette voie, qui serait pour lui la ruine; elle lui montrait le précipice dans lequel il allait tomber, et le suppliait au nom de sa mère de s'arrêter, s'il en était temps encore.

— « Je sais qu'on *veut* vous détruire, mon cher

» Robert, vous annihiler, vous et les vôtres ; on en
» viendra à bout, et c'est folie de continuer la lutte :
» vous succomberez. Si madame Firmont est indis-
» pensable à votre bonheur, gardez-la, je n'ai pas
» le pouvoir de m'y opposer ; mais si elle vous aime
» elle doit m'aider à vous retenir, tandis qu'elle
» vous pousse en avant, je le crains. »

Le reste de la lettre était dans le même sens. Les craintes maternelles de la comtesse s'exprimaient avec cette tendresse qui depuis son enfance l'avait gardé de tous les dangers. Il ne put s'empêcher d'en être ému, et, reprenant son chapeau, il courut chez sa sœur.

Isabelle le reçut par des sanglots et des larmes, elle l'embrassa mille fois, l'appelant son fils, son enfant bien-aimé, et le suppliant de ne pas la faire mourir de douleur. Il lui rendit ses caresses, lui jura qu'il l'aimait toujours, mais qu'il ne pouvait ni ne voulait abandonner ceux avec lesquels il s'était engagé, qu'il continuerait nonobstant, et que, s'il succombait à la fin, ce serait avec honneur et en défendant ses croyances. Isabelle n'en put tirer autre chose.

Les larmes de la comtesse couvrirent le visage de Robert ; il en fut touché malgré lui, et s'efforça de la rassurer en lui montrant un avenir meilleur.

— Non ! non ! répliqua-t-elle, non, votre avenir est perdu, vous êtes entraîné, vous le serez si loin peut-être que l'on ne pourra vous suivre. Mon enfant ! mon enfant ! au moins croyez-le, vous aurez toujours votre sœur !

XXVII

DÉCEPTION

Le procès eut lieu, Robert fut de nouveau condamné, d'abord à la prison, ensuite à l'exil, et le journal frappé d'une telle amende, qu'à moins d'une folie complète il n'y avait pas moyen de le continuer. Or, Hélène n'était pas folle ; elle voulait l'éclat, ce qu'elle appelait la gloire, mais non pas la misère ; elle voulait confesser sa foi, mais non pas aller jusqu'à mendier en son nom.

Elle se soumit à l'arrêt et elle engagea Robert à s'y soumettre, heureuse d'ailleurs de partager son exil, de l'enlever à toutes les autres, qui n'oseraient certainement pas le suivre, puisqu'elle le suivait. Madame de Morfontaine était au désespoir, et elle le laissait voir à tout le monde, tandis que Valérie, tout aussi affligée qu'elle, se contraignait et ne montrait rien, autant par prudence que par fierté ; Robert ne semblait pas s'occuper d'elle, il la fuyait.

Le jour était pris pour le départ. La veille au

soir, Valérie, seule dans son bureau, pleurait silencieusement appuyée sur sa main. Les domestiques étaient en bas. les commis partis, Mellier à son cercle, Zénaïde endormie, Valette absent depuis un mois. On sonna à la porte de l'appartement : elle se décida à ne pas ouvrir, la vue d'un indifférent lui étant impossible à supporter dans un moment semblable. On sonna plus fort et avec impatience; elle tressaillit, une idée lui vint qui la fit rougir jusqu'au front.

— Si c'était lui!

Elle se leva comme mue par un ressort et courut ouvrir. C'était Robert.

— Ah! dit-il, j'ai cru que vous ne vouliez pas me voir, Valérie, et j'étais triste de m'en aller pour longtemps sans vous serrer la main.

Elle marcha devant lui, elle était incapable de parler. Lorsqu'il vit à la lumière ses yeux baignés de larmes, son visage bouleversé, il s'approcha vivement et lui demanda si elle avait quelque chagrin. Valérie continua à pleurer silencieusement.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Valérie? reprit-il, vous m'effrayez.

— N'est-il donc pas naturel, si je suis votre amie, Robert, que je pleure sur votre exil?

— Est-ce cela, est-ce cela seulement?

— Ah ! vous ne m'aimez pas, puisque vous ne comprenez pas mes larmes.

Ce cri, échappé du cœur, retentit à celui du jeune homme et le fit battre plus vite. Pour une nature comme la sienne, être aimé ainsi, depuis si longtemps, sans que cet amour se fût trahi par aucune exigence, par aucun éclat, c'était une grande séduction. S'il eût cédé à son premier mouvement, il eût prononcé un de ces mots qui changent et dominent la vie, il eût accepté cet amour qui s'offrait à lui plein de charmes et de quiétude. Le souvenir d'Hélène, de ses engagements avec elle, de son caractère, le souvenir surtout de ceux qu'il appelait ses frères et qui le regardaient comme aussi attaché à cette femme pour l'éternité qu'à eux, le retint.

Il chercha une phrase de reconnaissance et d'amitié ; malgré lui, cette phrase fut empreinte de tendresse, tellement que le cœur de Valérie en déborda de joie. Après cela ils restèrent quelques instants près l'un de l'autre, la main de Robert dans celle de Valérie, sans se parler, tous les deux craignaient de se trahir. Enfin elle rompit le silence, elle avait moins peur.

— Est-ce que vous ne reviendrez plus, Robert ?

— Non, murmura-t-il.

— Je ne vous reverrai jamais ?

— Rien ne vous empêche de me rejoindre.

— Et Hélène !

— Hélène est votre cousine, et vous pouvez venir la retrouver.

— Vous savez bien que je ne le puis pas ! d'ailleurs je ne le veux pas.

— Pourquoi ?

— A quoi bon vous le dire, Robert ? à quoi bon nous entretenir de moi ? Parlons de vous, qui consacrez à votre cause tout ce que vous ne lui aviez pas donné déjà. Je ne me suis jamais occupée de ces graves matières, je ne sais si vous avez tort ou raison ; mais je sais que je hais ces doctrines qui vont vous arracher à mon amitié, vous envoyer au bout du monde, peut-être aussi vous enlever le reste de votre fortune, qu'elles ont déjà si singulièrement diminuée. J'ai la haine de vos chers amis.

— Et m'écrirez-vous, Valérie ?

— Le désirez-vous, Robert ?

— Vous le demanderais-je sans cela ? Soyez tranquille, cette correspondance restera entre nous. J'aurai tant besoin de vous ouvrir mon cœur, de vous tout dire, ma chère, ma bonne amie !

Une clef grinça dans la serrure de la porte d'entrée. Valérie se hâta d'essuyer ses yeux, et s'écria d'un air contrarié :

— Ah ! voilà mon oncle !

— Embrassez-moi avant qu'il n'arrive, Valérie.

Il l'attira à lui et la serra longuement sur son cœur ; ils avaient oublié l'importun qui arrivait, et lorsque, revenus à eux, ils se retournèrent, ils aperçurent Onésyme debout sur le seuil.

Valérie jeta un cri de biche effrayée, Robert resta interdit la distance d'un éclair. Il se remit et salua Valette, qui lui rendit son salut en restant devant la porte.

— Ce sont des adieux, monsieur, dit Robert, des adieux d'une véritable amitié, des adieux de gens qui ne se reverront peut-être jamais.

— Une amitié fort tendre, en effet, et dont Hélène ne soupçonne pas l'étendue. Bravo, Valérie, tu dépasses mes espérances, il n'y a qu'à te montrer.

— Monsieur, s'écria Robert, vous insultez mademoiselle en ma présence, je ne le souffrirai pas.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que ce ne sont pas vos affaires, et que rien ne vous donne le droit d'intervenir entre mademoiselle et moi, même lorsqu'elle a eu la fantaisie de vous créer mon rival.

— Onésyme, Onésyme ! tu mens, j'ai été autre-

fois ta victime et ton esclave, mais je ne t'ai jamais aimé, mais depuis longtemps j'ai rompu ma chaîne, c'est toi qui n'as pas le droit de parler ainsi. Sors à l'instant si tu n'es pas le dernier des hommes; je te l'ordonne.

Onésyme se mit à rire. Lui et Robert se toisaient d'un air provocateur.

— Parbleu ! monsieur, dit Valette, il serait plaisant de vous empêcher de partir en vous tuant.

— A vos ordres, monsieur ; seulement je vous ferai observer que peut-être je partirai après vous avoir tué vous-même.

— Je croyais que les égalitaires ne se battaient pas, qu'ils avaient abattu ces vieilles friperies d'honneur outragé, et qu'ils tendaient la joue droite après avoir été frappés sur la gauche.

— C'est pour cela que vous m'avez provoqué, sans doute ? Vous vous étiez trompé, monsieur, et je vous le répète, j'attends vos ordres.

Valérie avait eu le temps de se remettre et d'entrevoir les conséquences épouvantables de ce combat. Elle se précipita entre eux, et les regardant l'un après l'autre, elle leur jeta ce mot :

— Lâches !

— Lâches ! répéta Onésyme.

— Oui, lâches, qui vous disputez et vous inju-

riez à l'abri de la vie d'une pauvre fille, qui oubliez qu'elle serait déshonorée et qu'elle n'y survivrait pas.

— Croyez, Valérie, qu'en tout ceci il ne serait pas question de vous, et que...

— Vous ne le direz pas, vous, Robert, mais lui, mais Hélène ! Ah ! vous ne les connaissez ni l'un ni l'autre, ils me perdront sans pitié, et je ne veux pas être perdue par eux, moi ! Je vous adjure donc sur l'honneur, sur la mémoire de votre père, M. de Morfontaine, de vous retirer à l'instant et de ne pas aller plus loin ; il n'y a eu qu'une personne d'insultée, c'est moi, et je n'ai besoin ni qu'on me défende, ni qu'on me venge, je saurai bien me défendre et me venger toute seule. Ne prononcez pas mon nom, ne me mêlez à rien de ce qui vous concerne, laissez-moi agir selon qu'il me conviendra.

— Mais...

— Mais vous me disiez adieu pour longtemps, pour toujours, sans doute. Vous m'avez souvent assuré que vous étiez mon ami, je ne vous demande qu'une preuve de cette amitié, oubliez que vous ayez rencontré M. Valette, et quittez-moi.

Robert avait réfléchi ; la position de Valérie lui sembla tout à fait compromise s'il persistait, et la sienne, comme proscrit, deviendrait certainement plus difficile après ce combat ; il n'avait point reçu

d'insultes directes, il n'avait fait que défendre une femme attaquée devant lui ; dans certaines circonstances, la défense compromet souvent plus que l'attaque. Il fit donc un effort sur lui-même, et tendant la main à Valérie, il lui dit d'un ton profondément pénétré :

— Vous le voulez ! pour vous, pour vous prouver mon affection, que vous invoquez, je pars, mais je prie monsieur, au nom de votre repos, de votre honneur, de ne pas ajouter un mot à ceux dont je ne veux pas me souvenir, car alors je ne serais plus maître de moi, car je ne pourrais plus effacer de ma mémoire ce qui deviendrait un outrage personnel. Adieu, Valérie, soyez heureuse ! Nous nous reverrons, j'en ai l'assurance, et dans des temps meilleurs.

Il fit trois pas en avant, Onésyme se tenait toujours devant la porte les bras croisés, pâle comme un linge, se mordant les lèvres jusqu'au sang et dans une grande indécision.

— Onésyme, s'écria Valérie en le prenant par le bras, laisse passer M. le marquis de Morfontaine.

Elle lui imprima une forte secousse et le tira vers elle sans le lâcher. Robert passa. Les deux hommes se suivirent des yeux pendant quelques secondes. Robert marchait, mais son sang de gen-

tilhomme bouillait dans ses veines ; il s'arrêta comme pour attendre une provocation. Valette se tut sans cesser de le regarder, il demeura immobile à la même place, toujours tenu par Valérie qui ne respirait pas.

M. de Morfontaine tourna dans le corridor, ouvrit la porte de l'appartement et sortit.

— C'est égal, se dit Onésyme, il part et moi je reste ! nous verrons.

XXVIII

COUP D'ŒIL SUR TOUS

Le lendemain Robert et Hélène partirent; le lendemain Onésyme essaya de se rapprocher de Valérie, qui, la veille, dès qu'elle avait entendu Robert fermer la porte, s'était enfuie dans sa chambre. Valette vint la trouver à l'heure où elle était seule, et recommença quelques explications. Elle le regarda d'un air sec et sévère, et l'interrompit :

— Assez, dit-elle, assez. Tu t'es conduit comme un misérable hier, et je ne te le pardonnerai jamais. Vis-à-vis des autres, rien ne sera changé entre nous, mais le semblant d'intimité que je t'accordais est rompu. Ce bureau, ma chambre, qui sont ma maison à moi, je te défends d'y pénétrer, entends-tu? et sous aucun prétexte. J'y suis la maîtresse, et je ne veux pas être troublée par toi. Va-t'en !

— Tu me mettras donc à la porte?

— Je saurai bien te forcer d'en sortir.

— Comment?

— Il me viendra un moyen à l'esprit, je me retirerai moi-même alors.

— Si je le veux! Quoi que tu fasses, je serai toujours ton maître.

— Tiens, Onésyme, prends garde! Quand je t'entends parler ainsi, il me semble que je te tuerais!

— Vraiment! tu m'as pourtant imposé silence hier et je t'ai obéi, ce qui doit te prouver que je t'aime encore.

— Tant pis pour toi, car moi je te hais.

— Tu en aimes un autre?

Elle ne répondit pas.

— Dis-le, dis-le donc, tu aimes ce Morfontaine, à quoi bon me le cacher? je le sais. Je me suis donné le plaisir d'écrire à ma chère belle-sœur, afin de leur procurer à tous les deux un aimable petit voyage. Je leur devais bien cela, conviens-en; c'est un adieu aimable, anodin. Hélène sait maintenant, à n'en pas douter, à quel point vous en êtes, son Robert et toi, elle sait que tu l'aimes et qu'il n'est pas ingrat, je l'ai fait assister en récit à votre chaste embrassement; elle le lui fera expier, je t'en réponds; et quant à elle, elle s'en torturera de

façon à n'avoir pas un instant de repos. Voilà ce que j'ai fait, ma chère Valérie ; tu dois m'en remercier, et tu m'en remercieras si tu as un peu de cœur et d'esprit.

— Serpent ! vipère ! lui répondit-elle pâle de colère, tu ne veux même pas laisser à ce malheureux la paix de l'exil, tu inventes des calomnies, afin de le poursuivre jusque dans son dernier refuge. Va-t'en, laisse-moi, je ne te répondrai plus.

Onésyme ne s'en alla pas, il continua à l'exciter, à la contredire jusqu'à ce qu'il la forçât de quitter la place. Elle s'enfuit dans sa chambre, où elle s'enferma pour pleurer.

A dater de ce jour, elle fit poser un verrou dans son bureau, et dès que les commis et Mellier en étaient sortis, elle s'y barricadait, n'ouvrant à personne, pas même à Zénaïde, tant elle craignait qu'Onésyme ne pénétrât derrière elle. Elle donna pour raison qu'on l'empêchait de travailler, et qu'elle était fort en arrière dans ses comptes. Grâce à ces grands moyens, une paix factice, une paix cachant bien des orages, continua de régner dans la maison Mellier et Compagnie. La *Compagnie* surtout était en grande excitation.

Pendant ce temps, Robert et Hélène s'étaient établis à Bruxelles. Ainsi que l'avait prévu Onésyme, il ne leur avait pas préparé une vie douce.

Hélène, dans son emportement et sans calculer la portée de ce qu'elle allait faire, ne croyant d'ailleurs rien apprendre à Robert, lui dévoila le mystère de la lettre, lui répéta à satiété que Valérie l'aimait, qu'elle en était sûre, et qu'il ne la reverrait certainement jamais, de son consentement du moins. Il protesta que ce n'était pas vrai. Elle persista dans son assurance et parvint non-seulement à le convaincre, ce qui n'était pas difficile, mais à fixer sa pensée sur cette conviction et à la rendre la préoccupation de sa vie. C'était dangereux, d'autant plus dangereux, qu'elle assaisonna cette préoccupation de ce qu'elle put imaginer de tourments intérieurs, de coups d'épingles.

Elle ne laissa pas à Robert un moment de repos, son amour pour elle s'amoindrissait ainsi de tous les côtés : par la pensée de Valérie d'une part, et par les persécutions d'Hélène de l'autre.

Les *amoureux* s'écrivaient à l'abri de la poste restante. Ce mot d'amour, bien qu'il ne fût pas prononcé, était dans toutes les lignes. Robert commençait à trouver l'exil pesant, et maudissait au tréfonds de sa pensée la folie qui l'avait entraîné si loin.

Dans quelques-unes de ses lettres à sa sœur, il laissait percer cette disposition, dont celle-ci prit note en bénissant le Seigneur. Elle se hâta

d'en instruire Anatole et quelques vieux amis qui s'intéressaient à elle.

— Eh bien ! dit l'un d'eux, personnage influent, s'il s'amendait, on pourrait le faire rentrer, je n'en doute pas. Je sais qu'en haut lieu on regrette de lui voir employer ses talents de cette manière, et on serait indulgent afin d'une amende honorable.

Isabelle allait l'écrire à son frère.

— N'en faites rien, s'écria Anatole, vous gâteriez tout. Ne lui apprenez pas son changement et son repentir, qu'il l'ignore encore; il se mettrait en garde contre lui-même. Il faut qu'il ne se doute du chemin qu'il a parcouru que lorsqu'il ne sera plus temps de retourner en arrière.

— J'attendrai ! répondit Isabelle.

L'existence des deux *conjoints* devenait de jour en jour plus pénible. Hélène s'aigrissait et tyrannisait. Elle commençait à compter beaucoup les années qu'elle avait de plus que Robert, et cela parce que les autres les comptaient aussi, et qu'elle s'en apercevait bien. Elle ne lui laissa ni paix, ni liberté, elle établit autour de lui une sorte de police, d'inquisition : un soir il la trouva occupée à lire une lettre qu'il avait reçue de Valérie, et qu'elle dévorait en rongeant ses ongles et frappant du pied.

Il voulut la reprendre, et se plaignit hautement de cette violation d'un secret d'honneur. Elle la déchira en mille pièces et lui en jeta les morceaux au visage. Robert se leva, saisi d'une de ces colères pâles propres aux hommes de résolution, et, prenant son chapeau, il marcha vers la porte sans prononcer une parole.

— Où vas-tu, Robert? s'écria-t-elle éperdue.

— Je vais partout, excepté ici, où je ne resterai pas une minute de plus. Prenez ce que cette maison renferme, gardez-le, mais rendez-moi ma liberté. Le vase déborde, tout est terminé entre nous.

— Tu m'abandonnes?

— Je ne vous abandonne pas, je vous quitte. Je vous quitte plus riche que je ne vous ai prise. votre sort est réglé pour l'avenir, vous êtes à l'abri du besoin; je ne vous aime plus, ce serait une hypocrisie que de porter plus longtemps ce joug. Vous avez votre route et moi la mienne. Je ne vous reprocherai rien, bien que vous ayez détruit ma vie, bien que vous ayez rempli mon esprit de doutes et mon cœur de déceptions. Adieu, soyez heureuse, et laissez-moi me reposer.

— Tu vas rejoindre Valérie, tu vas apostasier. Je te devine, tu es un traître à l'amour et à la foi de notre doctrine; ose dire que ce n'est pas vrai?

— Tu veux que je sois vrai, Hélène? lui répondit-il avec une grande mélancolie; tu as lu la lettre de Valérie, et tu peux croire que je te quitterai pour courir à elle ! Tu n'as donc pas compris ses plaintes? tu n'as donc pas deviné sa tristesse? Valérie m'aime, c'est vrai, et je le déplore, car moi je ne puis l'aimer qu'en ami. J'ai cru un instant que cela serait autrement, mais tu as tué mon cœur, il n'y reste plus une étincelle de confiance, d'enthousiasme ni de foi en lui-même. Tu l'as épuisé, il est sans force, il n'aspire qu'au repos, à l'absence d'émotions, au silence; il ne veut plus ni de l'amour, ni de la gloire, ni de la lutte. Je n'étais pas né pour la place que j'ai tenue; tant que ma passion m'a soutenu, m'a galvanisé, j'ai pu la remplir; avec la passion, l'exaltation et la puissance ont disparu.

— Je te le disais que tu allais être un renégat ! s'écria-t-elle l'œil en feu, le geste menaçant. Prends garde !

— Je ne suis pas un renégat, c'est assez d'une fois, je suis un homme fatigué qui se repose, je suis un acteur qui disparaît de la scène après avoir joué son rôle, et qui ne veut pas le recommencer, voilà tout. Je suis calme, ma colère est passée, et je persiste dans ma résolution ; je m'en vais; où ? je n'en sais rien, mais je vais ailleurs. J'ai goûté

par ta main de ce fruit de la science du bien et du mal, et, comme le premier homme, j'en ai été cruellement puni. Tu as été pour moi l'Ève du serpent tentateur; par toi j'ai appris, j'ai su, mais aussi par toi j'ai connu le mal que j'ignorais. Je ne te maudis pas, je veux t'oublier, oublier ce que je tiens de toi, brûler en même temps tous mes souvenirs et rentrer dans l'indifférence. Voilà ce que je veux et ce que j'obtiendrai. Adieu encore, ne me retiens pas...

— Te retenir! s'écria-t-elle avec un dédain superbe. Oh! non, tu te trompes, Robert, je ne te retiens pas, je vaux la peine qu'on me regrette; moi je ne regrette pas ceux qui me méconnaissent. Tu peux partir, sois tranquille, je ne te rappellerai jamais.

Elle courut à la porte et l'ouvrit, puis elle se rangea, pour qu'il passât devant elle, sans que sa physionomie trahît d'autre émotion qu'un orgueil satisfait.

Il la regarda un instant, il eut un mouvement d'amour-propre blessé qui faillit presque l'amener à recommencer la lutte, pour emporter au moins un soupir de cette femme : il était si profondément dégoûté qu'il n'y céda pas; il se composa un visage aussi hautain que celui d'Hélène, il prit sa main, la serra, puis il l'embrassa

sur son front de marbre, qui ne se baissa pas vers lui, en disant :

— Adieu, Hélène, soyez heureuse!

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

XXIX

L'ANGE EXTERMINATEUR

Valérie, pendant ce temps, trompée par les lettres où le cœur de Robert débordait, concevait des espérances fortifiées chaque jour. Elle avait dompté le terrible Onésyme et l'avait forcé à se soumettre ; il avait compris qu'il ne la dominerait plus, et il se mit à chercher des distractions, afin de sauvegarder au moins sa dignité de tyran détrôné.

En apprenant la séparation des deux amants, Valérie ressentit une joie immense; elle se crut sûre de son triomphe, elle le vit si certain et si proche qu'elle écrivit à Robert, presque comme s'il était accompli.

Depuis quelques semaines Mellier se sentait malade, il avait voulu mener sa vie ordinaire, il avait dû y renoncer en dépit de ses efforts et avouer qu'enfin il souffrait et qu'il lui fallait garder la maison. A cet âge une première maladie est grave.

Valérie s'établit auprès de lui et ne le quitta pas; elle aimait son oncle, et l'indifférence de ses enfants l'y attachait davantage encore.

Un soir, il avait beaucoup plus souffert toute la journée, la fièvre le dévorait; sa nièce lui avait fait une lecture, interrompue bien des fois; la chambre était obscure, le feu se mourait, la pluie battait les vitres, il était plus d'une heure du matin.

— Valérie, dit tout à coup le malade, tu es une bonne fille, tu as plus d'amitié pour moi que les autres, et je veux te prouver que j'en suis reconnaissant : écoute-moi donc, pendant que j'ai encore la force de parler, et retiens bien mes paroles.

— Oui, mon oncle.

— Je laisse une bonne petite fortune, mon enfant, une fortune que j'ai gagnée moi-même, en dehors de notre maison de commerce, dans laquelle tu as un intérêt; mes héritières auront à partager près de huit cent mille francs, que j'ai mis de côté, tant sur les biens de ma femme que sur les miens.

— Cela ne me regarde pas, mon oncle.

— Au contraire, cela te regarde, et voilà justement où est le fin de la chose. Tu n'es pas ma nièce.

— Je ne suis pas votre nièce!

— Non, tu es ma fille, tu es ma fille aussi bien qu'Hélène, car tu es comme elle la fille de ma femme, née pendant le mariage, et ayant par conséquent le même droit que tes sœurs à mon héritage.

— Mes sœurs! s'écria-t-elle, mes sœurs!

Et elle cacha sa tête dans ses mains, incapable de supporter le poids des pensées et des remords que ce mot faisait naître en elle.

— Oui, tes sœurs, car vous avez la même mère. Je ne veux pas revenir sur le passé, qui m'a beaucoup fait de mal et m'a, je crois, fait devenir sceptique; sache seulement que ma femme eut pendant bien des années une passion pour un de mes soi-disant amis. J'ai d'abord exigé qu'on ne se vît plus, on n'en a tenu compte. Hélène est née, je n'ai pas réclamé tout haut, je ne le pouvais, mais j'ai déclaré que j'allais tout rompre si on ne s'amendait pas. Ma femme me le promit, elle ne tint point sa promesse, je la renvoyai. Quelques amis intervinrent, je m'ennuyais, et puis j'avais besoin d'elle pour mon commerce. Je me laissai fléchir, je la reçus. Elle était grosse de toi, c'était de sa part une imprudence et une mauvaise action. Je n'avais plus envie de prêter à rire à mes dépens, je ne mettais plus le public entre nous : elle s'arrangerait comme elle pourrait, elle ferait de son enfant

tout ce qu'elle voudrait, excepté le mien, à ce prix je pardonnerais encore, pour la dernière fois, je la laisserais maîtresse dans ma maison, je vivrais avec elle comme un ami, comme un frère, rien de plus. Ma femme était douce, elle accepta. A dater de ce moment, je dois le dire, il n'y eut pas l'ombre d'un reproche à lui faire, elle me rendit parfaitement heureux dans les limites imposées par moi. Elle perdit une de ses sœurs, et alla recevoir son dernier soupir; en revenant elle te ramena, disant que tu étais sa nièce orpheline et qu'elle avait juré de prendre soin de toi. Je ne m'y opposai pas; et lorsque ma femme mourut, après s'être confessée, elle m'avoua que tu étais sa fille. Elle me conjura de ne pas t'abandonner, me remit toutes les preuves de ta naissance, afin que je pusse agir à ma volonté, et ferma les yeux.

— Oh! monsieur, s'écria Valérie en s'agenouillant auprès du lit, la tête cachée dans les draps.

— Je lui promis que rien ne serait changé, et je fus un peu embarrassé, je l'avoue, lorsque tu as été sur le point de te marier, pour la publication des bans. Je donnai les papiers que ta mère avait apportés avec elle, et qui te constituaient l'état de fille de sa sœur. Celle-ci t'avait reconnue, tout était donc en règle en apparence, moi seul je savais que la position était fausse; je me gardai bien

de le dire, laissant l'avenir à la Providence. Maintenant la position de Zénaïde, de ma seule fille, car celle-là est bien à moi, est assurée par l'héritage de mon beau-frère; tu peux partager le reste avec Hélène, qui n'y a pas plus de droits que toi-même. Prends, dans le tiroir à gauche de mon bureau, une liasse de papiers, ils te rendront ton état légitime; rien n'y manque, même ma déclaration, et quand je n'y serai plus, fais-toi reconnaître, j'en rirai dans l'autre monde en voyant la figure d'Hélène et celle d'Onésyme, qui ne s'attendent pas à ce qu'on vienne leur dire :

— Part à trois !

Valérie écouta ces détails sans les entendre, une seule idée la frappait : Zénaïde et Hélène étaient ses sœurs ! Bien qu'elle ne fût pas une pure jeune fille, élevée dans de bons principes, son âme était droite et loyale, elle comprit l'infamie de sa position, et tout son être se révolta contre elle. Sans son amour pour Robert, sans la certitude de lui être utile, de remplacer dans sa vie celle qui l'avait détruite, elle n'eût pas vécu un quart d'heure. Pendant que Mellier parlait, sa résolution était déjà prise : elle ne profiterait pas de son bienfait, elle ensevelirait ses remords dans le fond de son âme, elle en supporterait seule tout le poids. Nul ne saurait son crime, et sa fortune perdue lui

semblait un sacrifice insuffisant pour l'expier. Qu'était la fortune en comparaison de son amour?

Elle passa la nuit à réfléchir, tout en veillant sur le malade. Elle avait écrit à Robert; ses dernières lettres ne devaient pas laisser de doutes au jeune homme sur l'état de son cœur, et certainement sa réponse apporterait la prière tant désirée de se réunir à lui. Elle se croyait aimée; aussi, lorsqu'en quittant la chambre de son oncle, le matin, on lui remit une lettre de M. de Morfontaine; elle s'enferma chez elle, bien sûre de trouver dans cette chère épître la consolation de tous ses maux. Voici ce qu'elle lut :

— « Je suis, avant toutes choses et malgré mes » antécédents excentriques, un honnête homme, ma » chère Valérie; les folies de la jeunesse, les exal- » tations de l'apôtre n'ont jamais altéré en moi un » seul instant les principes de l'honneur et de la » loyauté. Voilà un singulier début, n'est-ce pas? » et vous vous demandez où il nous conduira. Je » vous supplie, avant de continuer, de ne pas » m'ôter votre affection, à laquelle je tiens comme » à une des dernières choses qui me restent. Je dois » vous parlér franchement, ne me punissez pas en » m'enlevant votre amitié. J'ai lu vos lettres, Va- » lérie, je les ai comprises et je vous dois la vé- » rité. Depuis longtemps je sais que vous m'aimez,

» depuis longtemps vous savez que je vous aime.
» Oui, je vous aime, et cependant je ne vous rever-
» rai pas, car j'ai fouillé jusqu'au fond de tous les
» amours de ce monde, et je n'en veux plus. Qu'est-
» ce que l'amour, Valérie? demandez-le à votre
» cœur, demandez-le au mien, à celui d'Hélène,
» à celui d'Onésyme. Vous avez aimé votre cousin,
» et vous ne l'aimez plus. J'ai aimé Hélène, et
» c'est vous que j'aime aujourd'hui. Hélène m'a
» aimé, elle en a aimé bien d'autres avant moi ; je
» le lui avais pardonné, je croyais que ces autres
» n'avaient été que des essais d'amour, que moi
» seul je complétais son âme, et qu'après moi il
» n'y en aurait nul autre. J'ai appris son départ
» pour l'Allemagne, avec un jeune étudiant auquel
» elle ouvre, comme à moi, le paradis terrestre,
» pour l'en chasser comme moi, désabusé et repen-
» tant. Onésyme vous a aimée, il a voulu ma mort.
» et maintenant il a oublié avec de folles creatures
» qu'il vous eût connue autrefois. A quoi bon nous
» réunir pour nous séparer? pourquoi nous aimer
» pour nous haïr où nous oublier plus tard ?

» J'ai cherché l'amour lorsque je le croyais la
» quintessence de la vie, lorsque je le croyais dé-
» voué, pur, éternel. Mais puisque l'amour a le
» sort de toutes les choses de ce monde, puisqu'il
» finit, puisqu'il est égoïste et perfide, il ne vaut

» pas les sacrifices qu'on lui fait, il ne vaut pas le
» temps qu'on lui donne. C'est un plaisir suivi de
» larmes, c'est un bonheur acheté par les tour-
» ments qu'il cause, ce n'est pas la peine de souf-
» frir pour avoir si peu et pour ne rien con-
» server.

» J'ai passé ma jeunesse tranquille, calme, soli-
» taire, à l'abri de la tendresse immense de ma
» sœur, dans la retraite, ne goûtant que les jouis-
» sances inépuisables de l'esprit ; j'étais heureux
» alors, je ne désirais rien. Une femme s'est jetée
» dans ma vie, qui m'a appris des sciences nou-
» velles, une philosophie ignorée, des principes
» inconnus, elle m'a montré la régénération du
» monde accomplie par moi, elle m'a montré la
» gloire, elle s'est emparée en même temps de mon
» âme, de mon cœur, de mon imagination, de tout
» mon être. J'ai jeté à ses pieds ma fortune et mon
» avenir, et de tout cela, que reste-t-il ? rien. Je
» suis seul, proscrit, malheureux, ruiné, désabusé
» et d'elle et des utopies que son amour avait réali-
» sées à mes yeux. Voilà comment tout finit. A
» quoi bon recommencer, pour se créer des cha-
» grins nouveaux, des déceptions nouvelles ? Valé-
» rie, croyez-moi, restons ce que nous sommes et
» ne nous préparons pas dans l'avenir des ruptures
» et des abandons.

» Rien n'est vrai sur cette terre, parce que rien » n'est éternel. Alors qu'importe!

» Si, une chose est vraie. Cette petite maison re- » tirée là-bas, ces beaux ombrages, ces lectures » sous la feuillée, la tendresse de ma sœur, le re- » pos parfait, l'éloignement de tout le reste, hors » quelques amis, dont vous êtes. Voilà ce que j'a- » vais quitté, ce que je veux retrouver encore, et ce » qui me sera bientôt rendu.

» J'ai écrit à Isabelle, j'ai fait une amende hono- » rable à mon pays, que j'ai troublé par des rêves, » et je reviens à la saine raison. Ma sœur a obtenu » ma grâce, avant huit jours je serai à Paris, ou » plutôt au cottage, dont je ne sortirai pas de long- » temps. Excusez-moi, Valérie, je ne vous verrai » pas, je ne le pourrais en ce moment; plus tard, » quand le repos m'aura remis en possesion de » moi-même, quand j'aurai la force de ne plus » craindre les souvenirs. D'ici là, écrivons-nous, » mon amie, parlons du présent, de l'avenir... du » passé, jamais.

» Nous oublierons! Vous le savez bien, vous qui » avez déjà oublié!

» Quand nous aurons oublié, nous nous félicite- » rons de nous retrouver calmes et de n'avoir pas » ajouté de nouveaux griefs à ceux que nous de- » plorons aujourd'hui.

» Réfléchissez, vous verrez que j'ai raison.

» Adieu, Valérie, du courage pendant un instant, pour n'en avoir plus besoin ensuite. Comptez sur moi, je serai toujours votre ami.

» ROBERT. »

Valérie lut deux fois cette longue lettre, puis elle la replia lentement et la plaça dans son corsage. Pas une larme ne tomba de ses yeux. Elle resta plusieurs heures dans sa chambre, on croyait qu'elle reposait.

Vers le soir, elle entra chez son oncle, qui fut frappé de son changement et le lui dit.

— Ce n'est rien, répondit-elle, demain, il n'y paraîtra plus.

Elle lui donna les mêmes soins qu'à l'ordinaire, mais en silence et comme absorbée dans une pensée unique, puis elle alla chercher un réchaud plein de charbon, qu'elle plaça au milieu; elle l'alluma. Elle y jeta l'une après l'autre les lettres de Robert, y compris la dernière, elle les regarda brûler, insoucieusement. Après les lettres de Robert, elle brûla les papiers que lui avait remis Mellier et qui pouvaient lui donner une fortune.

Lorsque tout fut consumé, lorsque la vapeur du charbon commença à lui monter à la tête, elle se coucha sur son lit, comme elle le faisait chaque soir, comme si elle allait dormir.

Le lendemain, à deux heures après-midi, voyant qu'elle ne paraissait pas, on l'appela, elle ne répondit point. Les domestiques inquiets firent jeter la porte à bas ; on la trouva morte et déjà froide.

Elle n'avait rien écrit, rien laissé à personne, pas un adieu. Nul ne sut pourquoi elle s'était tuée... Et après huit jours, nul ne s'en inquiéta !

Voilà les fruits des éducations sans principes de religion et de morale : l'esprit se corrompt d'abord, le cœur ensuite, et de tout cela il ne reste que le néant et le remords.

XXX

CONTRE-COUP

La mort de Valérie frappa vivement Mellier, auquel les domestiques eurent la stupidité de l'apprendre sans préparation, par leurs cris et leurs sanglots.

En découvrant ce pauvre corps inanimé, leur premier mouvement fut de recourir à lui, sa fille et son gendre n'étant pas à la maison. Il ne leur vint pas à l'esprit de penser qu'ils pouvaient le tuer sur le coup, lui qui se mourait.

La femme qui servait plus particulièrement Valérie et qui l'aimait beaucoup, sortit en pleurant et courant chez le docteur le plus proche, qu'elle ramena avec quelque peine.

A l'aspect du cadavre, il déclara que tout était inutile, et que le décès remontait à plusieurs heures. Cet arrêt fut rendu à Mellier par l'homme de l'art lui-même; en sortant, il ajouta comme corrol-

laire, avec l'insouciance qui caractérise les gens de sa profession :

— Et bientôt, vous aurez une autre mort à joindre à celle-là : ce vieux monsieur n'en a pas pour longtemps.

Mellier se trouva ainsi livré aux domestiques, car son unique garde lui faisait défaut. Valette ne lui portait pas assez d'affection pour interrompre ses habitudes. Quant à Zénaïde, excepté elle-même, elle ne soignait qui que ce fût, et elle était partie de bonne heure, comptant sur Valérie, n'imaginant pas que la maladie de son père dût la retenir une minute de plus à la maison, si elle avait envie de sortir.

Madame Valette rentra pour le dîner. Elle fut assaillie sous le vestibule par les ouvriers consternés et par la portière, établie au milieu d'eux, bavardant en plein drap, faisant des conjectures et pronostiquant la ruine d'une maison dont les deux chevilles ouvrières allaient manquer à la fois.

— Ah ! madame ! ah ! madame ! commencèrent-ils en chœur.

— Qu'y a-t-il ?

— Un grand malheur, madame.

— Lequel ?

Elle pâlit et son cœur battit ; la quiétude de sa vie était troublée par la surprise.

— Mon père !...

— Il est bien mal, madame, mais ce n'est pas là le pis ; tant qu'il reste de la vie, il y a de l'espérance.

— Eh bien ?

— Mademoiselle Valérie est morte.

— Mon Dieu !

— Morte asphyxiée !

— Est-ce possible ?

— Asphyxiée par elle-même.

— Miséricorde !

Voyez la gradation, et avec quel art la chose était préparée.

Madame Valette sentait ses jambes se dérober sous elle, non pas qu'elle fût vivement affligée, mais la surprise devenait une souffrance, et son égoïsme se révoltait.

Elle resta hésitante au bas de l'escalier, elle eût voulu être loin.

— Mon mari est-il en haut ? demanda-t-elle.

— Non, madame, M. Mellier est avec ses domestiques, et voici les ouvriers qui attendent des ordres ; tout est bouleversé dans la maison.

— Et je suis seule ! Est-il bien possible de m'abandonner dans un moment comme celui-ci ! Si je savais où trouver Onésyme. Que faire entre un mourant et une morte ? Oh ! je n'en puis plus.

Et madame Valette ne trouva pas de meilleure solution à la difficulté que de s'évanouir. Les ouvriers s'empressèrent autour d'elle, deux d'entre eux la prirent dans leurs bras et la montèrent à l'entre-sol. En la voyant ainsi, les domestiques s'écrièrent :

— Ah ! mon Dieu ! Madame Valette ! Un embarras de plus, et voilà tout.

On la déposa sur son lit; sa femme de chambre la déshabilla, la coucha, et lui fit respirer des sels. Un autre avait été chercher le médecin de Mellier, dont l'état empirait à chaque instant.

Enfin vers le soir Onésyme arriva. Il monta l'escalier en courant, suivant son habitude, sifflotant un air de vaudeville ; il ouvrit la porte avec son passe-partout, et fut très-étonné de ne pas trouver de lumière dans l'antichambre. Il appela ; à sa voix les domestiques accoururent, et tous se pressèrent en même temps, afin d'arriver le plus tôt et de lui apprendre les nouvelles.

— Ah ! monsieur, quel malheur !

— Mon oncle est mort, dit-il, ne pouvant, malgré son insouciance, se garantir d'un peu d'émotion.

— Non, monsieur, ce n'est pas lui, mais il n'en vaut pas mieux.

— Et qui donc ? ma femme ?

— Non, monsieur, c'est mademoiselle Valérie.

Il poussa un cri terrible.

— Valérie! est-il possible! Valérie? où? de quoi?

— Monsieur, mademoiselle s'est tuée.

Celui qui put lâcher cette parole s'estima le plus heureux de tous; il en frémit jusqu'aux cheveux, en voyant surtout l'effet qu'il avait produit.

Valette ne répondit pas un mot et tomba comme anéanti sur une chaise, dans l'antichambre; mais il se releva bientôt, galvanisé par la douleur, par le remords peut-être, en s'écriant :

— Cela n'est pas possible! je veux la voir. Et il se précipita vers la chambre de Valérie, où le plus triste spectacle l'attendait.

Elle était couchée à la même place, revêtue des mêmes habits; on ne l'avait point *parée*, selon l'expression des gardes, et nul ne s'était occupé d'elle, depuis la visite du médecin et la visite du commissaire, qui avait dû instrumenter tout seul, c'est-à-dire avec la seule assistance des domestiques, puisqu'aucun membre de la famille n'était présent.

Son visage était calme, malgré ses souffrances, mais son teint était singulièrement altéré. Ses yeux étaient ouverts, faute d'avoir été fermés à temps, et ce regard terne épouvantait. Onésyme entra,

poussa la porte, et, saisi d'une frayeur invincible, il n'osa pas s'approcher.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce bien là Valérie ? Est-ce là cette beauté, ce sourire, ces yeux si admirables ?

Son cœur se serra, et, pour la première fois de sa vie, il sentit une douleur réelle ; tout son passé lui apparut en quelques secondes, il se rappela les années d'amour, de bonheur calme qu'il avait dues à cette pauvre créature, il sonda sa conscience et se demanda s'il n'était pas coupable de cette fin prématurée. Sa conscience lui répondit :

— Oui.

Elle était devant lui, morte à vingt-huit ans, morte parce qu'elle s'était tuée, après bien des désespoirs.

Onésyme pleura sur Valérie et sur lui-même !

Ce fut la seule fois depuis qu'il était au monde, et ces larmes lui semblaient du plomb fondu coulant sur son visage. Il resta ainsi longtemps, bien longtemps.

Mellier, revenu un peu à lui-même, le demanda, et il se hâta de se rendre près de lui ; il avait hâte de le voir et de causer enfin avec un être qui pût le comprendre et partager ses impressions.

XXXI

RETOUR

Le jour même où ce drame épouvantable se passait rue du Sentier, une scène d'un autre genre se jouait dans un autre lieu où nous avons souvent conduit nos lecteurs.

Il faisait un soleil étincelant, la nature semblait en fête, depuis l'aurore personne ne dormait au cottage; madame de Morfontaine attendait Robert et elle voulait que tout fût embaumé, fleuri, joyeux autour d'elle, pour le retour de l'enfant prodigue. Le comte Anatole de Boncours la secondait de son mieux, il était presque aussi heureux qn'elle.

Tous les deux disposaient l'appartement de Robert, arrangé à neuf, dans un style sévère et s'élégant à la fois, et s'étudiaient à se rappeler ses goûts, afin qu'il trouvât tout préparé en conséquence.

Ses fleurs aimées parfumaient l'air dans de beaux vases de Chine, placés sur des consoles entre les montures des colonnettes; un tapis assorti aux

rideaux couvrait le parquet, et les joyeux rayons du soleil dansaient à travers les vitres sur le cadre d'or d'un portrait de madame de Morfontaine, la mère de Robert, un des plus beaux tableaux de Gérard.

Comme pendant, la comtesse Isabelle avait fait faire le sien, qu'il ne connaissait pas encore et dont il aurait la surprise, elle s'en réjouissait de tout son cœur.

— Il est deux heures, disait la comtesse à Anatole, il ne tardera point; maintenant il peut venir, tout est prêt. Quelle joie !

— Vous avez été sublime de patience et de dévouement, Dieu vous devait cette récompense, ma cousine.

— Anatole, nous le marierons.

— Plus tard, plus tard, comtesse. Laissez-le d'abord revenir et se reposer, ses lettres le disent, le repos est son premier besoin.

— Il a tant souffert !

— Oui, il a souffert, mais il a eu aussi de grandes jouissances, et, lorsqu'il sera tranquille, j'ai grand'peur qu'il ne se souvienne plus des douleurs et qu'il regrette les joies.

— Mon cousin, vous me faites frémir.

Elle prit son chapeau et se mit en chemin pour aller au-devant de son frère, de son enfant bien-

aimé. Anatole la suivit avec peine, l'impatience la portait et lui prêtait ses ailes. Ils s'assirent sur ce même banc où Hélène s'était placée lorsque Robert lui parla pour la première fois. Anatole en fit en lui-même la remarque, qu'il se garda de répéter tout haut.

— Ah ! dit-elle, le voilà. J'ai bien fait de ne pas aller jusqu'à Paris, j'aurais donné un spectacle qui m'eût contrariée, mon émotion est si violente que je ne la contraindrais point.

La voiture approchait. Isabelle se leva, mais elle fut obligée de s'asseoir, elle ne se soutenait plus.

— Mon Robert, mon cher Robert, il me semble que je l'avais perdu, qu'il était mort et qu'on me le rend, c'est une résurrection,

Anatole la soutint, elle avança jusqu'à la grille et elle aperçut son frère, allongeant la tête pour la chercher, pour voir ce cher asile où il revenait blessé et meurtri. Il sauta sans attendre qu'on lui ouvrît, courut à sa sœur et la reçut dans ses bras presque évanouie.

— Ma sœur ! ma chère Isabelle !

— Mon enfant bien-aimé, murmura-t-elle.

Leurs larmes se confondirent, ainsi que leurs baisers. On ne peut oublier ces moments, lors même qu'on oublierait le reste. Ils restèrent longtemps embrassés, ensuite Robert tendit la main

à M. de Boncours et le remercia de ses soins pour Isabelle.

— Je vous dois toute la reconnaissance de mon cœur, à vous qui avez pris ma place et qui l'avez consolée de mes fautes, ajouta-t-il.

— Pas un mot de plus, Robert, entrons, rien n'est changé ici.

— Rien, excepté moi, répliqua-t-il en soupirant; à peine vous m'auriez reconnu, n'est-ce pas ?

M. de Morfontaine était en effet bien changé, il ne ressemblait plus à ce beau jeune homme, tout frais, tout rose, tout joyeux, que la comtesse élevait sous l'aile de sa tendresse. Il jeta un regard tout autour de lui comme pour ressaisir à la fois ce qu'il avait perdu. Lorsqu'on l'introduisit dans ce bel appartement, arrangé pour lui selon ses goûts, il se retourna vers sa sœur et lui tendit la main. Il sentait profondément cette délicatesse du cœur, qui voulait lui rendre son passé embelli, pour le dédommager des privations de l'exil et des folies du prosélytisme.

— C'est trop beau, ma sœur, je suis ruiné et je n'ai plus droit à ce luxe, j'ai sottement mangé ma fortune, et...

— Non, Robert, vous n'avez rien perdu; pendant que vous prodiguiez d'un côté, je ramassais

de l'autre, j'ai fait des spéculations heureuses en votre nom, vous êtes plus riche qu'avant votre départ.

— Oh! qu'on est bien ici! répliqua-t-il en se jetant dans un fauteuil. Décidément j'aime mieux être marquis qu'apôtre. Comme je vais travailler! Comme je vais lire ces chers poëtes, et tâcher d'oublier les dernières années!

— Vous les oublierez vite, on se raccoutume si facilement au bien-être! Allons faire un tour de jardin maintenant. J'ai strictement obéi à vos désirs, je n'ai rien commandé pour le déjeuner, nous dînerons sous les platanes, à la place que vous avez désignée : je voudrais vous donner toutes les joies à la fois.

— Eh bien, ma sœur, si vous m'aimez ainsi, si vous voulez me rendre heureux, il faut faire une chose que je souhaite plus que tout au monde.

— Qu'est-ce donc?

— Il faut vous marier.

— Moi!

— Il faut épouser un brave garçon, un fidèle ami, un homme distingué, à qui j'ai enlevé votre jeunesse et à qui je veux rendre votre âge mûr, il faut devenir la comtesse de Boncours, et il ne manquera plus rien à mon bonheur.

— Ne parlons pas de cela, Robert, je ne voudrais

pas d'un consentement arraché à l'attendrissement de ma cousine, et à ce moment presque solennel dans votre vie. La comtesse Isabelle est libre de me rendre heureux, mais je ne veux pas qu'elle se repente une minute du bonheur qu'elle m'aura donné.

— Oui, balbutia Isabelle, plus tard ! plus tard ! ce n'est pas de moi qu'il est question aujourd'hui, c'est de mon frère, c'est de mon enfant.

Ils s'embrassèrent de nouveau avec toute l'effusion de leur amitié. Cette première journée fut charmante ; on ne parla ni du passé ni de l'avenir, on fut tout à ce présent qu'on n'aurait pas osé rêver quelques mois auparavant.

Il y a cependant une chose à se dire en ce monde, c'est que les positions anormales et fausses ne durent jamais, elles se brisent par leur origine même.

Le lendemain, au déjeuner, Robert avoua qu'il avait bien reposé, et que depuis longtemps il ne dormait pas.

— Je me réveillais exprès pour me dire que j'étais chez vous et que j'avais dormi.

— Vous êtes *chez vous*, Robert, et non *chez moi*, vous avez le contrat d'achat de cette maison dans le tiroir de votre bureau.

Robert ne trouva pas une parole, son cœur se

fondait, il éclata en sanglots et se jeta dans les bras de sa sœur.

On reprit la vie d'autrefois. Après le repas, chacun rentra chez soi. Robert retourna dans son cabinet et s'étendit auprès de son bureau, il regardait en l'air, il bayait, il se laissait vivre, éloignant les pensées de toutes ses forces, se rattachant obstinément au bien-être matériel et aux sentiments.

Cela fut charmant les premiers jours, pendant une semaine il se crut une créature favorisée de Dieu. Il goûtait ce repos, objet de ses désirs ardents et de ses regrets perpétuels.

La semaine expirée, il commença à se demander :

— Que dois-je faire ?

Il chercha ses anciens favoris, lut leurs vers et les trouva faibles. Il se surprit à en faire la critique et à les tourner en ridicule. Il en éprouva un sentiment pénible et devint de mauvaise humeur contre lui-même.

La lutte commença alors, une lutte entre l'homme d'autrefois et l'amant d'Hélène, qui, malgré ses efforts de volonté, ne se soumettait pas à la raison ; cet esprit devenu hardi, téméraire même, se révoltait contre les joies tranquilles, contre ce travail honnête, contre ce calme plat auquel il n'était plus accoutumé.

— A quoi bon ces rimailleurs? se disait-il, à

quoi bon faire des vers ? Je ne suis pas né pour ce crétinisme, j'ai goûté du combat, j'ai goûté de la passion, et maintenant le reste me paraît fade, sans couleur. Mon Dieu ! je ne vivrai jamais dans cette monotonie, dans cette inutilité, et ma pauvre sœur, que dira-t-elle ?

Ces idées, ces remords le suivirent le jour et la nuit ; il devint triste, morose, sa santé s'altéra. Isabelle devina tout, et un jour, le cœur gonflé de sanglots, elle dit à Anatole :

— Mon cousin, nous avions trop présumé de nos espérances, cela ne peut durer ainsi, Robert s'ennuie ! Que faire ?

— Je crains que vous n'ayez raison.

— J'en suis sûre. Que faire ? Répondez-moi.

— Le distraire et l'amuser.

— Essayons.

La comtesse pria son frère de l'accompagner à Paris ; il y vint avec la même indifférence. Elle le conduisit au spectacle, il y alla ; elle le mena chez d'anciens amis, il la suivit partout, partout cet esprit inoccupé porta ses regrets et sa désespérance. Madame de Morfontaine se désola.

— Mon frère est perdu, mon cher Anatole, il désire toujours cette femme, rien ne la remplacera près de lui.

— Vous vous trompez, ma chère, il ne l'aime

plus, au contraire, il n'aime rien, il est inoccupé, et c'est le secret de sa tristesse : donnez-lui un intérieur, une occupation, vous le verrez renaître.

— Que lui donner? Nous essayons de tout, rien ne lui plaît.

— Marions-le.

— Le voudra-t-il?

— Oui, si la femme lui plaît. Il a remarqué l'autre jour mademoiselle de Sainte-Même, demandez-la pour lui.

— J'irai demain matin, s'il y consent.

Au dîner, Isabelle parla à Robert de son projet, celui-ci l'accueillit avec empressement, et toute la nuit il rêva qu'il était marié à une belle jeune fille et qu'il avait de beaux enfants, dans un paradis terrestre. Depuis son retour, il n'avait pas osé encore se présenter chez Mellier et revoir Valérie. Il lui avait adressé une lettre, le lendemain de celle qui tua la pauvre fille, pour annoncer un voyage lointain et pour qu'on ne lui écrivît plus jusqu'à nouvel ordre. Il désirait rompre avec son passé, il craignait ses souvenirs, il se craignait lui-même.

Robert aimait Valérie de façon à être très-fort loin d'elle, mais il ne se sentait pas aussi sûr de lui en la voyant. Absolument résolu à reprendre sa voie naturelle, à ne plus mécontenter sa sœur, à ne plus rester en dehors de la société, il redoutait

une nouvelle liaison dans cette famille, dont la fréquentation l'avait perdu. Bien souvent il prit la plume pour écrire à Valérie, bien souvent ses pas se dirigèrent involontairement vers la rue du Sentier, la raison le retint, la crainte de déplaire à Isabelle, si admirablement bonne pour lui, l'arrêta.

Madame de Morfontaine alla, ainsi qu'on en était convenu la veille, chez madame de Sainte-Même, où elle fut reçue avec toute la distinction qu'elle méritait. Lorsqu'elle parla de Robert et de leur projet de mariage, le visage de son amie s'allongea et ses manières devinrent insensiblement glacées.

— C'est bien de l'honneur pour nous, répondit-elle, M. de Morfontaine a un beau nom, de la fortune, une vaste intelligence ; c'est un fort bel homme, il réunit tous les avantages, mais malheureusement ma fille est engagée, et nous ne pouvons retirer notre parole.

— Ah ! combien j'en suis désolée, combien mon frère le sera surtout ! Il était déjà amoureux.

La conversation en resta là.

La comtesse rentra tout attristée, elle transmit cette mauvaise réponse.

— La belle mademoiselle d'Alvire qui vous plaisait tant autrefois est toujours libre. Elle est fort difficile, on pourrait tenter néanmoins.

— Je ne demande pas mieux.

— J'irai demain.

Madame de Morfontaine n'y manqua pas. Les parents de mademoiselle d'Alvire, à qui elle s'adressa, firent appeler leur fille sur-le-champ.

— Veux-tu épouser M. de Morfontaine? lui demanda son père.

La jeune personne hésita un instant, en regardant madame de Morfontaine, puis elle sembla prendre un grand parti et répondit d'un ton fort délibéré :

— Je ne compte pas me marier.

Isabelle comprit. On se renferma dans un refus formel, entouré de mille égards pour elle, de mille regrets relatifs à son alliance. Quant à Robert, pas un mot, il fallut s'en aller la tête basse et le cœur attristé.

Il en fut de même dans cinq ou six familles. Lorsque le bruit se répandit que M. de Morfontaine cherchait une femme, les invitations devinrent rares, l'accueil qù'on leur faisait plus froid. Les mères défendaient à leurs filles de s'occuper de lui et de le laisser s'occuper d'elles. Isabelle se doutait de la conspiration tacite; quant à Robert il n'y songeait pas, le vide de son existence le préoccupait plus que le reste, il s'ennuyait trop pour avoir le courage d'observer les autres.

Anatole essaya une dernière ressource : il avait une parente, charmante d'esprit, assez jolie, mais presque pauvre. Il la demanda pour Robert. A ce nom les parents et la jeune fille jetèrent les hauts cris.

— Mais quoi, ma cousine? Vous n'avez pas le sou et vous ne vous marierez jamais, si vous êtes si difficile, pardonnez-moi de vous dire cela.

— M. de Morfontaine est un homme charmant, mais il faudrait être folle pour l'épouser, eût-il cent mille livres de rentes. Un homme qui a été Dieu et qui, un de ces matins, repartira pour retrouver son temple et sa déesse; un homme dont tout l'univers s'est moqué; un homme qui a écrit et prêché cent mille abominations contre le mariage et la religion!

— C'est une mission sublime, admirable, digne d'une femme telle que vous! Vous seriez la plus heureuse des créatures et vous feriez une bonne œuvre. Robert a été égaré à vingt ans par une sirène, il a cru à l'exagération du bien et il a payé cher l'erreur de son cœur entraîné. Il est revenu aux idées saines et rien ne l'en détournera plus désormais.

— Rappelez-vous ce que je vous dis, mon cher comte, jamais M. de Morfontaine ne trouvera une femme dans son ancien monde à présent. La so-

ciété est l'île escarpée et sans bords de madame de Genlis : quoi qu'on fasse, on n'y peut plus rentrer quand on en est sorti. On ne pardonne pas à un gentilhomme, à une femme de condition ce que l'on pardonnerait peut-être à d'autres. Méconnaître les lois imposées par la convenance et par le devoir est un crime irrémissible, que rien ne peut effacer. Qu'il en prenne donc son parti et qu'il vive ailleurs.

Tout cela malheureusement était vrai, et l'expression stricte des opinions générales.

Anatole et Isabelle restèrent bien convaincus de l'inutilité de leurs efforts. Robert, malgré leurs soins, ne le comprenait que trop.

Un soir d'hiver ils étaient tous les trois tristes et silencieux dans le petit salon d'Isabelle. Assis autour du feu, ils ne se parlaient point, ils réfléchissaient, et l'avenir s'offrait à eux sous des couleurs sombres.

— Isabelle, dit Robert tout à coup, il faut vous marier, puisque je ne suis pas mariable.

— Quelle idée, mon enfant !

— La seule praticable et raisonnable dans notre position. Anatole vous aime et vous l'aimez, vous pouvez être heureux, soyez-le. Donnez-moi la joie de voir la vôtre : vous êtes encore assez jeune pour avoir un fils, et nous ne laisserons pas tomber le

vieux nom de mon père, je le lui abandonnerai, je m'en irai aux antipodes, dans un lieu où l'on n'aura pas entendu parler de mes folies, et je me referai une autre illustration, une vraie, une bonne, une honorable.

— Robert ! est-il possible que vous ayez cette pensée? Me quitter encore! Oh ! mon enfant, ne me quittez pas.

Elle se jeta à son cou, en fondant en larmes. Ils se tinrent longtemps embrassés et elle ne reprit sa place qu'après avoir obtenu sa parole qu'il ne songeait pas à s'en aller.

— Isabelle, faites alors ce que je vous demande, rendez-nous heureux, Anatole et moi.

— Il le faut bien, puisque vous l'exigez, mais laissez-moi quelques mois encore.

— Pourquoi cela? c'est peu aimable pour le comte, vous semblez l'accepter à contre-cœur.

— Non, et il le sait, il me connaît assez pour être convaincu que je n'ai ni fantaisie, ni caprice, et qu'en parlant ainsi j'ai une bonne raison à donner.

Le lendemain elle fut plus franche avec Anatole, elle lui demanda ce délai pour essayer de marier son frère.

— Tant que je reste fille on peut croire qu'il en sera toujours ainsi et c'est une raison à faire va-

loir. Si c'était une condition au bonheur de Robert je ferais encore une fois ce sacrifice, je vous en préviens, et je ne veux pas me mettre dans l'impossibilité d'être utile à mon enfant.

Depuis toutes ces déceptions, M. de Morfontaine avait repris l'idée de se rapprocher des Mellier et consorts, puisque ses pairs le repoussaient. L'ennui le dévorait, il ne pouvait plus faire ce qu'il avait fait autrefois, et les instincts éveillés chez lui par sa liaison avec Hélène refusaient de se taire. Le désir d'avoir de ses nouvelles, de revoir Valérie était aussi au fond de son cœur. Il n'avait jamais osé prononcer leur nom devant Anatole, et s'informer d'eux. Le comte, de son côté, lui cachait la fin épouvantable de la pauvre fille, dont le motif avait transpiré, grâce aux indiscrétions d'Hélène ; il s'estimait trop heureux que Robert l'ignorât.

Un matin, après le déjeuner, Robert annonça son intention de se rendre à Paris.

Le cœur lui battait. Il partit à pied, pour mieux donner audience à ses souvenirs. Il se dirigea vers la rue du Sentier, où il espérait retrouver des amis qui ne le repousseraient pas.

— Pourtant, se dit-il au moment de franchir le seuil, si Valérie me gardait rancune et si Hélène était rentrée au bercail !

Nous avons laissé Mellier et Onésyme en face l'un de l'autre, le jour de la mort de Valérie, Mellier sur son lit de douleur, Valette brisé de chagrin et apprenant le remords pour la première fois. Le vieillard corrompu et le jeune homme élevé par lui étaient dans une de ces dispositions d'esprit où l'on ne dissimule rien et où la vérité l'emporte sur la prudence.

Onésyme entra et se jeta sur son siége sans prononcer un mot.

— Eh bien! dit Mellier, tu sais le malheur?

— Oui, je le sais.

— Tu as vu cette pauvre fille?

— Oui.

— Pourquoi s'est-elle tuée?

— Je ne suis plus rien pour Valérie, répondit-il d'un air sombre.

— Valérie était malheureuse, Onésyme, tu l'as réduite au désespoir.

— Je n'ai pas vu Valérie depuis deux semaines au moins, elle ne m'aimait plus, elle aimait Robert de Morfontaine, je les ai surpris ensemble, elle comptait l'épouser.

— Et pourquoi ne l'aurait-elle pas épousé, je te le demande?

— Parce que Robert de Morfontaine a eu assez de la famille, parce que Hélène l'a ruiné,

qu'il l'a chassée de chez lui et que d'ailleurs...

— M. de Morfontaine est ruiné par Hélène, mais Valérie aurait pu l'enrichir. Valérie avait droit à quatre cent mille francs au moins, une fois la maison liquidée et après ma mort; elle le savait depuis hier matin, je lui en avais fourni les preuves, et tu dois les trouver dans son secrétaire.

— L'on n'a trouvé que des cendres, elle a brûlé tous ses papiers. Où donc Valérie aurait-elle pris ces quatre cent mille francs ?

— Dans mon héritage.

— Ton héritage ! et tes filles ?

— Valérie était ma fille comme Hélène, de la même manière.

Il lui raconta ce qu'il avait appris à Valérie. Valette l'écouta avec mille sentiments divers, il eut un *mouvement désagréable*, en apprenant la proche parenté de sa femme avec Valérie, mais ce qui le frappa le plus, ce fut la part d'héritage qu'il avait failli perdre.

— Tu voulais donc me ruiner en rendant à Valérie les droits que la loi lui donne?

— Je voulais récompenser la seule d'entre vous qui m'ait montré de l'affection et chez laquelle il restait encore de bons sentiments; mais, après l'avoir pervertie, tu lui as imposé tant de tortures qu'elle n'a plus voulu vivre.

— Si nous n'avons point de bons sentiments, si nous sommes corrompus, c'est ta faute, c'est toi qui nous as appris à nous jouer des principes que les autres regardent comme sacrés. Nous avons suivi tes conseils, tes leçons et tes exemples.

— Mais moi...

— Toi, tu es obligé comme nous, comme les autres, toi, tu as eu en charge ta fille, un orphelin et des enfants que la loi t'avait donnés. Tu devais les conduire au bien, tu les a conduits au mal ; tu as semé le vent et tu récolteras la tempête, ne te plains pas.

— Il te va bien de me faire de semblables reproches ; est-ce moi qui t'ai dit de négliger ta femme et de séduire sa sœur ? Est-ce moi qui t'ai engagé à en faire ta victime, après en avoir fait un jouet ?

— Il fallait l'empêcher.

— M'aurais-tu écouté ? Ton caractère indomptable n'aurait cédé ni à mes observations, ni à mes menaces.

— Dieu que tu as meconnu, que tu nous as appris à méconnaître, Dieu nous punit.

Mellier répondit vivement, Onésyme plus vivement encore, une scène épouvantable s'ensuivit, et se termina par une crise, dans laquelle Mellier

faillit succomber. Les domestiques accoururent; on alla chercher le médecin, il ne donnait plus signe de vie. Il fut saigné, c'était le remède suprême. Après un instant le sang coula.

— Cet homme est bâti avec du fer, dit-il. Je crois en vérité qu'il en reviendra; s'il pouvait après cette saignée ne plus reprendre la fièvre et s'endormir, demain il serait sauvé.

Onésyme resta dans un coin, sans quitter la chambre de son oncle et sans s'empresser autour de lui. Il entendit la décision du docteur avec une contrariété visible, et tournant sur ses talons, il s'en alla loin de sa femme, qui, bien entendu, criait plus haut que le mourant et trouvait qu'on devait s'occuper d'elle avant de songer à lui.

Il erra dans la rue jusqu'à une heure très-avancée; ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête, il ne se reconnaissait plus lui-même, il ne savait plus trouver cette insouciance, la plus chère de ses consolations, il se sentait atteint dans ses *œuvres vives*, suivant son expression, et toute l'infamie de sa conduite passée lui apparaissait avec le spectre de Valérie.

— Pauvre, pauvre fille! répétait-il incessamment, c'est Mellier et moi qui l'avons tuée.

Il ne revint que le matin pour veiller aux pré-

paratifs funèbres; il voulut voir ensevelir Valérie, l'embrassa avec un respect et un regret véritables avant qu'elle ne disparût pour jamais, et versa des larmes amères sur son cercueil.

— M. Mellier est mieux, lui dit une des servantes, le médecin a dit qu'il ne mourrait pas.

Il n'alla point le voir. Mellier lui avait solennellement déclaré qu'il déplacerait la moitié de sa fortune, et peut-être même son argent comptant tout entier, ne voulant rien laisser après lui ni à Hélène, ni à lui-même. Les dispositions n'étaient pas encore prises, il le savait, et si son beau-père fût mort, les menaces restaient sans effet ; au lieu que s'il revenait à la vie, il se hâterait de les mettre à exécution. Quelque désolé qu'il fût, la perte de quatre cent mille francs ne lui était pas indifférente.

La cérémonie fut décente et d'une tristesse effroyable. On essaya de dissimuler le genre de mort, mais le bruit perça cependant, et Onésyme lut sur beaucoup de visages un reproche sévère et une froideur manifeste. On se sépara, il rentra chez lui, annonça à Zénaïde qu'il partait pour un voyage indispensable, et resta en effet six mois absent.

Pendant cette absence, le caractère de Mellier changea complétement : il devint triste, taciturne,

il cessa de s'occuper de son commerce, il se renferma dans sa chambre des heures entières et eut de longues conférences avec les gens de loi, sans jamais en faire connaître le motif.

Il reçut un jour une lettre d'Hélène, qui n'écrivait plus depuis longtemps. Elle avait appris la mort de Valérie, et demandait à son père quelques menus objets confiés par elle à sa cousine, puis elle ajoutait :

— « Valérie aimait Robert, et Robert ne pouvait
» plus aimer personne après moi, je l'ai dégoûté
» de toutes choses et de toutes gens; après les
» émotions qu'il a connues on n'en retrouve point,
» je le sais, j'en suis sûre. Il l'a écrit à Valérie,
» qui voulait tout bonnement en faire son mari, et
» cette lettre l'aura tuée, la pauvre fille se sera
» laissé aller au désespoir.

» Robert finira de la même manière; s'il eût eu
» une conviction véritable, il aurait pu se ratta-
» cher à l'idée, mais Robert ne fut apôtre que par
» l'amour ; l'amour a tout chassé de son cœur, de
» son imagination, de son esprit. Maintenant que
» l'amour s'est enfui bien loin et pour ne revenir
» jamais, il n'a plus rien à mettre à la place, il se
» lassera de ce vide et il s'en ira volontairement,
» las et fatigué de l'existence, ou le néant se
» fera partout autour de lui. Rappelle-toi mes pa-

» roles, mon père, elles ne tarderont pas à se vé-
» rifier. »

Tel était l'état de la maison Mellier au moment où Robert vint frapper à la porte et demander à revoir ses anciens amis.

— Monsieur Mellier ?

— Il est chez lui, monsieur.

— Mademoiselle Valérie ?

— Mademoiselle Valérie ! monsieur, mais il y a longtemps qu'elle est morte.

— Morte, Valérie ! Pourquoi ? Comment ?

— Si vous voulez voir M. Mellier, il vous expliquera tout cela.

— Annoncez-lui M. de Morfontaine, dit-il d'une voix étouffée.

A ce nom, M. Mellier jeta un cri de surprise et de joie.

— M. de Morfontaine ! Qu'il entre. Ah ! mon cher Robert que je suis content de vous voir !

Il se jeta dans les bras de Robert, et l'embrassa en pleurant. Celui-ci avait le cœur si serré qu'il ne parlait point et que les questions expiraient sur ses lèvres ; enfin il retrouva l'usage de ses sens et lui demanda avec empressement, avec anxiété. des détails sur le malheur qu'il venait d'apprendre. Mellier lui raconta tout ; il ouvrit devant

lui son cœur ulcéré et lui avoua les remords dont il était poursuivi.

— Ces misérables idées nous ont conduits à notre perte, et vous avec nous, mon pauvre enfant. Vous voilà malheureux aussi, et rien ne vous consolera pas plus que moi; seulement vous n'avez été qu'entraîné, tandis que moi j'ai été sciemment coupable. Il faut des principes, il faut de la religion, il faut respecter les choses établies et ne point détruire ce qu'on n'est pas sûr de relever. Vous, mon pauvre Robert, que deviendrez-vous maintenant? ruiné et désabusé, que vous reste-t-il? Je crains qu'Hélène n'ait dit vrai, quant à votre désenchantement.

— Elle parle de moi?

— Oui. Elle est en Suisse avec ce jeune Nagrat, qu'elle a poussé sur la même route que vous, et elle a fait une triste prophétie, que vous ne réaliserez point, j'espère.

— Voulez-vous me la montrer?

— La voici, elle est toujours la même, vous verrez.

Robert lut doucement, lentement, avec une émotion devenue plus vive à chaque minute.

— Croyez-vous qu'en effet ma lettre ait tué Valérie? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Elle l'avait reçue une heure avant de se préparer à la mort.

Mellier ne lui cacha rien, il écouta avidement le récit des derniers jours de cette pauvre créature, si fatalement vouée au malheur et au crime. Après une conversation de plusieurs heures, ils se quittèrent, et le vieillard conjura Morfontaine de venir souvent.

— Je n'ai plus que vous qui me compreniez, lui dit-il, je suis seul au monde et j'ai derrière moi un passé que je fuis. Je suis bien à plaindre, allez !

Robert emporta la lettre d'Hélène ; rentré dans son cabinet, il s'y enferma et la relut deux ou trois fois de suite. Ce fut comme un mirage dans son imagination, toute sa vie se déroula devant ses yeux. Il vit ses projets détruits, il vit son avenir brisé, il vit son cœur dépeuplé d'espérances et d'affections, son esprit dépouillé de croyances, il se demanda ce qu'il faisait en ce monde, pourquoi il y resterait, pourquoi il ne rejoindrait pas la jeune fille qui l'avait aimé jusqu'à en mourir, l'unique fiancée à laquelle il lui fût permis de prétendre, et il se répondit que c'était la seule issue possible à une vie manquée.

— On ne se moquera plus de moi ! pensa-t-il.

Ses préparatifs furent bientôt faits. Il ne voulut pas revoir sa sœur, dans la crainte de s'attendrir, il ne lui écrivit même pas d'autres adieux que cette phrase :

— « Je m'en vais, je n'ai plus rien à faire ici,
» je vais voir ailleurs ce qui se passe. Pardonnez-
» moi, Isabelle, je ne mérite même plus votre
» amitié, car je n'ai plus de cœur pour vous la
» rendre. »

A deux heures du matin il s'était tiré un coup de pistolet dans le cœur et ne se manqua pas.

Pauvre Isabelle ! qui devait payer de ses larmes les fautes des autres !

FIN

TABLE

LAGNY. — IMPRIMERIE DE A. VARIGAULT

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ROGER DE BEAUVOIR — vol.

AVENTURIÈRES ET COURTISANES.......... 1
LE CABARET DES MORTS.................. 1
LE CHEVALIER DE CHARNY................ 1
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES......... 1
L'ÉCOLIER DE CLUNY.................... 1
HISTOIRES CAVALIÈRES.................. 1
LA LESCOMBAT.......................... 1
MADEMOISELLE DE CHOISY................ 1
LE MOULIN D'HEILLY.................... 1
LES MYSTÈRES DE L'ILE SAINT-LOUIS..... 2
LES ŒUFS DE PAQUES.................... 1
LE PAUVRE DIABLE...................... 1
LES SOIRÉES DU LIDO................... 1
LES TROIS ROHAN....................... 1

Mme ROGER DE BEAUVOIR

CONFIDENCES DE Mlle MARS.............. 1
SOUS LE MASQUE........................ 1

ALBERT BLANQUET

LA BELLE FÉRONNIÈRE................... 1
LA MAITRESSE DU ROI................... 1

CH. DE BOIGNE

LES PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA........ 1

COMTESSE DASH

UN AMOUR COUPABLE..................... 1
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE......... 2
AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE.......... 1
LES BALS MASQUÉS...................... 1
LA BELLE PARISIENNE................... 1
LA CEINTURE DE VÉNUS.................. 1
LA CHAINE D'OR........................ 1
LA CHAMBRE BLEUE...................... 1
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE...... 1
LES CHATEAUX EN AFRIQUE............... 1
LA DAME DU CHATEAU MURÉ............... 1
LA DERNIÈRE EXPIATION................. 2
LA DUCHESSE D'ÉPONNES................. 1
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER......... 1
LA DUCHESSE DE LAUZUN................. 2
LA FÉE AUX PERLES..................... 1
LA FEMME DE L'AVEUGLE................. 1
LE FILS NATUREL....................... 1
LES FOLIES DU CŒUR.................... 1
LE FRUIT DÉFENDU...................... 1
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV. 4
— LA RÉGENCE.......................... 1

COMTESSE DASH (*Suite*) — vol.

— LA JEUNESSE DE LOUIS XV............. 1
— LES MAITRESSES DU ROI............... 1
— LE PARC AUX CERFS................... 1
LE JEU DE LA REINE.................... 1
LA JOLIE BOHÉMIENNE................... 1
LES LIONS DE PARIS.................... 1
MADAME DE LA SABLIÈRE................. 1
MADAME LOUISE DE FRANCE............... 1
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN........ 1
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE...... 1
LES MALHEURS D'UNE REINE.............. 1
LA MARQUISE DE PARABÈRE............... 1
LA MARQUISE SANGLANTE................. 1
LA NEUF DE PIQUE...................... 1
LA POUDRE ET LA NEIGE................. 1
LA PRINCESSE DE CONTI................. 1
UN PROCÈS CRIMINEL.................... 1
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR............ 1
LE SALON DU DIABLE.................... 1
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE............ 2
LA SORCIÈRE DU ROI.................... 2
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE............. 2
LES SUITES D'UNE FAUTE................ 1
TROIS AMOURS.......................... 1

ARSÈNE HOUSSAYE

L'AMOUR COMME IL EST.................. 1
LES AVENTURES GALANTES DE MARGOT...... 1
LES FEMMES COMME ELLES SONT........... 1
LES FEMMES DU DIABLE.................. 1

EUGÈNE DE MIRECOURT

ANDRÉ LE SORCIER...................... 1
UN ASSASSIN........................... 1
LA BOHÉMIENNE AMOUREUSE............... 1
CONFESSIONS DE MARION DELORME......... 2
CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS....... 2
LE FOU PAR AMOUR...................... 1
UN MARIAGE SOUS LA TERREUR............ 1
LE MARI DE MADAME ISAURE.............. 1
MASANIELLO, LE PÊCHEUR DE NAPLES...... 1

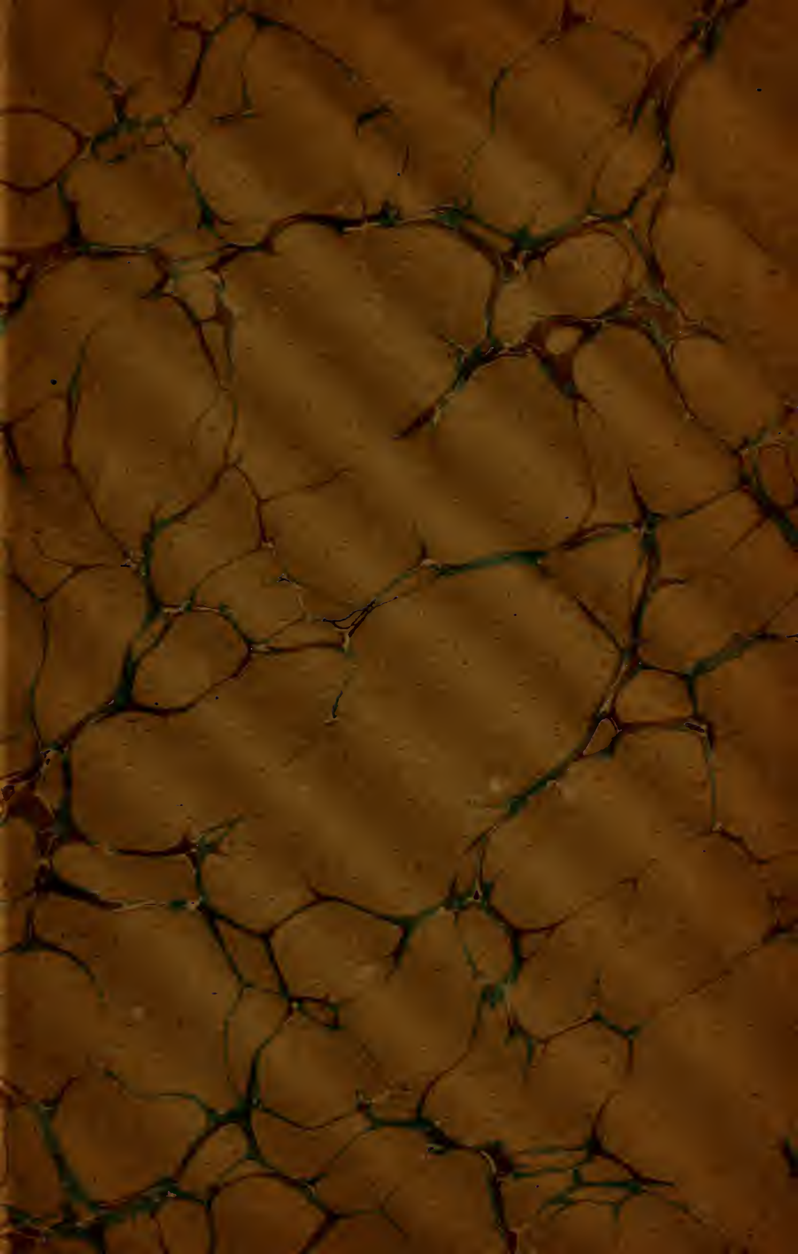
PAUL DE MOLÈNES

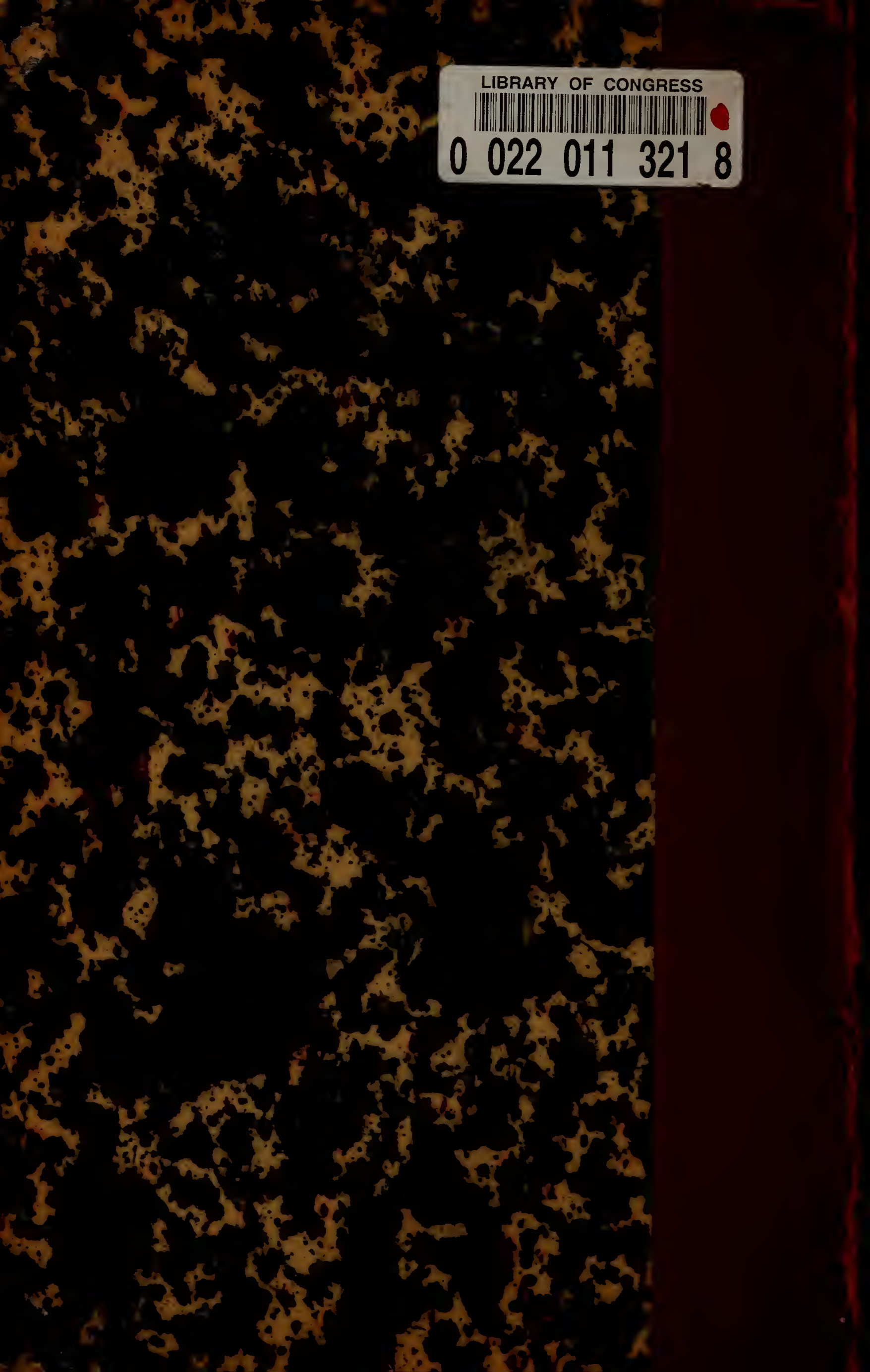
AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.............. 1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS......... 1
CHRONIQUES CONTEMPORAINES............. 1
HISTOIRES INTIMES..................... 1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES. 1
MÉM. D'UN GENTILH. DU SIÈCLE DERNIER.. 1

Le Catalogue complet sera envoyé* franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot... 3, rue Auber






LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 321 8